

WILLIAM CLAPIER

**QUELLE
SPIRITUALITÉ
POUR LE XXI^E
SIÈCLE**

Du même auteur

Aimer jusqu'à mourir d'amour. Thérèse et le mystère pascal, Cerf, 2003.

Une voie de confiance et d'amour : l'itinéraire pascal de Thérèse de Lisieux, Cerf / Editions du Carmel, 2005.

Elisabeth de la Trinité, l'aventure mystique (dir.), Editions du Carmel, 2006.

Thérèse de Lisieux, approches psychologiques et spirituelles (dir.), DDB, 2008.

Louis et Zélie Martin : une sainteté pour tous les temps, Presses de la Renaissance, 2009.

Thérèse de Lisieux au risque de la psychologie, Presses de la Renaissance, 2010.

Une année avec Thérèse de Lisieux, Presses de la Renaissance, 2017.

Sainte Thérèse de Lisieux, coll. « Les grandes figures de la spiritualité chrétienne », Le Figaro / Presses de la Renaissance, 2017.

William Clapier

Quelle spiritualité au XXI^e siècle ?

Au fil d'une vie

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE 

Pour contacter l'auteur :
clapier.william@orange.fr

© Presses de la Renaissance, un département d'Edi8, 2018
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.presses-rennaissance.fr

ISBN numérique : 978-2-7509-1401-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Le temps est proche où ce qui sut demeurer
inexplicable pourra seul nous requérir.*

René CHAR

*Il faut s'être perdu soi-même en une absence
de modes et en une ténèbre où tous les esprits
contemplatifs sont engloutis, incapables
jamais de se retrouver eux-mêmes selon le
mode de créature. C'est dans l'abîme de cette
ténèbre où l'esprit aimant est mort à lui-même
que commence la révélation de Dieu et la vie
éternelle.*

Jan VAN RUYSBROECK

*Vous n'êtes pas une goutte dans l'océan, vous
êtes l'océan tout entier dans une goutte.*

RÛMI

*Le Christ est trop grand pour être réduit à son
expression dans le Nouveau Testament et
l'Eglise.*

Henri LE SAUX

Avant-propos

Imprévisible vie. Avec son lot d'événements improbables où se nouent d'indémêlables bonheurs et malheurs. Le 28 janvier 2016, comme chaque matin, j'enfourche mon vélo. Direction : collège de l'Institut Valsainte à Nîmes, mon lieu de travail. Après quelques centaines de mètres, je freine, glisse, chute lourdement. Grave fracture du genou droit. Hospitalisation d'urgence à la Polyclinique Grand Sud. Commence une interminable convalescence, avec de multiples opérations.

Ce livre a vu le jour dans ce contexte. Plus précisément à la clinique de rééducation fonctionnelle Fontfroide de Montpellier, entre septembre 2016 et décembre 2017. Au moment de remettre le manuscrit à l'éditeur, j'y séjourne encore, dans l'attente d'autres interventions. Dans ce centre de soins, j'ai découvert un lieu où humanité et compétence médicale ne sont pas en concurrence, rivales l'une de l'autre. C'est assurément une bonne nouvelle à l'heure où les critères de la froide rentabilité et du chiffre lamenteux, ici et là, la fragile compagne de l'humanité qu'est la gratuité. Le temps passé auprès d'autrui sans obsession comptable. C'est ainsi que la vie peut révéler sa dimension spirituelle, devenir aimable et précieuse, quelles qu'en soient les péripéties.

Que tous les visages de cet établissement de santé soient remerciés d'être les acteurs efficaces de ce joyau essentiel à préserver. Je pense au personnel médical, administratif, accueil, direction, docteurs, infirmières, kinésithérapeutes, aides-soignants, agents du service de restauration et d'entretien : Mme Lavergne, Dr Brun, Dr Ducret, Dr Lere, Dr Raymond, Sandrine, Maxime, Johanna Sylviane, Sophie, Marie, Sylvie, Lorène, Nancy, Laura, Vanessa, Nanou, Christel, Sabine, Laury, Amandine, Claudie, Didier,

Pascale, Noelia, Aitana, Samia, Thomas, Antoine, Thierry, Christine, Mireille, Bérengère, Patrick, Sébastien, Jean-François, Benoît, Frédéric, Max, Martine, Corinne, Véronique... et celles et ceux dont je n'ai pas su retenir le prénom.

Attraits et ambiguïtés : spiritualité ou religion ?

La spiritualité est au goût du jour. On ne compte plus les publications, livres, articles, interviews, reportages, documentaires sur le sujet. Plus qu'un effet de mode, l'attrait pour l'intériorité et la spiritualité, la méditation, le yoga et l'ayurveda, le tai-chi et le chi gong, les centres bouddhistes et autres monastères chrétiens s'affirment crescendo jusqu'à voir certaines pratiques méditatives s'introduire dans les milieux professionnels, médicaux, éducatifs. Par ailleurs, loin d'être vouées à l'agonie que leur promettaient les prophètes de l'athéisme de la fin du XIX^e et du XX^e siècle, les religions semblent bénéficier d'un regain d'audience, y compris dans nos sociétés occidentales dites hâtivement « sécularisées » par nombre de sociologues. Parallèlement à ce nouvel essor se multiplient les repliements identitaires d'ordre idéologique où s'entremêlent religion et politique. Songeons aux durcissements manifestés par la prolifération d'intégrismes de tout bord et autres phénomènes de radicalisation. Pour le meilleur et le pire, rarement le fait religieux et spirituel aura autant cristallisé l'attention des médias qu'en ce début de XXI^e siècle¹.

Pourquoi cette recrudescence d'intérêt ?

Dans une société en mal de repères et de « vision claire² », hyper technicisée et affaiblie dans ses liens avec l'environnement naturel, aspirée par un mode de vie consumériste, beaucoup recherchent un équilibre à travers de nouveaux cadres de vie alternatifs. D'autres s'aventurent dans une quête de sens en s'inspirant, de manière sélective, des sagesses et des spiritualités les plus variées, y compris des voies traditionnelles religieuses. A moins que ce malaise ne motive des incursions dans les aires vouées au « bien-être », à la relaxation, à l'introspection psychologique, à l'évasion et l'activité physique côtoyant

l'expérience-limite. Ces options si diverses dans leur forme et leur motivation manifestent une aspiration à vivre autrement. Elles s'accompagnent plus ou moins consciemment d'une reconnaissance nouvelle de la dimension spirituelle de l'existence. Survient l'incontournable question : comment emprunter à nouveau les chemins de l'intériorité sans se bercer d'illusions, s'enliser, se perdre ? Sur quelles voies avancer pour se réapproprier son âme dans un monde hypnotisé par les fastes de la consommation et les sirènes d'un transhumanisme fondé sur le génie sans état d'âme de la seule technique ? Comment prendre davantage en compte ce « plus-être » dont je peux pressentir en moi la présence ? Comment ne pas le laisser s'étioler avec les artifices de « bien-être », aussi spirituels soient-ils en apparence ? Comment ne pas être fourvoyé par les discours des nouveaux chantres des fondamentalismes religieux ?

Le défi de la vie spirituelle est dans l'éveil, la conversion, la libération de l'esprit, ici et maintenant. Ce labeur se réalise dans la concrétude de l'existence humaine. Non hors du temps et des vicissitudes sociales. Comment passer du brassage des idées à l'engagement, de la réflexion à l'expérience qui seule transforme l'humain et la société ? Comment « être le changement que nous voulons voir dans le monde » (Gandhi) ?

J'écris ce livre avec la conviction de l'urgence de ce passage à l'acte. Urgence de l'expérience spirituelle, de sa mise en pratique. Voilà, diront certains, un livre de plus sur le sujet ! Assurément. Un livre est un acte. Une manière d'exprimer une parole et de susciter des engagements. Parce qu'il est urgent d'agir et d'agir à partir des profondeurs de l'homme. Agissons puisque, à l'heure d'Internet, nous savons. Le monde ne cesse d'être en « alerte », informé jusqu'à saturation. Qui n'est pas avisé des scandales du monde de la finance et de la politique, d'hommes d'Eglise et de prétendus gourous, des drames du monde sanitaire et de l'imposture des sportifs dopés, des dangers de l'alimentation industrielle et des dommages de l'agriculture conventionnelle, des crimes de guerre en Syrie, en Irak, au Rwanda et des turpitudes dictatoriales d'Erdoğan en Turquie, de Kim Jong-un en Corée du Nord, du musellement de la liberté d'expression et de la presse en Russie, en Chine, en Iran, des errances politiques de Donald Trump ? La liste est interminable. Jamais les citoyens de la Terre n'ont été autant alertés ni l'expression de leur liberté et de leur conscience autant mise en péril. Seul le sursaut insurrectionnel d'une spiritualité en actes pourra assurer, de manière efficace, la lutte primordiale pour la sauvegarde de leur dignité humaine et de leur habitat naturel. Avec une justesse prophétique, Gustave Thibon, il y a une quarantaine d'années, le signalait déjà en usant du mot « méditation » : « C'est par la méditation que l'homme de demain pourra dominer son siècle et juger

avec pertinence les transformations que le progrès technique et l'évolution des mœurs et des modes feront se succéder sous ses yeux. C'est en elle qu'il trouvera son unique chance d'échapper aux pressions sociales plus contraignantes que jamais à cause de la puissance toujours accrue des moyens de diffusion.

La méditation, acte solitaire, vaccine l'individu contre les maladies du troupeau, contre les épidémies de l'opinion. Savoir dire non quand il le faut et autant qu'il le faut devient l'impératif majeur de l'homme moderne.

L'homme de demain aura d'autant plus besoin de méditation qu'il sera davantage voué à l'action, pour faire contrepoids à l'action, d'une part, et pour lui donner un sens d'autre part, pour échapper à la dispersion, à l'émiettement intérieur comme à la centralisation technocratique, pour résister à la règle imposée du dehors à ceux qui ne trouvent pas en eux-mêmes leurs raisons de vivre et d'agir. La puissance même dont dispose l'homme moderne rend impérieuse l'exigence de vie intérieure³. »

Paroles prémonitoires de G. Thibon, invoquant l'impératif spirituel auquel l'homme doit consentir s'il ne veut perdre son âme qui est son Ciel et sa demeure qui est la Terre. Alors, de quelle expérience spirituelle capable de transformation, de conversion humaine génératrice d'humanisme, d'un progrès de l'humanité en tant qu'humanité et non de sa division, de sa perte, de sa corruption s'agit-il ?

Avant de m'aventurer sur les chemins de la quête spirituelle, j'ai d'abord vécu l'insatisfaction intérieure et les questionnements politiques, le malaise existentiel et la soif de sens. Puis ce fut l'expérience d'un éveil intérieur grâce à la fréquentation des voies spirituelles orientales et plus encore celle d'une conversion au mystère du Christ et de son Evangile. J'ai connu l'engagement dans l'état religieux durant vingt-trois ans dans un ordre chrétien voué à la contemplation⁴. J'ai expérimenté une forme de radicalité sur les chemins de la vie spirituelle. Chemins qu'aujourd'hui j'emprunte autrement et tout aussi résolument dans le contexte d'une vie laïque. Je suis actuellement cadre éducatif en milieu scolaire⁵, investi dans le dialogue interspirituel⁶. Ce parcours m'a permis d'opérer un discernement dans la sphère du spirituel et du religieux. Ce livre est donc un partage libre sur l'équivoque, voire l'ambivalence du spirituel inhérent à l'être humain, à son propre fond, tout en proposant une voie de réhabilitation et de réappropriation de la vie spirituelle. En effet, « il n'est rien d'extérieur à l'homme qui puisse le rendre impur », rappelle l'Evangile en synthétisant une règle de sagesse universelle. « C'est du dedans, du cœur des

hommes que sortent les desseins pervers : débauches, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, ruse, impudicité, envie, diffamation, orgueil, déraison. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et rendent l'homme impur » (Marc 7, 15-23).

Le « cœur des hommes » est le champ de bataille du devenir spirituel de l'humanité et, par-là, l'épicentre des évolutions de la société. Il n'y a pas à congédier spiritualité et religion à cause de leurs multiples travers. Comme toute expression humaine, la sphère du religieux et de la spiritualité est traversée de ses lumières et de ses ombres. D'illustres exemples surgissent en contraste avec des contre-exemples. Il y a François d'Assise, saint Vincent de Paul, l'abbé Pierre, le mahatma Gandhi, Ramana Maharshi, Milarépa, le Dalai-lama, Nelson Mandela, Kirpal Singh et bien d'autres. Et il y a Alexandre VI, pape aux mœurs dissolues, l'évêque Alois Hudal, sinistre artisan de l'exfiltration de nombreux nazis après la Seconde Guerre mondiale, l'archevêque Paul Marcinkus, impliqué dans de sombres intrigues financières alors qu'il dirigeait la banque du Vatican, le sulfureux gourou hindou Sathya Sai Baba, le trouble et controversé bouddhiste Sogyal Rinpoché... Il y a l'immense œuvre intellectuelle, culturelle, artistique, agricole que l'on doit aux communautés monastiques et religieuses, chrétiennes⁷ et bouddhistes⁸, à l'âge d'or du monde arabo-musulman. Et il y a les violences barbares de l'Inquisition et des croisades, les chasses aux sorcières, les colonisations brutales perpétrées au nom de Dieu et de l'Eglise jusqu'au mépris des populations autochtones, les guerres entre partis religieux et autres djihads sanguinaires. Comme le remarquait Blaise Pascal, il est tristement vrai que « les hommes ne font jamais de mal aussi complètement et joyeusement que lorsqu'ils le font pour des raisons religieuses ». Face à cette désolante ambivalence, allons-nous pour autant délaissier la part qui en nous réclame l'Infini ? « L'honnêteté consiste à juger une doctrine par ses sommets, non pas par ses sous-produits », aimait rappeler Albert Camus à propos de la politique⁹. Nous pouvons en dire tout autant des traditions religieuses et des voies de sagesse. Il importe d'évaluer le fait religieux et spirituel à partir de ses authentiques témoins, non de ses imposteurs et de ses graves contrefaçons. Religion et spiritualité sont constitutives de l'homme et de la société humaine. Proches l'une de l'autre, elles n'en demeurent pas moins distinctes. Comment les différencier ?

La religion assume la dimension spirituelle de l'être humain. Elle le fait en balisant le chemin qui conduit l'homme à ce qu'elle désigne comme Dieu ou le divin. Elle procède d'une révélation particulière à caractère prophétique ou non, relatée et consignée dans des Ecritures sacrées¹⁰, célébrée dans des rites

symboliques, liturgiques, commémoratifs et initiatiques, circonscrite dans des dogmes. Elle réunit dans une même foi à cette révélation une communauté dont la gestion incombe à une structure souvent hiérarchisée.

La spiritualité concerne directement l'intériorité humaine jusqu'en ses profondeurs les plus abyssales, son esprit. Elle englobe les domaines de l'intelligence, de la mémoire, de la volonté, de l'intuition, des perceptions les plus subtiles de la conscience ainsi que l'attrait et la capacité humaine pour l'introspection, la réflexion et l'amour, la méditation et la contemplation, l'expérience du mystère, celui de l'Être, du Vivant ou du Tout. Elle n'est pas nécessairement référée à une religion, à un système de croyances, car la spiritualité est le propre de l'homme. De tout homme, quelles que soient sa croyance, sa culture, sa philosophie, sa manière d'envisager la vie et de concevoir le monde qui l'entoure. La spiritualité peut être à bon droit revendiquée par des personnes athées, agnostiques¹¹, areligieuses.

Religions et spiritualités n'en demeurent pas moins complices l'une de l'autre. Elles ne cesseront de se croiser. De différente manière, toutes deux sont générées par ce qui est de plus profond en l'homme : son cœur, son esprit. Ce n'est donc pas, répétons-le, la spiritualité et le religieux qu'il faut bannir de l'humain. Ce ne serait que peine perdue. L'homme les restaurera d'une façon ou d'une autre avec ce besoin de sacré, de transcendance et d'absolu inhérent à sa nature. Ce qui est à combattre, c'est la propension du religieux à s'ériger en vérité absolue et en système fermé. C'est ce qu'il faut discerner et dépasser afin de laisser vivre l'esprit qui est le fond de l'être humain. Car l'esprit aspire à la liberté. Celle qui permet à l'homme d'être et de devenir ce qu'il est, réceptif à ce qui demeure en lui, qui vit au tréfonds de lui-même. C'est par la spiritualité ou une démarche religieuse purifiée de ses altérations que le XXI^e siècle qui débute trouvera une issue à ses propres convulsions et contradictions. Nous connaissons la phrase attribuée à André Malraux : « Le XXI^e siècle sera spirituel [ou "religieux" ou "mystique"....] ou ne sera pas. » Peu importe le débat sur son auteur¹². La formule et ses variantes ciblent parfaitement l'enjeu de notre temps : l'avenir du genre humain et la qualité de sa survie. De quelle manière offrir à l'humanité un projet viable qualifié par son potentiel spirituel et/ou religieux sans tomber de nouveau dans les pièges connus depuis la nuit des temps ? Ceux de l'enlisement dans un système de croyances qui éteint la foi, accroît la superstition, les collusions et les compromissions avec le pouvoir politique, les aveuglements idéologiques du fondamentalisme, l'intolérance de l'intégrisme, la fuite des

réalités sociétales, l'obscurantisme régressif, les dérives sectaires et pathologiques, la manipulation des consciences.

Ce livre puise son inspiration dans la trame de mon parcours de vie, de continuelle quête de sens et dans ma foi en Jésus-Christ avec un libre recours à la Bible, particulièrement aux textes des Evangiles. Plus largement, il s'inspire des racines spirituelles et religieuses qui sont miennes, à savoir chrétiennes et carmélitaines. Tout comme de l'héritage que je dois aux spiritualités orientales, bouddhistes et hindouistes. Ces traditions séculaires m'ont conduit à écouter des témoins-relais tels que Henri Le Saux, Jules Monchanin, Bede Griffiths, Raimon Panikkar, Thomas Merton, Yves Raguin, Enomiya-Lassalle, Karlfried Graf Dürckheim, John Main, Laurence Freeman, Ramana Maharishi, Swami Chidananda, Krishnamurti et autres artisans d'un monde pluriel et symphonique où la différence est facteur d'accomplissement de l'humain dès lors qu'est reconnue l'unique source de l'Être déployé dans la diversité.

En premier lieu, je propose une brève évaluation de l'état du monde actuel confronté à une crise polymorphe mondialisée, amplifiée par les progrès exponentiels de la technologie. En mal d'équilibre, notre civilisation semble atteinte d'une amnésie quant à ses origines et frappée d'une anémie spirituelle. L'oubli et l'inattention des attentes intérieures entraînent l'errance extérieure. L'issue des tourments de l'homme contemporain réside dans une option résolue à « entrer en soi », à investir la dimension spirituelle de son être, par-delà les ambiguïtés inhérentes au cœur de l'homme. La vérité sur soi est libératrice et révélatrice de soi.

Les données favorables à l'essor spirituel de la vie humaine sont ensuite précisées, étayées par l'évocation de certains épisodes de mon cheminement personnel. Quelles sont les pratiques propices à l'éveil spirituel ? L'approfondissement de la vie spirituelle peut-il s'opérer sans guide ; et, plus largement, sans un recours au patrimoine religieux de l'humanité ? Comment surmonter les dérives d'un enfermement de la pensée et d'un engourdissement de l'esprit dès lors qu'il y a un engagement sérieux dans une spiritualité référée à une voie religieuse ?

Puis, dans la partie centrale de cet essai, j'aborde l'expérience spirituelle comme telle, son déploiement avec ses traits spécifiques, ses différentes phases, ses repères, ses indices de progrès, ses obstacles, ses dangers. Je le fais avec les éclairages de la voie spirituelle chrétienne, en particulier celle du Carmel que je connais mieux¹³, en dialogue avec certaines notes des voies orientales que j'ai explorées et que je continue de côtoyer.

Enfin, nous verrons que le dialogue, avec ses exigences d'écoute, de discernement et d'ouverture, par-delà celui propre à l'œcuménisme et à l'interreligieux, représente la démarche la plus apte à frayer aujourd'hui, dans un monde en profonde mutation, un chemin de paix durable pour l'humanité, à guider l'homme vers l'éveil d'une conscience universelle et à la mise en œuvre d'une responsabilité respectueuse de ce qu'il est.

C'est dans l'exploration de sa dimension spirituelle, en allant au fond de soi, que la personne humaine se révèle pleinement à elle-même. Nul ne se connaît s'il n'a questionné cette dimension ou ne s'est laissé questionner par elle. Ce questionnement n'est jamais clos. Il est sans cesse en mouvement. Il s'apparente au cheminement du vivant n'achevant sa marche qu'au terme d'une existence dont la nature essentielle demeure insaisissable, insondable, inconnaissable. A l'heure des défis sociétaux et planétaires que nous connaissons, cette quête n'en devient que plus opportune et passionnante au sens où la gravité du contexte ambiant rend notre engagement d'autant plus nécessaire et vital pour soi et pour tous.

Comment entrer et demeurer dans l'éveil et la conversion du cœur réalisatrice de ma vocation d'« artisan de paix » ?

Notes

1. Voir l'article d'Abdenour Bidar, « Le retour du spirituel pour le meilleur et pour le pire », dans *L'Obs* du 24 septembre 2016, n° 2707, p. 10.
2. Selon Boris Cyrulnik, « le besoin de réassurance et de vision claire explique le phénomène actuel du retour du religieux et de l'intégrisme » (*Psychothérapie de Dieu*, Odile Jacob, 2017, p. 155).
3. *Les Hommes de l'éternel*, MAME, 2012, p. 47.
4. L'ordre du Carmel, auquel j'ai appartenu de 1984 à 2007.
5. D'abord animateur en pastorale scolaire en 2008, j'exerce depuis 2011 la profession de conseiller principal d'éducation dans un collège privé, l'Institut Valsainte, à Nîmes.
6. J'anime un groupe de rencontre et de méditation inspiré de l'esprit de l'ashram Shantivanam fondé en 1950 par Jules Monchanin et Henri Le Saux, pionniers du dialogue interreligieux. Je propose, par ailleurs, dans le cadre d'un atelier hebdomadaire, une initiation à la pratique de la méditation inspirée des voies bouddhiques.
7. Nous pensons en particulier aux congrégations monastiques de l'ordre des Bénédictins, puis à celles des Cisterciens à travers l'Europe occidentale.
8. Citons, entre autres, le centre universitaire bouddhiste de Nalanda (v^e-xi^e siècle), qui compta jusqu'à 10 000 moines et dont le rayonnement s'étendait jusqu'en Extrême-Orient (Chine, Japon).
9. Dans *Actuelles : écrits politiques*, Gallimard, coll. « Folio », 1950, p. 182.
10. Les Vedas des hindous, la Bible des chrétiens, la Torah des juifs, l'Avesta des zoroastriens, le Coran des musulmans, le Tao te king des taoïstes, le Tripitaka des bouddhistes...
11. On parlera de « spiritualité laïque ». Parmi ses représentants actuels, bien que très divers dans l'expression de leur profession d'athéisme ou d'agnosticisme : Albert Jacquard, Régis Debray, Luc Ferry, Marcel Gauchet, André Comte-Sponville, Michel Onfray... Et les agnostiques déclarés tels que Krishnamurti, Carl Gustave Jung, Albert Camus, Jean d'Ormesson, Edgar Morin.
12. A ce propos, voir l'article synthétique dans *Le Soir* : « Le xxi^e siècle sera religieux ou ne sera pas ? », du 13 mars 2016.
13. Avec un recours privilégié à Jean de la Croix.

1

Du sommeil de l'oubli
à l'éveil de la conscience

Un monde en mutation

La mutation civilisationnelle de notre monde se traduit par une crise aux multiples facettes, symptomatique d'une société en mal d'équilibre, à la recherche d'un centre de gravité oublié, refoulé, ignoré¹. Les avancées considérables dans les domaines des sciences, de la santé et de la médecine, des droits de l'homme, des prises de conscience des drames humains et de la multiplication des initiatives humanitaires n'évitent pas aux dysfonctionnements de nos sociétés de prendre des allures chaotiques : élargissements des zones de malnutrition, immigration massive, désastres écologiques, esclavage économique, dictatures, systèmes politiques et bancaires corrompus, aggravations des inégalités sociales. Sans parler des périls générés par le conflit syrien aux ramifications internationales, des mouvements islamistes obscurantistes et totalitaires. Comme si l'humanité, déboussolée, s'efforçait de presser le pas sans bien savoir comment gérer ces dangereuses turbulences ni quelle direction prendre. Est-ce à dire que le passé était meilleur ? Certainement pas. Si l'humanité a connu des périodes apaisées, plutôt brèves, force est de constater qu'elle a été, la plupart du temps, sous l'emprise d'hégémonies idéologiques, politiques, religieuses, causes de violents conflits : défense et conquête de territoires, de richesses, d'étendards, de suprématies, d'idées ou d'idéaux.

Alors, quel facteur nouveau bouleverse et malmène l'humanité au point qu'elle soit affectée d'un état de fébrilité chronique, confrontée à de graves périls environnementaux, à une instabilité géopolitique et économique récurrente, à des disparités sociales choquantes, à des dérives politiques dictatoriales, à une inquiétante érosion des valeurs démocratiques et éthiques universelles ?²

L'impact d'une révolution technologique continue

En 1934, Albert Einstein en pressentait la nature : « Il est hélas devenu évident aujourd'hui que notre technologie a dépassé notre humanité. » Par-delà les évolutions culturelles, sociologiques, économiques, politiques, une donnée nouvelle déstabilise la marche de l'humanité : le perfectionnement sans précédent des moyens technologiques, procurant aux mutations planétaires une amplification inédite... et au génie humain une capacité d'action inégalée, tant heureuse que malheureuse. Un développement formidablement accéléré depuis l'avènement de l'outil informatique, lui-même popularisé durant les années 2000 avec l'arrivée des smartphones et autres tablettes. Au cours des deux premières décennies du XXI^e siècle, l'humanité est gagnée par l'emballement des pouvoirs technologiques dopés par la vélocité de l'algorithme numérique, au point d'espérer atteindre le seuil d'une « singularité » technologique. Un perfectionnement de la technique par la seule technique, devenue autonome dans sa capacité d'invention. Ce bond technologique permettra, soutiennent ses partisans, la suppression des tâches ingrates et pénibles au bénéfice d'une conversion à des activités « plus intelligentes ». Ce formidable progrès ne peut masquer l'immense et redoutable défi de sa nécessaire gestion éthique et morale³.

Hier comme aujourd'hui et demain, « l'ivraie et le bon grain croissent, au sein de notre humanité, ensemble l'un l'autre », inséparablement, inexorablement, rappelle avec réalisme une parole de l'Evangile (Matthieu 13, 30). La différence remarquable, décisive, entre notre époque et les siècles passés est l'expansion sans précédent de la puissance technologique. Celle-ci confère à l'ambivalence inhérente au cœur de l'homme une charge dramatique à l'aventure humaine. Le mot « dramatique » n'est pas trop fort au vu du décompte des désastres causés par l'homme. Nous devons y ajouter le spectre d'un chômage aggravé par la numérisation de l'outil de travail et du monde de l'entreprise, qui provoquera une paupérisation de masse sinon planifiée, du moins parfaitement prévisible que d'aucuns décrètent comme inévitable, fléchissant le genou devant la nouvelle religiosité de la technolâtrie⁴. Non que la technologie soit à diaboliser

comme telle. Sa neutralité apparente est toutefois relative. Actrice majeure des transformations de nos conditions matérielles d'existence, elle façonne une vie en perpétuelle métamorphose où prédominent les facteurs de la productivité et de la rentabilité économique entraînant la marchandisation de tous les aspects de la vie. L'homme en subit l'imparable influence dans son rythme de vie, ses priorités immédiates, sa manière d'appréhender la réalité ambiante, ses relations, ses options de vie. Or la puissance technologique actuelle implique, ainsi que l'affirmait déjà Henri Bergson, un « supplément d'âme » pour ne pas voir l'humanité s'abîmer dans un chaos irrémédiable.

Pour en retrouver la pertinence, il est bon de relire la formule éculée de Bergson dans le texte dont elle est extraite : « [D]ans ce corps démesurément grossi [Bergson parle de « l'organisme » qu'est notre monde formidablement agrandi par la technique], l'âme reste ce qu'elle était, trop petite maintenant pour le remplir, trop faible pour le diriger. D'où le vide entre lui et elle. D'où les redoutables problèmes sociaux, politiques, internationaux, qui sont autant de définitions de ce vide et qui, pour le combler, provoquent aujourd'hui tant d'efforts désordonnés et inefficaces : il y faudrait de nouvelles réserves d'énergie potentielle, cette fois morale. [...] Le corps agrandi attend un supplément d'âme, et la mécanique exigerait une mystique. Les origines de cette mécanique sont peut-être plus mystiques qu'on ne le croirait ; elle ne retrouvera sa direction vraie, elle ne rendra des services proportionnés à sa puissance que si l'humanité qu'elle a courbée encore davantage vers la terre arrive par elle à se redresser, et à regarder le ciel⁵. » Ecrits aux tonalités prophétiques pour notre XXI^e siècle. C'est par *défaut d'intériorité et d'éthique* que l'homme n'est pas ou n'est plus en mesure d'avoir une gestion maîtrisée du facteur « technique » au service de l'humanité. La sentence de Rabelais est plus que jamais d'actualité : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Je ne tiens pas à traiter du vaste sujet concernant le rapport entre technique et comportement humain⁶. Retenons simplement le fait suivant, capital : l'explosion actuelle des innovations technologiques impactant tous les domaines de la société recèle un pouvoir d'obnubilation de la conscience humaine, d'obscurcissement de sa personnalité *si l'humain n'y prend garde*. Le règne de la technicisation accélérée des structures de la société est capable de jeter une ombre sur l'essentiel et de dévoyer l'individu en le fixant à la surface de lui-même. Sous l'emprise d'une force centrifuge, l'humain est empêché d'entrer au-dedans de soi. Il déserte sa demeure et devient étranger à lui-même, éloigné des fondements de sa personnalité. Face à cette menace qui met en péril sa survie,

Hans Jonas en avait déduit une obligation de responsabilité – un principe – à l'égard d'autrui et de l'environnement naturel⁷.

A partir de ce constat, je tiens à expliquer comment l'homme se dépossède de lui-même, égarant sa dignité jusqu'à perdre son « âme » s'il ne privilégie pas *la culture de son intériorité* qui est libération et maturation de sa personnalité.

Crise du sens

Les crises sociétales actuelles laissent transparaître une crise essentielle : *celle du sens*. Le perfectionnement, notamment technique, des moyens de vie supplante la valorisation de la finalité d'existence. Les stratégies des politiques gouvernementales, tributaires des options consuméristes du libéralisme économique, favorisent le confinement dans un agrément matériel accru par une surenchère sécuritaire puisée dans les propositions des idéologies sociopolitiques populistes, voire religieuses, confortant replis identitaires et rejet de ce qui est différent, étranger, inconnu. L'individualisme actuel manifeste un refus de grandir et de s'ouvrir à autre que soi. De l'émancipation et de la maturation de soi, le but existentiel est transféré à la recherche du confort et de la sûreté du milieu ambiant. Qu'important la modalité de vie empruntée, la direction prise, puisque je me sens bien. Or, bien plus que les moyens de vivre, la question essentielle est celle de la finalité des moyens mis en œuvre.

Dans des conditions de vie extrêmes, Viktor Frankl l'avait clairement diagnostiqué : la principale cause des névroses et des troubles du comportement humain résulte de la perte du sens de l'existence⁸. C'est sur ce point crucial de l'existence que se pose la pertinence du spirituel et du religieux. Lorsque l'homme erre dans des voies d'inaccomplissement de soi, incapables d'exaucer son attente d'infini, de sacré⁹, de reconnaître la valeur de sa vie, il n'a d'autre issue que de s'adonner à une réflexion de fond, une méditation pour retrouver un fondement, un sens à sa vie. Dans l'impasse, l'homme laisse prise à une remise en question susceptible de l'entraîner vers un changement de perspective, une conversion, un éveil spirituel.

Rentrer en soi-même

Quelle spiritualité pour le XXI^e siècle ? La parabole de l'enfant prodigue dans l'Evangile de Luc peut introduire avec profit notre réflexion. Au gré d'un récit emblématique, elle pose le rapport équivoque entre la personne humaine et les biens temporels, à la lumière de la finalité de l'existence.

« Un homme avait deux fils¹⁰ ... » Ainsi commence le conte évangélique. Le plus jeune des deux fils, après avoir réclamé sa part d'héritage, quitte la maison paternelle et « va vers un pays lointain où il dissipe tout son bien en vivant dans l'inconduite ». Grisé par l'illusion d'une indépendance close sur elle-même, il va sans véritable projet si ce n'est de jouir de son avoir redevable à ses origines. Il finit par dilapider son bien en totale irréflexion. Guidé, porté par le seul désir d'en profiter stérilement, sans gratitude ni ouverture envers autrui. C'est une des attitudes typiques de « l'adolescentisme » prédominant dans nos sociétés occidentalisées, décriée par beaucoup d'analystes¹¹. Dans son esseulement narcissique, l'homme contemporain n'est plus enclin à partager. Il s'emmure dans une consommation effrénée des biens dont il veut jouir sans limites aucunes. Usage consumériste qu'il ressent comme sécurisant. Illusoire option.

« Quand il eut tout dépensé, une famine sévère survint en cette contrée, et il commença à sentir la privation. »

Oublieux du foyer originel, le fils prodigue ne tarde pas à souffrir des conséquences de son cheminement à courte vue. Dans l'indigence, il goûte au déclin de son humanité. Il prend amèrement conscience de l'impasse humiliante dans laquelle il s'est enfermé. Il se voit réduit à convoiter « la nourriture même des porcs » dont il a la garde. Pour survivre, il est tenté de recourir à une nourriture inappropriée à sa nature. « Mais personne ne lui en donnait », précise l'Evangile. Personne ne lui vient en aide. Symbole d'une existence hors de sens, finissant par être déshumanisante parce que sombrant dans l'isolement relationnel. C'est une des formes les plus expressives d'une vie qui dérive à contre-courant : se sentir séparé. Vivre la morsure de l'éloignement relationnel. Avoir le sentiment de n'exister pour personne. D'être pris dans l'étau déprimant

du repliement sur soi. Spirale d'un exil psychologique jusqu'à se percevoir étranger à soi-même.

Le moment clé du récit, où bascule la vie du fils prodigue, est formulé en quelques mots : « Rentrant en lui-même... » Ici commence le chemin de son éveil. Sa condition malheureuse le pousse à réfléchir. Son esprit change de perspective. Il se souvient de son père, du fait qu'auprès de lui est la vie. Non pas en nourrissant une régression infantilisante, aliénante. Sondant la mémoire de ses origines, il apprécie de manière nouvelle, libératrice parce que ouverte à son foyer originel, son potentiel et sa singularité humaine. Nous connaissons la suite. De l'exil de sa déchéance, il se mobilise pour amorcer un exode, un come-back, une conversion. Il rebrousse chemin et prend la route du retour vers son père qui s'élançe à sa rencontre pour hâter l'étreinte des retrouvailles. Il résorbe la distance consécutive à son exil et rétablit le lien d'unité avec son foyer, son « père », principe de sa personnalité, source de son être.

Retenons de cette page d'Évangile le passage où le fils prodigue dissipe l'oubli de ses origines en « rentrant en lui-même ». Ce verset résume un des ressorts essentiels à la vie spirituelle : changer de vision en investissant de manière nouvelle son intériorité. Réapprécier la finalité de sa vie en délaissant les gestions erronées du passé et garder le cap vers la source de son être.

Revenir à ce qui demeure

Que veut dire changer de vision et s'engager en fonction ce qui a été vu, perçu par la conscience ? Le langage biblique parle de « conversion ». Le mot grec *metanoïa* signifie littéralement « au-dessus de la pensée » ou « dépassement de la pensée ». Il s'agit bien de cela. C'est l'œuvre de la conscience, « organe du sens » (V. Frankl). Abandonner une manière de penser, d'appréhender les choses, la vie, ses relations et entrer dans un nouveau mode de fonctionnement. Un nouveau paradigme d'être et d'action qui produira des transformations au plan existentiel. Ce basculement se concrétise souvent à l'occasion d'un événement : changement socioprofessionnel, rupture conjugale ou rencontre amoureuse, épreuve de santé, physique, psychologique, morale, temps sabbatique... Le bouleversement intérieur entraîne un renouvellement des valeurs fondamentales. L'abandon d'une forme de vie est ratifié. C'est l'heure de l'éveil à une dimension nouvelle, à une autre qualité d'être.

L'enseignement de l'expérience du fils prodigue est clair. La poursuite d'un bonheur identifié à la possession d'un avoir détourne la conscience de son fondement spirituel que d'aucuns appellent Dieu, divin, Réalité ultime, fond spirituel de l'homme. C'est l'avertissement biblique au livre des Proverbes : que l'homme soit préservé de l'abondance matérielle, de crainte qu'il n'en arrive à oublier ou à renier Dieu¹² et à mépriser son prochain. La profusion de biens émousse le sens spirituel, sape la reconnaissance des valeurs universelles et la capacité à vivre en accord avec elles. Enlisé dans les sollicitations extérieures, l'homme *s'exile* de sa propre source. En s'y soustrayant, il s'affaiblit spirituellement, glisse psychologiquement vers l'oubli de son propre fond et diffuse en sa conscience un voile d'ignorance. A terme, une telle existence ne peut être que frustrante, aliénante. En dérivant loin de lui-même, l'homme vit en déserteur de sa maison.

L'existence vécue hors de ses bases intérieures s'apparente à une situation d'exil. Elle est confusément ressentie ainsi par nombre de nos contemporains aux prises avec une insatisfaction chronique, englués dans une vie dominée par la quête d'objets extérieurs. « Que me manque-t-il ? Pourquoi suis-je insatisfait ?

Plus je cherche une réponse, plus ce sentiment persiste, me trouble et me déprime. » Prendre conscience de cette situation d'exil et de vide intérieur est une bonne nouvelle. L'univers matériel, aussi clinquant soit-il, et la puissance de l'argent sont inaptes à procurer la paix du cœur. « Que sert à l'humain de gagner l'univers », de s'épuiser dans une perpétuelle quête de biens – patrimoine, maisons, voitures, piscines, smartphones et tablettes, voyages toujours plus exotiques et confortables, expériences nouvelles aux prix forts, divertissements sans fin... – « s'il vient à perdre son âme » (Matthieu 16, 26), s'il se dépossède de la relation à lui-même et à son prochain en persistant à vivre en désaccord avec les valeurs qui forgent le sceau de son humanité, s'il ne cultive et ne sauvegarde la dimension spirituelle de son être, sanctuaire de son propre mystère ? Là où sont racinés les invariants éthiques, garants de civilisation durable et indicateurs, au regard du croyant, de la présence divine.

Dans le cours de son éphémère trajectoire, au gré des événements, l'humain est et sera interpellé sur la façon dont il gère et finalise son existence. Quel but polarise sa vie présente ? Quels sont ses projets essentiels ? Que veut-il en vérité ? Que désire-t-il accomplir ?

Ouverture et responsabilité éthique

Les questions essentielles ont une portée spirituelle. Est « spirituel » ce qui procède du fond de l'être humain, son esprit. Et donne sens à son existence en lui inspirant des actions réalisatrices de ce qu'il est. Ce fond spirituel révèle et conforte les valeurs fondamentales de la vie humaine afin d'orienter celle-ci de manière juste. Plus précisément, quelle est l'attitude révélatrice de la dignité de l'homme qui, au final, confère une orientation juste à la vie et le meilleur à toute société et civilisation ? *Une ouverture et une responsabilité éthique envers autrui*, garantes du respect de sa personnalité, du dynamisme mystérieux et singulier de son être. Dans la vie sociale, cette ouverture responsable envers autrui se décline dans des préceptes moraux, des repères de vie universels transcrits, par exemple, dans le décalogue biblique, dans les recommandations du *yama* yogique, dans les cinq préceptes bouddhistes. Plus proche de nous, dans la déclaration universelle des droits de l'homme et ses trente articles, dans les chartes successives relatives à l'enfance, à l'environnement, aux personnes âgées dépendantes¹³.

L'universalité de ces codes de vie se résume dans le respect dû à nous-mêmes, à quiconque, sans omettre la nature, le monde vivant : animaux, arbres, monde végétal, montagnes, rivières, mers, air. Tout l'environnement naturel qui est la « maison commune¹⁴ » de l'humanité. Négliger cette dimension est une dénégation de la vie et une grave atteinte à la société. Que vaudraient une charité et une bienveillance délimitées à la seule sphère humaine, sans égard pour l'écosystème naturel ? Seraient-elles crédibles et même viables ?

L'homme est donc convié à un comportement éthique respectueux de son semblable et de son environnement naturel. A tout moment, chaque individu est un acteur, gérant de la planète et responsable de la qualité avec laquelle il la léguera à la génération future. Ainsi que l'a formulé le philosophe Hans Jonas, l'humain doit « agir de telle sorte que les effets de son action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ».

Respect, attention, bienveillance, amour aux dimensions universelles. Voilà les notes qu'énonce la vie spirituelle à la sphère de la conscience en vue de les

traduire en actes dans ses choix, ses renoncements, ses engagements. Cette affirmation existentielle est un témoignage qui éclaire les routes de l'humanité. Son exemplarité laisse transparaître le socle vivant de l'éthique idéale, transcendante, que le droit et les codes moraux de la vie sociale, de nature religieuse ou politique, tentent de concrétiser avec plus ou moins de justesse.

Ce droit, ces codes, ces repères, ne l'oublions jamais, ne sont et ne seront que coquille vide et carcan légaliste s'ils ne sont pas assumés, librement animés par la conscience spirituelle d'une intériorité éveillée.

Mise en lumière de ce que l'on est

La vie spirituelle dissipe l'ignorance de son propre fond. Gardienne des valeurs universelles, elle révèle à lui-même celui qui s'y adonne. L'humain réalise alors que rien ne lui est étranger. Parce qu'il ne se perçoit plus séparé. Tout lui devient familier. Il entre en symbiose avec l'univers. Il « fraternise » avec les facettes du vivant pour reprendre le langage poétique de François d'Assise. Il reconnaît dans le soleil, le vent, le feu, un « frère ». Dans la lune, l'eau, la fleur, une « sœur ». Il expérimente un lien essentiel, apaisant, qui le rend solidaire de tout et le relie à l'ensemble du vivant. Cette prise de conscience peut reconnaître au vivant la densité d'une altérité-source, hyper personnelle, rayonnante sur tout être. La foi confessionnelle l'appelle Dieu, divin, « Cela », l'Innommable, l'Inconditionné. Mais avant de poser la question de la pertinence de la foi et du religieux, soulignons ce trait essentiel entre tous : la vie spirituelle permet – et c'est un dur labeur – de faire la vérité sur son être, sur sa personnalité, sur sa vie. De tendre à une perception intuitive de la réalité. Voir les choses par-delà les apparences et les niveaux d'être relatifs, c'est traverser le voile de l'ignorance, sortir du sommeil de la conscience, s'affranchir de l'oubli de ses profondeurs et entrer dans la connaissance de soi. Nous rejoignons le processus d'éveil et de conversion narré dans la parabole du fils prodigue.

L'étymologie du mot « vérité » confirme ce processus d'élucidation par le dépassement de l'oubli. En grec, *alètheia* est formé du privatif *a* et du mot *lèth*. *Lèth* renvoie d'abord à *Léthé* qui, dans la mythologie grecque, est la personnification de « l'Oubli », nom de l'un des cinq fleuves des Enfers. Avant de sortir des demeures infernales, les âmes, ayant expié leurs fautes, devaient perdre le souvenir de leur vie antérieure et, pour cela, boire aux eaux du Léthé qui les frappaient d'amnésie. La racine *lèth* se retrouve dans le mot « latent », dont la signification évoque ce qui est enfoui, non manifeste, non révélé. Envisagée dans le continuum d'une existence, la vérité induit un mouvement de dévoilement manifestant ce qui est enfoui, dissimulé, caché.

Au final, ce processus conduit celui qui s'y engage à se libérer de l'oubli et de l'ignorance de ce qui est présent en lui. La vérité est dévoilement de ce qui est.

D'un point de vue spirituel, elle fraie un chemin, suscite un déplacement intérieur. Une quête entraînant un changement de conscience, un renouvellement de l'être, un éveil. Un passage célèbre des Upanishads de la tradition hindoue exprime, sous la forme d'une prière, ce mouvement intérieur inhérent à quiconque recherche la vérité :

*De l'irréalité conduis-moi à la réalité ;
Des ténèbres conduis-moi à la lumière ;
De la mort conduis-moi à l'immortalité¹⁵*

L'Evangile de Jean évoque cette dimension dynamique de la vérité : « Qui fait la vérité [ou qui agit dans la vérité] vient à la lumière » (Jean 3, 21). Agir selon la vérité, faire la vérité entraîne vers la lumière, attire à elle. Dans le contexte de l'Evangile de Jean, la lumière est synonyme de vie. Ultimement, elle est symbole de Celui qui est source de la vie, qui est la vie même : Dieu, le Logos divin. C'est du reste la signification originelle, étymologique du mot « Dieu » qui a donné en latin *deus*, issu de la racine indo-européenne *dei*, « briller », et le mot *dies*, « jour ». Dieu, le divin est Cela qui brille, éclaire, donne le jour. Qui met en lumière ce qui était dans la nuit, dans l'obscurité. Là où dépérit la vie. Selon l'Evangile de Jean, « faire la vérité », « agir dans la vérité » conduit l'humain vers la plénitude de la vie. Vers Celui qui dissipe les ombres de l'existence parce qu'il est la vie. « Et la vie est la lumière des hommes » (Jean 1, 4).

La vérité libère

Une autre page de l'Évangile de Jean cerne le contenu dynamique de la vérité. Il établit un lien étroit entre vérité et liberté, l'une suscitant l'autre : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libre » (Jean 8, 31-32).

Comment comprendre ces paroles par-delà l'adhésion de la foi qu'elles supposent ? De fait, au premier niveau de lecture, ces versets johanniques sollicitent une relation interpersonnelle avec Jésus. Car Jésus s'adresse à ses disciples. Nous pouvons aussi entendre ces deux versets dans une autre approche, plus symbolique.

« Si vous demeurez dans ma parole... »

La « parole » que Jésus évoque ici renvoie au Logos, à la Raison divine ordonnatrice du monde, le Verbe « par qui et en qui tout a été fait ». Par suite, elle désigne l'intentionnalité transcendante, créatrice de la dignité de l'être humain, inspiratrice des principes éthiques universels. En demeurant dans l'attention à la densité de mon être intérieur, je serai un écoutant, méditant ou priant, du Verbe divin. Par ma constance à écouter, je deviendrai « disciple » de la Parole. Je serai éveillé à Celui qui est, en résonance avec ce qu'Il est. Je pourrai dire : « Il est donc je suis. » Qui prête l'oreille de son cœur et se laisse enseigner par ce qu'il entend au profond de lui-même, tout autant que : « Je suis donc Il est » réalise ce lien essentiel. « Vous serez vraiment mes disciples. » Ce qui présuppose le maintien dans une attention inattentive aux bavardages intérieurs, aux fluctuations du mental, aux tiraillements des désirs égoïstes, irrespectueux envers autrui et indifférents au vivant. Et cultiver le silence de la pensée. Nous reviendrons sur la pensée silencieuse, son rôle déterminant dans la vie spirituelle. Constant à demeurer dans l'attention silencieuse à ce que je suis, je peux entrer dans la connaissance intuitive de mon identité essentielle. Du moins, en saisir des notes nouvelles. « Je connaîtrai la vérité » de ce que je suis. Un processus de dévoilement, de révélation graduelle s'opère. Je me reconnais dans une dimension à la fois plus singulière et plus universelle. Singulière parce que je découvre en moi des zones incommunicables, propres à ma personnalité.

Universelle parce que j'expérimente un lien de communion et de parenté nouveau avec mes pairs en humanité. Tout comme avec le vivant dans ses formes les plus variées, semblable au ressenti d'une harmonie cosmique.

La perception de mon identité dissipe l'illusion de l'esseulement existentiel. L'esprit qui me caractérise s'ouvre sur le vaste horizon de la famille humaine et sur l'espace de son habitat terrestre. Cette connaissance expérimentale est libératrice : « et la vérité vous rendra libres ». L'éveil de la conscience à son origine libère des identifications partielles, superficielles. De fait, je suis autre et bien plus que celui, celle qui a tel âge, tel nom, qui est originaire de tel pays, avec tel défaut, handicap ou talent, qualifié(e) par tel diplôme, investi(e) dans tel travail, marié(e), divorcé(e)... La conscience engagée dans un processus d'éveil spirituel réalise une identité transcendante aux contingences de l'existence. Elle investit une zone de soi que l'on peut qualifier de « sacrée » parce que inaltérable. C'est elle qui fonde la dignité de l'être humain. L'éveil initie à une connaissance de soi, par-delà ce que je suis par mon inscription sociotemporelle. Cela ne minimise en rien le conditionnement social ni ne déprécie l'enrichissement inhérent à l'expérience de toute histoire humaine, avec ses rencontres, ses joies et ses peines, ses activités, ses événements les plus divers. Cependant mon appartenance à telle société, à telle culture, mon statut social n'ont d'autre finalité que la compréhension de la vérité fondamentale de l'être que je suis. L'identité éternelle, transcendante de l'être que je suis et qui se réalise effectivement dans la coloration singulière d'une histoire personnelle.

L'Évangile de Jean attribue cette action libératrice à « l'Esprit saint » agissant dans le cœur de l'homme par-delà les prises psychologiques, mentales et l'entendement intellectuel dont l'homme peut faire preuve. Cet « Esprit saint » ou « Esprit de sainteté » sanctifie parce qu'il donne la plénitude de la vie en guidant l'humain vers la vérité plénière. Cette vérité ultime est liberté totale : vivre pleinement ce que l'on est, sans entrave ni limites. A tel point que l'évangéliste qualifie l'Esprit saint d'« Esprit de vérité » : « Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité toute entière » (Jean 16, 13). Cette vérité intégrale, synonyme de pleine liberté, coïncide avec l'aboutissement de l'itinéraire vocationnel de l'homme : réaliser sa filiation divine. Comment entendre l'expression très connotée au plan théologique ? Le fond de l'être humain est appelé à *se recevoir sans cesse du foyer divin dont il procède*. Foyer divin assimilé à un « Père », que Jésus a révélé dans le paradigme culturel et religieux de l'histoire biblique du peuple juif. Dans la terminologie de la révélation évangélique, à savoir judéo-chrétienne, nous évoquons ici le but, l'aboutissement de la destinée humaine.

L'impératif d'une mise en pratique

Au terme de la première phase de notre réflexion, retenons un point essentiel : *la responsabilité* dont tout être humain est investi. Nous sommes tous capables d'une démarche de vérité sur soi. Nous pouvons, donc nous devons. Aucune surenchère volontariste ni présomption hasardeuse dans cette affirmation. Chacun détient en lui un potentiel pour agir. Que sa mise en œuvre nous paraisse misérable ou remarquable, jalonnée d'échecs ou de réussites ne doit pas conditionner notre engagement, ou, pire, le bloquer. Là n'est pas la question. L'essentiel réside dans la constance à poser des actes, au jour le jour, aussi modestes soient-ils. C'est la vocation à la fois éthique et spirituelle qui incombe au fait d'être humain, à notre dignité humaine.

Cette responsabilité induit l'accomplissement d'une œuvre noble, exigeante, quotidienne. Elle est nécessaire pour que la paix promise à ceux qui la recherchent ne soit pas vaine, une désillusion de plus, une chimère. Accomplir ce passionnant labeur sur soi. Et, par suite, libérer et réaliser ce que nous sommes. La paix intérieure qui en résulte est gage de paix pour nos proches. Avec des incidences sociétales d'une portée insoupçonnable, à l'exemple d'hommes et de femmes, connus et inconnus, qui ont accepté de relever le défi de l'aventure spirituelle. Le renouvellement de notre monde en crise ne pourra s'opérer sans ce renouvellement intérieur, sans une mise en œuvre responsable des forces de l'esprit. Sans notre engagement personnel dans ce processus qui conduit à la « vérité tout entière ».

Comme Moïse après son expérience théophanique sur le mont Sinaï et Gautama Bouddha après son éveil sous l'arbre de Bodhgaya, Jésus de Nazareth, après son baptême dans les eaux du Jourdain, somme ses auditeurs de mettre en pratique son enseignement. La bonne nouvelle qu'il annonce par sa vie, ses actes, ses paroles est d'initier, en soi et dans sa vie concrète, à la présence du « Royaume des Cieux ». De prendre conscience et de traduire en actes que Dieu est « notre Père » et tout prochain un frère. Jésus illustre cet impératif pratique au moyen d'une parabole :

« Quiconque écoute ces paroles que je viens de dire et les met en pratique peut se comparer à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle ne s'est pas écroulée ; c'est qu'elle avait été fondée sur le roc. En revanche, quiconque écoute ces paroles que je viens de dire et ne les met pas en pratique peut se comparer à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et sont venus battre cette maison, elle s'est écroulée. Et grande a été sa ruine » (Matthieu 7, 24-27).

Ecouter et mettre en pratique. Devenir des écoutants réceptifs afin de vivre selon ce qui a été entendu aux profondeurs de l'esprit, dans le cœur de l'homme. C'est à partir du cœur, fond de l'être humain, que les enseignements de la sagesse universelle peuvent être mis en pratique et devenir paroles de vie. Ainsi que le recommande le livre des Proverbes : « Plus que sur toute chose veille sur ton cœur, c'est de lui que jaillissent les sources de la vie » (Prov 4, 23).

Comment « veiller sur son cœur » et faire en sorte que « les sources de la vie » ne soient pas ensablées par notre négligence, notre indifférence, notre oubli ? Quelles sont les clés pratiques pour favoriser ce chemin de vérité, d'éveil, de libération et de bienveillance respectueuse envers tous et toutes choses ? Quelle est la conduite à tenir, l'attitude intérieure à cultiver, apte à faire de soi des « écoutants » de son propre fond et des témoins de l'éthique universelle, « ces lois non écrites et immuables¹⁶ » ?

Peut-on avancer dans cette pratique de la vie spirituelle sans recourir à un guide ni se référer à une des grandes traditions spirituelles et religieuses ? Est-il possible d'être « spirituel » sans être « religieux », du moins sans s'inspirer du patrimoine religieux universel ?

Notes

1. Voir le nombre de publications sur le sujet, avec des approches qui attirent l'attention sur la nécessité de réagir, de faire de l'état de crise mondiale une opportunité pour un changement de conscience et de mode de vie (voir Jeremy Rifkin, *Une nouvelle conscience pour un monde en crise : vers une civilisation de l'empathie*, Les Liens qui libèrent, 2011).

2. Voir le rapport du Conseil national du renseignement américain, intitulé « Tendances globales : paradoxes du progrès », publié le 9 janvier 2017. Ce rapport, pour le moins pessimiste, énumère les raisons qui détermineront « un avenir proche sombre et difficile » : conflits régionaux, terrorisme, inégalités croissantes des revenus, changement climatique, reculs des valeurs démocratiques, faible croissance économique et « la Russie et la Chine plus fonceuses ». Voir aussi l'interview de Kenneth Roth, directeur exécutif de Human Rights Watch, « L'universalité des droits de l'homme est-elle menacée ? », *La Croix*, 21 février 2018.

3. Voir les ambiguïtés et les dangers potentiels de l'« intelligence artificielle » soulignés par les récentes mises en garde de Stephen Hawking, Bill Gates, Elon Musk...

4. Avec la numérisation, on parle d'une « quatrième révolution industrielle » qui « entraînera la perte de 5 millions d'emplois en cinq ans dans les principales économies mondiales » (rapport publié en janvier 2016 par le World Economic Forum, organisateur du forum de Davos). N'en déplaise à ceux qui affirment le contraire (Luc Ferry et autres). Voir dans *Express*.live, 1^{er} septembre 2017, « Robotisation : 8 employeurs sur 10 prévoient une perte globale d'emplois » ; dans *Le Figaro Economie*, 30 mars 2017, « La robotisation détruit plus d'emplois qu'elle n'en crée... »

5. Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), PUF, 1984, p. 330-331.

6. Voir les ouvrages classiques de Jacques Ellul, *La Technique ou l'Enjeu du siècle* (1954) Economica, 2008), *Le Bluff technologique* (1988). Plus récemment, le livre de Christophe Bonneuil et Pierre-Benoît Joly, *Sciences, Techniques et Société*, La Découverte, 2013.

7. Voir l'œuvre majeure de H. Jonas, *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique* (1979), Flammarion, coll. « Champs essais », 2013. Il serait bien utile de revisiter attentivement les thèses de Jonas écrites il y a près de quarante ans, dont la justesse est d'une pertinence toujours actuelle.

8. Viktor Emil Frankl (1905-1997), psychologue et psychiatre éminent, disciple de Sigmund Freud et de Alfred Adler, a élaboré les fondements de sa « logothérapie » (thérapie par ce qui donne sens) durant son internement dans les camps de concentration, notamment à Auschwitz. Il constatait que les personnes apparemment les plus vulnérables physiquement supportaient beaucoup mieux l'épreuve de leur internement parce qu'elles avaient su

« développer une vie intérieure qui leur laissait une place pour garder l'espoir et questionner le sens ». Voir ses ouvrages *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, *Nos raisons de vivre : à l'école du sens de la vie*, *Le Dieu inconscient*.

9. C'est aussi l'avis de K. G. Dürckheim pour qui « la désaffection du sacré est la cause principale de la névrose de l'homme actuel, de son angoisse et de sa dépression » (*Le Centre de l'être*, Albin Michel, 1982, p. 30).

10. Luc 15, 11 et versets suivants.

11. Voir, entre autres, l'ouvrage d'Anselm Jappe, *La Société autophage*, La Découverte, 2017. L'auteur montre combien le narcissisme ambiant a partie liée avec la technologie et le consumérisme. Ceux-ci conduisent l'individu à stagner dans une forme permanente d'adolescence. On assiste à un refus de s'émanciper, un refus de l'âge et donc de la maturation de la personnalité.

12. « Ne me donne ni pauvreté ni richesse, laisse-moi goûter ma part de pain, de peur que, dans l'abondance, je ne te renie et ne dise : Qui est l'Eternel ? Ou que, dans la pauvreté, je ne dérobe, et ne m'attaque au nom de mon Dieu » (Prov 30, 8-9).

13. Déclaration des droits de l'enfant (20 novembre 1959), la charte mondiale de la nature (28 octobre 1982), la charte des droits et des libertés de la personne âgée dépendante (1987 et ses mises à jour)...

14. Voir la lettre encyclique du pape François, *Laudato si'* sur la sauvegarde de la maison commune (2015). En particulier tout le chapitre IV, « Une écologie intégrale ».

15. Brihadaranyaka Upanishad (I, 3, 28).

16. Sophocle dans son célèbre *Antigone*, dans le prologue.

La vie spirituelle : les données favorables à son essor

Avant d'aborder les principales données propices au développement de la vie spirituelle, une mise au point s'impose pour dissiper l'équivoque, voire le grief élitiste, le reproche de pharisaïsme qui pèsent sur les méditants et lesdits « pratiquants » de la vie spirituelle.

Pratiques et éveil spirituel

Commençons par affirmer un paradoxe : ceux qui ne sont pas familiers de l'univers de la vie spirituelle, de ses pratiques, peuvent vivre sous l'influence de l'Esprit et en manifester les fruits. Cela peut surprendre, peut-être dissuader certains de méditer, prier, participer à des retraites, des stages et autres sesshin, liturgies, rituels. Je veux souligner ici un point capital : l'expression et la fécondité de la vie spirituelle ne sont pas nécessairement liées à ce que l'on entend habituellement par « vie spirituelle », validée par une pratique régulière, l'appartenance à un groupe confessionnel, des séjours dans des centres spirituels et des monastères, des temps de prière et de méditation quotidiens. Bien qu'elle puisse être grandement favorisée par une discipline, nous le verrons, la vie spirituelle ne se fabrique pas. Elle ne découle pas forcément de l'efficacité d'une technique ni de l'observance rigoureuse d'une pratique. Elle ne se produit pas à la manière dont on crée un effet relaxant, apaisant grâce à un exercice physique, un conditionnement mental, un procédé psychosomatique. C'est l'ambiguïté qui entoure les pratiques sophistiquées, inspirées des spiritualités orientales, si celles-ci sont faites sans véritable initiation quant à leurs buts et qui, loin d'y conduire, en éloignent. On peut tout aussi bien mentionner l'esprit de suffisance spirituelle avec lequel retraites et sessions de certains milieux chrétiens sont animées, sûrs de l'efficacité de leur direction et de leurs consignes spirituelles. Cet état d'esprit n'est pas sans alimenter, en contradiction frontale avec l'Évangile, un sentiment de supériorité et d'appartenance privilégiée au cercle de ceux dits « avancés » dans la voie spirituelle.

S'engager dans une démarche spirituelle suppose de ne jamais perdre de vue son but : l'éveil, la libération du potentiel de notre humanité par le détachement et la dépossession de soi qui mènent, selon le vocabulaire de la tradition à laquelle le pratiquant se réfère, au dépérissement du « moi » égoïste, à la mort du « vieil homme ». Une « mort » spirituelle pour la vie de « l'homme intérieur qu'il faut toujours protéger » (Platon), de « l'homme nouveau » mû par l'Esprit de paix du Christ total (saint Paul), le Soi universel des hindous ou encore l'état d'éveil des bouddhistes¹. Ce processus de libération prend ordinairement le temps de toute une vie. Les signes concrets de l'être humain libéré se traduisent

par l'amour de charité et de compassion. Une bienveillance en actes, un engagement respectueux à l'égard de tous et de tout vivant. Une existence en accord avec l'éthique décrite dans l'Évangile de Matthieu au chapitre 25, verset 31 et suivants². Tout y est exprimé dans le langage symbolique du « jugement dernier ». Aux « justes » est donné « en héritage le Royaume ». Entendons la plénitude de la vie divine en faveur de ceux qui, ayant vécu « ajustés », accordés à leur fond intérieur où demeure l'Esprit, ont manifesté amour, attention respectueuse et bienveillance à l'égard du prochain.

« Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi ! »

L'Évangile pourrait s'arrêter là. Tout semble être dit. Or, le texte se prolonge avec une réaction étonnante de la part des « justes ». Ceux-ci n'ont pas conscience de leur charité. Le juste ne sait pas qu'il est juste, tout comme le saint ou le sage³. Sinon l'orgueil corrompt et dévoie les meilleures intentions, charismes, engagements. Que dit l'Évangile de Matthieu ?

« Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu... ? Tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? Tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? Tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli ? Tu étais nu, et nous t'avons habillé ? Tu étais malade ou en prison... Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ? » Et le Roi leur répondra : « Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Sans préciser si les « justes » avaient ou non une pratique régulière de la vie spirituelle, observant les prescriptions religieuses alors requises, le texte énumère les signes tangibles, les actions attestant la sainteté de leur vie. Il souligne que les « justes » n'ont pas conscience des actes de leur amour de charité et de compassion. Ils vivent décentrés d'eux-mêmes. Libérés de leur égoïsme, les « justes » sont spontanément attentifs à l'égard d'autrui, sensibles à leur détresse, disponibles pour leur venir en aide. De fait, il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui, loin d'être des pratiquants réguliers de l'ordinaire de la vie spirituelle caractérisé par la prière silencieuse, la méditation, l'appartenance à un groupe confessionnel, la participation aux liturgies communautaires, voire se déclarant athées, agnostiques, indifférentes aux questions religieuses et spirituelles, vivent selon « la justice du Royaume »

manifestant une philanthropie en actes, engagées dans un altruisme social remarquable. Nous les voyons affectées par les épreuves de leur voisinage, attentives à leurs besoins, témoignant une authentique sensibilité éthique sans avoir conscience de la qualité spirituelle de leur comportement moral exemplaire, de la vigueur et du sérieux de leur engagement sociétal. Ce qui n'en est que plus édifiant.

Pour quelles raisons ces personnes sont-elles des « justes » sans être des « pratiquants », engagées dans une voie spirituelle ?

Nous sommes là confrontés au phénomène humain dans sa diversité et son irréductible étrangeté. Un phénomène modelé par une vie sociale avec ses codes politiques, ses relais culturels et religieux, conditionnés par la force ou la faiblesse de leur transmission. Par-delà l'engagement personnel au plan éthique et spirituel, il y a l'influence de l'héritage générationnel et de l'éducation. Par ailleurs, certains individus sont dotés de prédispositions naturelles, d'un terrain psychologique plus fertile en aptitudes altruistes que d'autres. Un bagage inné que l'environnement culturel et familial, le facteur éducatif et social vont développer ou contrarier. Enfin, il importe de tenir compte d'une autre donnée, difficile à évaluer, d'ordre métaphysique : le principe de solidarité sociétale interindividuelle. Ce principe fonctionne à la manière des « vases communicants ». Tout membre d'une communauté humaine peut bénéficier du rayonnement positif, au plan existentiel, d'un autre de ses membres, et vice versa. Cela par-delà une connaissance interpersonnelle. J'évoque ici la puissance de la pensée positive, celle de la prière, des énergies spirituelles. Ce principe, que je ne fais qu'évoquer, se réfère à la force de l'esprit, de la pensée dont l'homme est capable.

Nécessaires et insuffisantes pratiques spirituelles

Cela étant dit, s'appliquer à une discipline de l'écoute intérieure, fréquenter un groupe de pratique est d'un immense secours pour construire, sur le « roc » de l'Esprit, la demeure de sa vie. Qu'il existe des individus affichant de toute évidence une authentique spiritualité – confessionnelle ou laïque – sans avoir une culture personnelle de l'intériorité ne signifie pas que les pratiques spirituelles sont inutiles. Quelqu'un en bonne santé n'ayant pas ou peu d'activité physique ni une bonne hygiène de vie, alimentaire et comportementale n'invalide pas les bienfaits des exercices corporels ni ceux d'un juste équilibre diététique, biorythmique et relationnel.

Cette relative incertitude du lien entre vie intérieure éveillée et pratique(s) d'éveil nous prévient de toute gestion « technicienne » d'une vie spirituelle censée être réservée à des spécialistes. La vie spirituelle relève d'une libre détermination, d'une conviction intérieure comparable à l'élan d'une réponse à un appel. Elle s'apparente à une aventure, plus qu'à une démarche parfaitement balisée, à l'abri des vents contraires. Elle ouvre au vaste champ de l'univers relationnel parce qu'elle forge un lien renouvelé avec soi-même, avec autrui et envers tout vivant. Finalement, la vie spirituelle révèle le lien au mystère même du vivant, du divin, de « Dieu », de l'Absolu, du Tout, de la Réalité ultime, Celui, Cela que tout mot, toute parole humaine est incapable de nommer adéquatement.

La vie spirituelle est avant tout *cheminement* indéfini et *attention* au fond de soi plus qu'à soi-même. Détermination et radicalité sont les notes communes à sa mise en œuvre. Elle ne peut guère s'accommoder avec la tiédeur ou la demi-mesure. Elle suppose un engagement totalisant par la foi dont nous préciserons le contenu. Pour autant, elle n'est pas à rechercher sur le terrain de l'extraordinaire. La vie spirituelle est la découverte jamais achevée du fond de l'existence, de l'être qui anime le vivant, tout vivant. Ici et maintenant. Elle est simple, si simple. Ce qui la rend difficile d'accès à nos esprits complexes, analytiques, souvent divisés, fragmentés, partiels. Si en prendre conscience peut s'apparenter à un déploiement « merveilleux », c'est parce qu'elle découvre des zones nouvelles, incommunicables, du vivant que je suis. Qui a-t-il de plus

saisissant et enthousiasmant que de prendre conscience de l'enveloppement de la vie, de son jaillissement au plus intime de soi ? Pourtant, un tel langage peut aussi être un leurre, une source de grave méprise car l'éveil intérieur est une naissance qui ne peut faire l'économie d'un douloureux enfantement, un dépouillement semblable à une mort. « Si le grain de blé ne meurt, il reste seul » (Jean 12, 24). A cause de nos résistances traversé plus ou moins conscientes, le cheminement de la vie spirituelle est déstabilisant, d'ombre et de lumière, d'épreuves et d'accalmies, de tristesses et de joies. Car il s'agit bien de « naître d'en haut » (Jean 3, 3), de s'affranchir de nos modes de pensée habituels, de nos faux-semblants, de notre superficialité narcissique, de nos égoïsmes. Cette œuvre de grâce et de liberté ne peut se faire sans pleurs ni heurts. C'est dans l'épreuve que se dévoile sa signification. C'est de nuit, dirait Jean de la Croix, que brille la lumière intérieure. Clarté d'une lueur qui éclaire le cœur de l'homme et le guide vers ce dont il a foncièrement besoin pour vivre : l'amour en sa pureté originelle, celui qui provient de la source de l'être. L'amour qui demeure. L'amour *agapè*. Cet amour qui seul donne l'amplitude et la densité que méritent et réclament nos vies humaines. Par-delà les pratiques spirituelles, techniques de méditation et autres observances, la qualité de cet amour est le ressort secret de la vie spirituelle, générateur d'un double dynamisme : personnel, intérieur à soi et altruiste, extérieur à soi. Elle suscite un élan sacré envers le mystère dont elle procède, insaisissable, au-delà de nos capacités naturelles de compréhension. Et une attention bienveillante. Une ouverture résolue. Un respect absolu envers autrui et tout vivant.

Résonances personnelles

Tout au long de ma quête de sens, j'ai pu vérifier cette interaction entre l'adhésion confiante au mystère présent au plus profond de soi et son exigence comportementale à l'égard d'autrui. Autant les appels de l'Esprit m'ont révélé le contenu d'une éthique universelle, autant les requêtes du « vivre ensemble » m'ont guidé et ramené au fond mystérieux de la vie spirituelle. Afin de mieux étayer ce lien essentiel entre éveil intérieur et impératif moral, j'ai choisi de relater quelques-uns des principaux moments de mon cheminement spirituel. Une illustration sous forme de témoignage personnel.

Né à Nîmes, le 8 mai 1959, issu d'une famille socialement modeste⁴, j'ai été baptisé dans l'Eglise catholique. Peu après ma première communion, j'ai grandi dans l'indifférence religieuse. C'est à l'âge de 15-16 ans qu'un désir de décrypter le sens de l'existence humaine s'insinue en moi et persistera pour ne plus me lâcher : qu'est-ce qui donne valeur à la vie ? D'où venons-nous ? Qu'est-ce qu'une vie réussie ? Les premières épreuves ont commencé à me bousculer et à intensifier ma réflexion sur la vie, sa finalité : scolarité déçue, renvoi du lycée, changement d'établissement scolaire. La vie spirituelle ne s'improvise pas. Le dilettantisme curieux ne suffit pas. Son inscription dans le quotidien s'imisce parce qu'un aiguillon vient déranger. Parce qu'une insatisfaction vous tourmente, une épreuve vous secoue pour avancer, aller plus loin. Vivre autrement et trouver sinon un apaisement intérieur, du moins le début d'une réponse. La perception d'un murmure qui suggère intérieurement une autre direction à prendre. Peu importe, après l'enthousiasme des débuts, si les faux pas et l'expérience des premiers sevrages intérieurs apportent leur lot de déception et de désenchantement. L'Esprit a laissé l'empreinte indélébile de son appel. Et puisque « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu » (Romains 8, 28), et le recherchent sincèrement, illusion et désillusion sont aussi mères de vérité (Maurice Bellet). Un passage privilégié pour soulever les voiles de l'ignorance.

Des débats politiques à la quête intérieure

La ronde de mes questionnements attise en moi une soif de découvrir, de savoir, de connaître, d'expérimenter. Vers 17-18 ans, je me plonge dans la lecture d'auteurs aussi divers que Zola, Hugo, Bakounine, Marx, Feuerbach, Kierkegaard, Freud, Nietzsche, Sartre, Prévert, Vian, Ferré, Camus, Jerry Rubin et autres Hermann Hesse. J'explore avec intérêt les sphères de la politique encore traversées par les ondes turbulentes de Mai 68. Rapidement lassé par les querelles d'ego auxquelles j'assiste durant les AG étudiantes et les défilés des manifestations de rue contre la loi Debré et autres réformes, je découvre, au gré de rencontres aussi fortuites que génératrices de sens, les pratiques spirituelles héritées des voies orientales : hatha yoga, méditation zen, cuisine macrobiotique. La rencontre est un des plus puissants vecteurs d'initiation à la vie spirituelle. Je parle ici de rencontre aux retentissements intérieurs, non de simple coudoisement, entrevue, croisement superficiel sans lendemain. La rencontre est spirituelle par essence parce qu'elle éclaire et perturbe nos habitudes, chamboule et renouvelle nos modes de pensées, décentre et déstabilise nos jugements, nos paradigmes, nos univers pour opérer un dépassement, une ouverture. Peu importe qu'elles soient rencontres agréables ou désagréables. Elles impriment leur sceau dans la chair de nos âmes et inspire un influx nouveau à notre vie.

1978. Surveillant dans un lycée d'enseignement professionnel à Beaucaire, je sympathise avec un professeur de mathématiques, Antoine Chevrier, animateur de cours de yoga et de séances de méditation zen. Totalement ignorant de ces pratiques, ses paroles captent mon attention. Elles m'inspirent le bon sens pour poser sagement les bases d'une démarche de fond : « explorer son intériorité et recentrer son être » par « l'attention au corps et à la respiration », « apaiser le mental par le silence d'une pensée » stabilisée par l'asana, la posture corporelle avec le yoga et par l'assise immobile de la méditation avec zazen. Une clarté discrète se lève en moi et répand une lumière porteuse de sens. Parallèlement, une brèche commence à fragiliser et fissurer mon système de pensée échafaudé par la lecture des maîtres de l'athéisme et des utopies anarchistes. A l'âge de 19 ans, je menais une vie passablement dispersée, livrée aux artifices de l'époque, en quête d'un point d'ancrage et surtout d'un élan délivrant une raison de vivre.

La participation aux cours de A. Chevrier met en place des repères simples pour évanouir les brumes de mes divertissements. Elle m'apporte un apaisement. Plus encore, elle m'éveille à un univers nouveau : celui de l'esprit. Un esprit commun à tout être humain. En fait, je prends conscience d'une donnée essentielle : la réalité recèle une composante invisible, par-delà le monde mouvant et évolutif de la matière, au-delà de ce qui se voit, se palpe, se mesure. Vit et existe une dimension spirituelle qui sous-tend et anime ce qui est visible, sensible, perceptible. Ce plan méta-physique influe sur tout être vivant. L'homme peut en prendre conscience, en déchiffrer la signification, la valeur et l'assumer d'une manière responsable, créative, l'intégrer pleinement à sa vie personnelle.

L'éveil à ce qui est

L'intuition de la réalité spirituelle m'est donnée dans les conditions les plus banales. Un jour d'été, allongé sur une plage, dans la chaleur enveloppante du soleil adoucie par la brise marine, bercé par le rythme des vagues, les yeux clos. Dans un état de grande détente, je médite à l'unisson de l'environnement naturel. Soudain, une prise de conscience saisit mon esprit. La trame de mon être, me dis-je intérieurement, est la même que celle de ces amis qui m'accompagnent, de ces personnes qui nous entourent. Une source commune, spirituelle est au principe de pulse la vie de tout être humain, sans distinction.

Cette compréhension nouvelle induit un dynamisme inconnu. Sous la houlette de A. Chevrier, je m'investis davantage dans la pratique du yoga et de la méditation zen. Durant cette période, 1978-1979, je fais la connaissance de son maître, un guide reconnu, Raymond Lambert⁵, lui-même proche ami et disciple de Taisen Deshimaru, un des principaux introducteurs du bouddhisme zen en Occident à la fin des années 1960. Au contact de ces deux personnalités, ma pratique spirituelle s'approfondit. Je participe aux sessions d'été à Fazanis, près de Tonneins dans le sud-ouest de la France, animées par R. Lambert avec un rare brio pédagogique, alliant humour et densité spirituelle. Dix jours d'exercices et de pratiques intensives : hatha yoga, pranayama (discipline du souffle), techniques de purifications yogiques (*kriyas*) et méditation zen. Chaque session donnait lieu au franchissement de paliers intérieurs.

Jeune autodidacte, les livres des maîtres hindous contemporains⁶ s'empilent sur ma table de chevet. En quête de vérité, curieux des courants spirituels alors en vogue, je flirte aussi avec l'ésotérisme de l'anthroposophie, des cercles rosicruciens et explore la littérature du Nouvel Age naissant⁷. La sphère chrétienne, en particulier catholique, m'est peu attractive, pour ne pas dire antipathique, en décalage avec la culture présente, trop cadencée dans et par l'institution. Je la perçois démesurément cérébrale avec ses dogmes et une tendance à l'intellectualisation de la foi. Peut-être en réaction au complexe d'obscurantisme dont elle est accusée depuis le courant philosophique des Lumières. Surtout insuffisamment tournée vers l'intériorité et la vie

contemplative. En carence flagrante d'expérience spirituelle, du moins dans ces principaux acteurs de terrain, canaux de diffusion officiels et autres organes de prédication et d'évangélisation.

Primauté de l'Amour

1981. Une année décisive dans ma quête spirituelle. De nouvelles rencontres éclairent ma recherche : celles des bouddhistes tibétains du centre Karma Migyur Ling, dirigé par Lama Teunsang, à Monchardon, près d'Izeron, dans le massif du Vercors. Je découvre un univers fort différent de celui du bouddhisme zen : très coloré, foisonnant de rites, de symboles, de prières, de cérémonies, de chants, de techniques de méditation. C'est grâce à Léo Paquette, ancien religieux franciscain, reconverti en enseignant de yoga à Nîmes, que je fais la connaissance du bouddhisme tibétain. La qualité de ses cours de yoga et la paix émanant de sa personnalité me communiquent, sans l'énoncer, une note christique qui ne cessera de s'affirmer. Ce nouveau climat spirituel me rend plus attentif et réceptif à ce que l'on appelle l'Absolu, l'Ultime Réalité, le divin.

C'est au centre Karma Migyur Ling qu'un nouveau seuil est franchi. Une matinée de juillet 1981, je prends part à une séance de yoga *nidrâ*⁸. Cette pratique consiste à entrer dans un état de relaxation profonde, proche du sommeil, et à détendre son esprit jusqu'à l'établir dans un état de contemplation. Un des éléments forts de cette pratique censée conduire à *dhyana*, la contemplation, est le *sankalpa*. Le méditant est invité à répéter en murmurant, puis mentalement, un mot, une brève locution synthétisant l'idéal auquel il tend : Bonté, Vérité, Amour, Joie, Paix, Bonheur, Lumière, Vie. Je choisis « amour ». La méditation m'établit dans un état de relaxation proche du sommeil duquel la répétition du *sankalpa* me préserve de sombrer. Rien de bien particulier ne se passe, sinon le ressenti d'un apaisement physique et psychique. Toutefois, quelques heures après, le mot « Amour », la force de sa signification, telle l'éclosion d'une semence, s'affirmera de manière inattendue.

Au terme de cette journée, dans le prolongement d'un bref enseignement de Lama Teunsang, les participants à la session sont invités à une méditation silencieuse d'environ quarante minutes. Après quelques consignes sur l'attention à la respiration et à la posture, puis aux différentes parties du corps en assise sur un coussin, nous sommes livrés au silence. Un défi redoutable pour le mental d'un Occidental. Rapidement, mes pensées se dispersent, tentent de revenir à la

posture, au mouvement de la respiration. Puis rêvassent, imaginent, se projettent, réfléchissent, se souviennent. Durant les courts intervalles de répit, je m'efforce de fixer mon attention sur le souffle. Incapable d'y demeurer, je décide de focaliser ma pensée sur le *sankalpa* du matin. Je répète le mot « amour » à la manière d'un mantra. Peu à peu, j'entre en résonance avec sa signification. Ma conscience, mon esprit, mon corps vibrent à l'unisson du désir d'être amour, tout à la fois aimant et aimé. Deux mots résument l'expérience : *ouverture* et *don*. Une ouverture de réceptivité sans discrimination et un don de soi totalisant. Durant ce bref moment, il m'était donné de comprendre, d'une manière empirique, ce qu'est l'amour. Ce qu'il signifie en termes d'ouverture réceptive et de don. Une connaissance non fondée sur un savoir, une réflexion intellectuelle, un jeu de l'imagination mais par empathie expérimentale. Ici, aucun objet de méditation. La distance est résorbée. Mon esprit devenait un, en quelque sorte, avec ce qui, au départ, est objet de fixation de la pensée et de polarisation mentale. Combien cela dura-t-il ? Quelques minutes tout au plus. L'empreinte que laissa cette expérience, elle, fut ineffaçable. Elle demeure vivante dans ma mémoire, à l'heure où j'écris ces lignes. En juillet 1981, elle induit une impulsion nouvelle dans ma quête spirituelle. Une aspiration irrésistible vers ce qui me paraît être clairement le sens de l'existence humaine et de toute réalité vivante.

Accompagné par les personnes avisées déjà mentionnées⁹, je poursuis ma recherche, soutenue et éclairée par la force et la lumière intérieure de l'amour. La vie, sa direction et sa signification résident bien là, me dis-je. Dans l'amour et les valeurs que fonde l'amour. Nulle vie n'est désirable sans amour et sans amitié qui en révèlent le sens et en délivrent la valeur à travers leurs multiples expressions : bienveillance, compassion, respect, franchise, tendresse, vérité, fidélité, solidarité, justice, courage, persévérance, engagement, don de soi, ouverture, générosité, gentillesse, douceur, humilité, patience, écoute... Autant de traits esquissant le visage d'une présence qui m'attire à elle au gré des rencontres et des pratiques de la méditation silencieuse.

A travers ombres et désillusions

Chercher, c'est aussi savoir traverser et gérer ses propres tâtonnements pour en tirer les leçons. L'attrait du divin n'épargne pas les errances, les illusions, les déceptions, les écueils. L'expérience des trompeuses apparences enseigne à discerner le vrai du faux. Tout particulièrement dans le domaine de la spiritualité où la prudence est de mise. J'en ai été témoin dans les cercles variés que je fréquentais.

Illusions et déceptions, ces pratiques et techniques de méditation où sont recherchées expériences grisantes parce que fortes en sensations et en émotion. Elles sont supposées être performantes, établir le contact avec des « esprits », des « énergies cosmiques » et donner des pouvoirs surnaturels, des « siddhis ». En réalité, elles ne font que conforter une gourmandise « spirituelle », nourrir une avidité narcissique pour complaire l'ego et enfler l'orgueil de pratiquants dits « avancés ». Triste altération qui finit par ruiner une vie spirituelle instrumentalisée à des fins contraires. Les conséquences : nombrilisme et enfermement dans un monde tissé de ses propres fourvoiements.

Illusions et déceptions auprès des adeptes du Nouvel Age alors en plein essor, dont beaucoup sont fascinés par le culte de la magie et la recherche d'un pouvoir divin qu'octroierait un changement de conscience et de paradigme, grâce à des méthodes où se mêlent les pratiques les plus ancestrales du chamanisme avec les découvertes technologiques les plus récentes. Leur vœu est l'obtention d'une méta-conscience, celle d'une humanité nouvelle qui, affirme-t-on avec aplomb, ne connaîtra plus le dépérissement de l'âge et sera en communication avec des entités célestes, ouvrant ainsi « l'ère du Verseau ». Des intuitions justes sur l'environnement à respecter, sur les aptitudes de l'homme à se transcender. Et beaucoup de naïveté bercée par des élucubrations millénaristes, aggravées par une superbe spirituelle fondée sur la conviction d'une autodivinisation, quasi mécanique, si on actionne les bons « leviers ».

Illusions et déceptions avec la fréquentation de cercles ésotériques, rosicruciens et autres obédiences dites « gnostiques » d'inspirations occultes, aux ascendances historiques invérifiables, élitistes et sectaires, dont les membres

se targuent d'avoir la connaissance, celle dispensée par de « Grands Initiés ». Ceux n'ayant qu'une connaissance « exotérique » sont méprisés. La compassion et la charité en actes auprès des plus pauvres, des plus démunis, des marginaux sont déconsidérées parce qu'elles compromettraient, voire abaisseraient le niveau « énergétique » de ceux qui la pratiquent. Fables et balivernes aussi fallacieuses que dangereuses, confortant ici encore un esprit de suffisance et de supériorité contraire aux valeurs élémentaires de l'amour et du respect d'autrui.

Illusions et déceptions à travers le côtoiement de ces « Eglises », communautés chrétiennes dites « évangéliques », confortablement encloses sur elles-mêmes, animées par des pasteurs manipulateurs, monopolisant l'interprétation de la Parole de Dieu parce que dépositaires, disent-ils, d'un charisme qu'eux seuls « et l'Esprit saint » (!) sont habilités à interpréter. Ils versent inévitablement dans un fondamentalisme aussi simpliste, moralisateur et infantilisant au plan spirituel que hasardeux et dommageable au plan sociétal, souvent en connivence avec des courants politiques partisans du rejet de l'autre parce que socialement et culturellement différent.

Les chemins de la vie spirituelle traversent les mêmes incohérences, les mêmes impostures, les mêmes intrigues de pouvoir, les mêmes bassesses que celles de la société humaine, civile, professionnelle et politique. L'émoi n'en est peut-être que plus déstabilisateur, plus choquant. N'en soyons pas étonnés. L'homme porte en lui, en son propre fond, l'ambivalence. Le fait qu'il évolue dans les voies de la spiritualité et de la religion ne l'exempte ni ne l'épargne. Il n'en est pas miraculeusement protégé. Sans une gestion prudente, le meilleur peut davantage se corrompre par l'attrait dévoyé de l'idéal du Bien.

Le Nom que je n'attendais pas

Peu après l'expérience intuitive de l'Amour, la transcendance de « l'Au-delà » allait se révéler de la façon la plus improbable.

Le 14 septembre 1981, au cours d'une retraite solitaire dans les Cévennes, proche de Saint-Jean-du-Gard, alors que je m'adonnais à des pratiques de respiration et autres postures de yoga, de méditation silencieuse, aux lectures de maîtres spirituels, survient, pour moi, le moment fondateur de la foi au mystère sauveur de l'amour. Celui de Jésus-Christ. Autant ma mémoire, plus de trente-cinq ans après¹⁰, a conservé le cœur de cette expérience, autant il m'est malaisé de la décrire. A la fois par la difficulté à en rendre compte puisqu'elle concerne le domaine de la subjectivité touchée par ce qui ne peut être pensé. Et par pudeur puisqu'elle relève de l'intimité la plus grande, l'âme de mon âme, le fond de ma personnalité. J'en resterai à la simple description des faits précédant l'expérience comme telle et à ce qu'elle a gravé en moi. Je renonce à tenter de dire *comment il m'a été donné de le vivre, de le recevoir*. C'est le secret du cœur dont le silence est le gardien et le seul véritable interprète.

Quelques mois avant ce jour, j'avais mis en forme un projet de voyage en Inde. Mon départ était prévu début novembre 1981 pour un séjour de six à neuf mois, principalement dans le nord de l'Inde, avec un passage au Népal. Avant ce grand périple, mon esprit était tiraillé. Des différentes voies spirituelles que je côtoyais¹¹ avec sympathie mais sans véritable adhésion, laquelle adopter pour joindre le But ? Il était vain de rester toute une vie à papillonner sous peine de faire du sur-place et de dériver dans un syncrétisme incapable de me conduire, sinon vers mes projections et constructions mentales. Le Dalai-lama a parfaitement raison de prévenir ces nombreux auditeurs de la tentation d'une « religion universelle » en laquelle toute tradition religieuse serait fondue ou confondue. Cette vue n'est qu'une illusion, un fantasme. Mon désir était d'opter résolument pour une voie spirituelle particulière à travers le choix de ce que les hindous appellent une *ishta-devâta*, une « divinité d'élection » que je puisse invoquer, à laquelle je puisse m'en remettre avec foi. Inconnaissable en soi, le divin sans médium, sans messenger est inaccessible.

Ma retraite solitaire approche de son terme. Les journées de cette mi-septembre passent sans aucune prise de conscience particulière pour un Nom. Aucun surgissement intérieur. Aucune lueur. Aucune inspiration. Silence. Un dépit appesantit mon cœur aux prises avec la même confusion spirituelle, les mêmes interrogations. Je pressens être à la croisée de chemins, immobilisé par l'hésitation, la réflexion. Incapable de m'engager. A la veille de quitter le lieu où j'avais planté ma tente, au milieu du jour, je m'allonge. Mon regard se perd dans l'azur. Nulle prise pour les yeux. J'abandonne ma vision à l'immensité du ciel. Mes pensées vont et viennent, revisitant mes débats intérieurs autour des différentes voies spirituelles, évaluant ce qui était, à mes yeux, leurs qualités et leurs limites. L'élan dévotionnel des courants du bhakti-yoga, la force contemplative de leurs témoins, dont la culture et l'univers mythologique sont si étrangers au mien. La clarté intellectuelle et la rigueur pragmatique du bouddhisme, ses méthodes de méditation, dont l'horizon spirituel laisse si peu de place à la relation. La fascination qu'exercent certains maîtres de l'ésotérisme, leur vision charismatique, trop en prise avec la magie, éloignée de la condition humaine. Le rayonnement de la figure du Christ relayée par des amis évangéliques mais réfractaire à leur prosélytisme étriqué. Spontanément réceptif à la spiritualité orientale, je répète certains mantras et autres noms de divinités populaires de l'univers hindou : Om Rama, Krishna, Shiva, Vishnou... Rien ne résonne en moi. Aucune intuition d'adhésion à l'un de ces noms.

Et survient le Nom que je n'attendais pas. L'incommunicable expérience. Une sonorité silencieuse en laquelle retentit un Nom : « Jésus-Christ ». C'est là tout ce que je peux en écrire.

La prononciation du Nom « Jésus-Christ » eut une vertu imprévisible. Sans avoir lu la Bible, sans connaître les Evangiles sinon par ouï-dire, éloigné de toutes Eglises, confessions ou communautés chrétiennes, elle imprime au plus profond de moi l'ineffaçable et vivante empreinte du mystère du Christ. Alors que je cherchais à m'élever vers le divin, à entrer dans un état d'éveil par les efforts répétés de mes pratiques de méditation héritées du bouddhisme et de l'hindouisme, me voilà habité par Jésus-Christ, par l'expérience de son amour sauveur. Je me sentais sauvé. Aimé et sauvé de moi-même, de ma propre démarche spirituelle, de mes prétentions à aller vers le divin, fort de mes appuis, techniques et autres mantras. Bien plus et autrement qu'en donnant, le divin s'expérimente en le laissant prendre, en se laissant saisir. En acceptant de se laisser surprendre par-delà les stratégies mises en place, les pratiques spirituelles et autres dévotions ou rituels de méditation.

Voyage en Inde

Dans le prolongement de cet événement intérieur, je m'envole pour New Delhi le 7 novembre 1981. Ce voyage en Inde du Nord, de novembre 1981 à mai 1982, m'amène aux sources orientales de mon éveil spirituel, dans les Himalayas, à Katmandou, Nagarkot, Darjeeling, Sonada, Patna, Bénarès, Agra, Haridwār, Rishikesh... Je croise la route d'innombrables routards et quêteurs de sens venus surtout des contrées occidentales ou occidentalises : Canadiens, Américains, Australiens, Italiens, Tchèques, Suisses, Suédois, Espagnols, Mexicains, Brésiliens, Japonais, Allemands, Hollandais, Belges, Français, Israélites... et aussi Indiens. Peu après mon arrivée, je m'arrête à Haridwār. Je prends part à un rite du feu en présence de la grande sainte hindoue, Mâ Ananda Moyî, encore vivante. « Aspirer à ne plus rien avoir à désirer est votre vraie nature », aimait-elle répéter. Moment inoubliable auprès d'une des saintes les plus influentes de l'Inde du XX^e siècle. Après quelques jours à Haridwār, j'arrive à Rishikesh, haut lieu de l'hindouisme, point de départ du grand pèlerinage aux sources du Gange. Hôte au Shivanananda ashram, la lecture, la pratique du yoga et de la méditation silencieuse rythment mon quotidien ainsi que la participation aux pujas et autres cérémonies religieuses hindoues, aux satsangs¹² en présence de Swami Chidananda et Swami Krishnananda, alors à la tête de la Divine Life Society, nom emblématique de la communauté du Shivanananda ashram.

Au début du mois de décembre, je rejoins New Delhi et retrouve un groupe d'amis français participant à un pèlerinage bouddhiste dirigé par Lama Teunsang du centre Karma Migyur Ling. Nous prenons un train de nuit et arrivons à Darjeeling au terme d'un voyage épique de plus de vingt-cinq heures. Après un bref séjour dans l'ancienne cité coloniale, nous gagnons un bourg situé à 2 000 mètres d'altitude, Sonada, où nous sommes hébergés dans un monastère tibétain. Fait inattendu : la venue du vénérable lama Kalou Rinpoché, un des premiers maîtres tibétains à enseigner en Occident, est annoncée. A son arrivée, nous assistons à un rite d'accueil solennel, avec buissons d'encens, radongs ou trompettes tibétaines, habits chatoyants, masques et danses rituelles. Suivi de son chien, Kalou Rinpoché avance à pas prudents, soutenu en raison de son âge par

un jeune moine. Demeurant quelques jours à Sonada, nous bénéficions de ses enseignements.

Après avoir visité Patna, puis Lumbini, ville de la naissance de Siddhartha Gautama, futur Bouddha, et Bodhgaya, le lieu de son éveil, nous arrivons à Bénarès (Vârânasî), véritable cœur de l'hindouisme. Pour un Occidental, l'atmosphère de cette ville peut paraître quasi surnaturelle tant y est dense, foisonnante, perpétuelle l'animation religieuse avec ces célébrations, ces rituels de crémation, ces pujas nocturnes, ces milliers de luminaires drapant et illuminant le Gange. Nouvelle et heureuse surprise durant ce pèlerinage : l'opportunité de rencontrer le Dalai-lama en personne. Présent à Bénarès, il préside une cérémonie à laquelle nous assistons, à Sarnath, au « parc des Gazelles ». Lieu du bouddhisme où selon la tradition, le Bouddha dispensa son premier enseignement, celui des « quatre nobles vérités¹³ ».

A travers ce périple riche en rencontres, j'espérais échanger avec d'autres personnes partageant la même foi, un même lien personnel avec Jésus-Christ. Ce qui n'arriva que rarement. Je me retrouvais la plupart du temps dans l'étrange situation où, tout frais converti, je parlais de Jésus-Christ, questionné sur ma vie spirituelle, interrogé par des personnes attirées par les richesses de la spiritualité orientale, déçues des traditions et institutions chrétiennes.

Bible, Maître Eckhart, Jean de la Croix, Thérèse de Lisieux

Dans mes bagages, j'avais pris le soin d'emporter une bible de petit format. Durant mon deuxième séjour à Rishikesh, de mars à mai 1982, je m'appliquais à sa lecture, livre après livre. Mon regard non averti, ignorant des genres littéraires bibliques, était souvent déconcerté par son contenu. Ce qui ne me découragea aucunement dans sa lecture intégrale, de la Genèse à l'Apocalypse. Inlassablement, porté par le respect de ma foi native, je continuais sa lecture, en dépit de passages obscurs, voire lassants pour le lecteur non initié que j'étais, tels les chapitres du Lévitique, du livre des Nombres, celui des Chroniques. Les livres de la Genèse, de l'Exode et du Deutéronome, le premier livre des Rois, celui de Job, du Cantique des Cantiques et des Prophètes, décrivant les rapports d'une histoire tourmentée entre Dieu et l'homme, commençaient à me transmettre le sens de l'alliance. Alliance d'amour que Dieu inscrit dans le cœur de l'homme afin que l'homme choisisse la vie dans une proximité fidèle à sa présence. Les Evangiles captent davantage mon attention de jeune converti à Jésus-Christ. Ils me laissent découvrir le rabbi de Nazareth à travers ses actes et ses paroles. Je médite assidument ses enseignements, le mystère de sa naissance et de sa Pâques.

Outre la Bible, des lectures m'aident à poser des premiers repères dans l'intelligence de la foi chrétienne. Il s'agit de trois ouvrages que me remit un ami, Jacques-Henri, rencontré à Karma Migyur Ling, durant l'été 1981. Il était devenu chrétien après plusieurs années passées dans la voie du bouddhisme tibétain. Parallèlement à la lecture de la Bible, sans guide particulier, la lecture de ces livres de la tradition chrétienne constitua une nourriture spirituelle de choix : les sermons de Maître Eckhart, les poèmes de Jean de la Croix et *Histoire d'une âme* de Thérèse de Lisieux.

Les enseignements de Maître Eckhart m'introduisent à la notion de l'incompréhensibilité de Dieu, que « Dieu est toujours au-delà de Dieu », de ce que l'on peut en comprendre et que, en définitive, si l'on peut dire que Dieu est, on ne peut dire ce qu'il est. Cette approche m'était déjà familière grâce aux spiritualités orientales et leur apophasme radical. Le constat de cet accord spirituel entre Orient et Occident me ravissait. La poésie de Jean de la Croix,

dont les écrits étaient connus au Shivananda ashram, tout comme ceux de Maître Eckhart, m'aide à discerner les signes, les repères toujours mouvants du cheminement nocturne de l'union de l'âme avec Dieu, dans la foi et l'amour. Enfin, le fort témoignage de vie et de sainteté de Thérèse de Lisieux m'apprend l'attitude essentielle, la seule apte à accueillir « l'amour miséricordieux » de Dieu : l'enfance spirituelle, la pauvreté intérieure, les « mains vides » sans rétention sur les bonnes et les mauvaises actions dans les replis de l'ego. Aller à Dieu, en Dieu, avec la simplicité d'un cœur d'enfant.

D'autres rencontres marquantes ont lieu, tel celle avec ce moine mendiant ou *sanyasi*, âgé, paralysé des membres inférieurs. Il avait élu domicile au bord du Gange, non loin du Shivananda ashram. Ses journées s'écoulaient dans la contemplation de *Mother Ganga*¹⁴, la lecture de la Bhagavad-Gita, la mendicité et l'accueil de quiconque s'arrêtait pour converser avec lui. Quel rayonnement simple, humble, heureux de la joie d'une vie tout orientée vers Dieu et accueillant à tout vivant ! La lumière dans le regard et la force spirituelle dans les paroles de ce vieil homme laissaient deviner le mystère qui l'animait. Il avait le don d'éveiller ceux qui s'approchaient de lui à la paix, au trésor de vie que chacun porte en soi. Et ce Français, sillonnant l'Inde depuis des années, ayant tout abandonné jusqu'à son passeport, vivant à la manière des sâdhus, apparemment dans la paix du cœur. Bien d'autres visages ont croisé ma route, épris pour la plupart d'un même idéal de paix et d'universalité, parcourant l'Inde du nord au sud, d'est en ouest, fascinés par la magie de la puissance contemplative de cette terre, ce « pays des dieux et des sages ».

Durant sept mois, ce voyage en Inde fut l'occasion privilégiée de rencontrer des personnes venues de nations et de cultures différentes. Autrement qu'un déplacement dans l'espace, il m'entraîna plus loin dans l'exploration de l'humain que je suis et que sont ces visages si divers, singuliers. La rencontre avec l'autre révèle ce que l'on est, tout en découvrant ce qu'est l'autre. Et que, à travers l'autre, il y a Cela, Celui qui est, qui suscite et féconde toute rencontre.

Retour en France

Fin mai 1982, après quelques jours à New Delhi, je reprends l'avion en direction de Paris. A mon retour en France, un désir : rencontrer d'autres personnes ayant foi en Jésus-Christ. Cette attente est exaucée d'une manière singulière. A la recherche d'un travail, je finis par être employé, en décembre 1982, dans une librairie chrétienne catholique de Nîmes, du nom de « Biblica ». M. de La Fonchais, qui en était le gérant, m'envoie en janvier 1983 me former au métier du livre à l'abbaye bénédictine d'En-Calcat, proche de Castres, dotée d'une librairie remarquable. Au-delà du stage de formation professionnelle, les journées vécues dans l'univers monastique provoquent en moi un choc spirituel. La participation à la prière des moines m'émeut, saisi par la beauté, la simplicité, la paix du chant des psaumes, des mélodies grégoriennes, des célébrations eucharistiques. Là, je fais l'expérience de la prière de ceux qui se réunissent au Nom de Jésus-Christ. La prière de la communauté des croyants, l'Eglise. Non pas l'institution ecclésiale, mais la communion de ceux qui sont rassemblés par la foi, excentrés de leur ego¹⁵ parce que tournés vers le Christ, réunis pour prier, rendre grâce, se laisser transformer par sa présence et transmettre sa paix.

Cette nouvelle expérience me rapproche de l'Eglise catholique, de son patrimoine spirituel, du charisme de ses témoins, les saints connus et inconnus. Attiré par la spiritualité du Carmel dont j'avais découvert quelques aspects avec Jean de la Croix, Thérèse de Lisieux et Thérèse d'Avila, je prends contact, dès janvier 1984, avec la communauté des carmes de Montpellier, grâce à la médiation de Jeanne Toulouse, membre de l'ordre séculier du Carmel, rencontrée dans le cadre de mon travail de libraire¹⁶. Le 29 juin de la même année, j'entre dans l'ordre du Carmel comme postulant. Une expérience de la vie religieuse allait s'ensuivre durant vingt-trois ans. Mon orientation ultérieure vers la vie laïque, sur laquelle je reviendrai, m'a permis de réévaluer le contenu de la vie spirituelle par-delà tout engagement religieux formel et d'en apprécier davantage le contenu essentiel.

Si j'ai pris le temps d'évoquer quelques-unes des étapes majeures de mon parcours spirituel, c'est pour rendre compte plus concrètement, à la lumière

d'une expérience, des conditions favorables à l'éclosion de la vie spirituelle et à sa mise en œuvre. Bref, de l'importance déterminante d'une pratique orante et méditative. C'est aussi pour poser clairement deux questions essentielles à toute démarche spirituelle : l'opportunité, voire la nécessité d'un accompagnement et, plus largement, la question du recours à une tradition spirituelle et religieuse.

Avant d'aborder les fondamentaux permettant l'essor de la vie spirituelle, précisons le plus simplement possible le but de la conduite spirituelle. Ce vers quoi elle tend.

Libérer le « cœur »

Mencius, le grand penseur chinois confucianiste¹⁷, décrit ainsi le lieu vers lequel converge la démarche de la vie spirituelle : « Qui va au fond du cœur connaît sa nature d'homme. Or, connaître sa nature, c'est connaître le Ciel. » En premier lieu, il s'agit d'aller *au fond du cœur* pour découvrir ce que nous sommes. Et connaître ce que nous sommes consiste à s'affranchir de ce que nous ne sommes pas. C'est entrer dans la paix de l'être que nous sommes, la sérénité, *l'ânanda* dont parlent ceux qui l'ont expérimentée. Ce qui n'est pas à confondre avec un état de conscience particulier, extatique, dégagé des contingences de la vie ordinaire. La finalité de la vie spirituelle est l'aboutissement d'un rude processus de libération donnant accès au centre de soi, à ce lieu intérieur que les traditions spirituelles appellent « le cœur » (taoïstes, bouddhistes, soufis, chrétiens orthodoxes), la « crypte du cœur » ou « *hridaya guhâ* » (Upanishads), « l'étincelle de l'âme » (Maître Eckhart), la « fine pointe de l'âme qui est l'esprit », le « fond de l'âme » (François de Sales). Ce lieu secret de l'âme permet une participation à la vie même de Dieu, du divin, de Cela qui demeure indicible. Le fond de l'âme humaine est caractérisé par une capacité divine¹⁸. Une pure potentialité, disent les théologiens. Ce fond marqué du sceau de l'Infini ne cesse d'inspirer en l'homme un désir illimité. De sorte que demander aux biens finis de communiquer l'infini conduit à une impasse. Là est tout le drame de la condition humaine.

De quelle libération s'agit-il lorsqu'elle concerne le cœur, le fond de l'âme ? Celle d'un individualisme reclus sur soi, caractérisé par les replis égotiques dont parlent avec précision hindouisme et bouddhisme, qui obstruent, voilent cette zone essentielle à nous-mêmes appelée « cœur ». Cette libération s'expérimente comme un éveil, une conversion à la réalité de ce qu'est l'être humain : une « image de Dieu » pour le chrétien, le « Soi-Atman qui est Brahman » pour l'hindou, la « nature de Bouddha » pour le bouddhiste (du moins dans la tradition Mahayana), le « Tao » pour les adeptes du taoïsme. Ce centre de gravité libéré, retrouvé, permet à l'homme, à partir de son propre fond, son cœur, d'être renouvelé par l'Esprit au point de devenir « une source d'eau jaillissant en vie

éternelle » (Jean 4, 14). Autrement dit, être « sanctifié ». L'homme ainsi libéré témoigne d'une bienveillance effective envers le prochain et le vivant qui l'environnent. Il les respecte puisqu'ils sont dignes et destinataires de la même libération, de la même transformation. S'il ne le fait pas, sa libération est une méprise et sa sainteté factice.

Car cette œuvre libératrice de l'Esprit est une œuvre *relationnelle*. Le cœur est libéré pour que l'ego retrouve son identité, sa posture essentielle, sa santé : *être tourné vers la Source, le « Père », dans un altruisme universel* que Jésus-Christ est venu révéler en tant que Fils éternel, « infiniment Frère » (Christian de Chergé). « L'amour de Dieu est la santé de l'âme », écrit Jean de la Croix¹⁹. Tous les efforts, toutes les disciplines, les pratiques de la vie spirituelle, ainsi que l'élan dévotionnel de la foi, le dynamisme symbolique des rituels, des liturgies et autres célébrations, tout concourt pour accomplir ce désencombrement libérateur de notre espace intérieur. Les prémices de ma prise de conscience du « cœur », de sa réalité, se manifestèrent lorsque je dus faire des choix importants au plan relationnel. J'ai été amené à assumer des renoncements pour rendre plus claire et unifiée ma démarche spirituelle. Aller au centre de soi implique de lâcher des appuis, d'abandonner des repères devenus caducs, d'accepter de changer d'équilibre et de perspective de vie. Ce qui peut avoir des conséquences existentielles considérables. Les seuils qui acheminent au cœur de nous-mêmes se franchissent toujours par délestage, allègement, désencombrement.

Aux profondeurs de notre âme, dans ce cœur, cette « Guhà » demeure le mystère que je suis, auquel le divin m'attire par connaturalité. Au témoignage de la tradition mystique, je peux dire que « je suis » potentiellement ce que le « divin » est, sans être *qui Il est*. Ce qu'est Dieu, toujours au-delà, a doté ma nature d'une correspondance essentielle avec son mystère. Ce don m'habilite à Le reconnaître et surtout à faire l'expérience de son intimité, à entrer en amitié avec Lui, jusqu'à être appelé à l'unité d'un indicible Face à Face. Autrement dit, un lien connaturel avec Lui a été posé depuis l'instant de ma conception. Ce qu'exprime la Bible avec la formule « l'homme créé à l'image de Dieu » (Genèse 1, 26-27). Selon la tradition chrétienne, le Christ Jésus est le médium, le médiateur, le pont interpersonnel entre Dieu et ce que je suis. La rencontre est possible parce que préexiste un lien de connaturalité avec Dieu. Cette rencontre a son centre de gravité en ce cœur, lieu central de l'être humain que je suis. Telle une béance ouverte sur l'infini, ce centre est marqué du sceau de l'image de Dieu. Il est qualifié par une vacuité, une virginité capable de recevoir la plénitude divine. Il est point de contact virtuel avec le divin, l'Esprit de Dieu. Ce fond de l'âme, potentiellement divin, m'habilite à être « enfant de Dieu ».

Les essentiels pratiques de la vie intérieure

Pour parvenir à cette libération du cœur, du moins s'en approcher, les voies spirituelles des grandes traditions s'accordent au moins sur deux pratiques : l'assise dans le « silence du dedans » ; l'attention à la respiration et à la posture du corps. Parallèlement, il sera fort opportun, voire nécessaire, d'avoir un ancrage dans une voie particulière, chrétienne, juive, musulmane, orientale ou d'inspiration orientale, hindoue ou bouddhiste. Les progrès intérieurs ne peuvent se faire hors sol. A ce propos, notons que les conversions d'un univers religieux à un autre, au cours d'une même vie, sont rares. « Il ne faut pas essayer de s'hindouiser, disait Swami Vijayananda²⁰, de devenir hindou. Ce qu'un Occidental ne doit pas faire, ce que beaucoup font, c'est d'essayer d'adorer une déité hindoue, Krishna, Rama... Parce qu'ils n'ont pas l'inconscient pour ça. Voilà ce qu'il ne faudrait pas faire²¹. » Ajoutant que le Vedanta, par sa dimension métaphysique, était certainement une porte orientale valable, spirituellement viable pour un Occidental.

Par ailleurs, n'oublions jamais que la pratique spirituelle, les moyens qu'elle met en œuvre ne sont pas neutres. Toute pratique est imprégnée de l'orientation spirituelle qui l'a initialement façonnée, de l'école qui l'a créée. L'esprit, la visée spirituelle qui préside à une pratique, détermine la qualité et la direction de la démarche jusqu'à son aboutissement. Dans une certaine mesure et pour le dire autrement, je vais là où ma conscience le désire. La question qu'il faut se poser au commencement de toute pratique est la suivante : avec quelle intentionnalité je m'adonne à ce type de méditation, à cette méthode de prière, de concentration ? Si les voies convergent, les points d'aboutissement ne sont pas identiques.

L'assise dans le « silence du dedans »

Le chemin intérieur, sa mise en œuvre volontaire débutent par un acte simple : s'asseoir. S'asseoir pour entrer dans le calme intérieur. Ce trait est fortement souligné dans les traditions taoïstes, hindouistes et bouddhistes. Il est également recommandé dans l'Évangile. En contraste avec ceux qui, « hypocrites », aiment prier en pavanant en public « pour être vus des hommes », Jésus encourage le recueillement intérieur « dans le secret » : « Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Matthieu 6, 6). Entrer dans sa « chambre », « fermer sa porte », c'est adopter une posture silencieuse, à l'écoute du « secret » de l'existence. Cette attitude suppose une assise stable. Peu importe qu'elle s'aide d'un coussin, d'un zafu, d'un petit banc, d'une chaise, d'un prie-Dieu, d'un fauteuil... L'important est d'être dans une assise digne, le dos aussi droit que possible. Si les événements les plus inattendus, les circonstances les plus banales peuvent être le théâtre des passages du divin – l'Esprit œuvre où il veut, quand Il veut, comme Il veut –, le contact secret avec son propre fond s'effectue ordinairement par l'assise dans le « silence du dedans », celui de l'attention pure, de la pure prière. C'est le premier essentiel pratique de la vie spirituelle. Stabilisé dans le « silence du dedans », le priant ou le méditant s'applique à écouter, contempler, recevoir. L'injonction de Jésus de « veiller et prier en tout temps » (Luc 21, 36), tout comme sa recommandation à « choisir la meilleure part » par l'assise dans l'écoute de sa Parole (Luc 10, 39-42) sont une pressante invitation à demeurer dans cette vigilance du cœur jusqu'à conserver cette attitude de fond, quelles que soient les activités du quotidien. C'est alors que s'opère l'œuvre secrète. « Le silence du dedans, écrit Elisabeth de la Trinité, permet à Dieu de s'imprimer en l'âme et de la transformer en lui-même²². » Cette expérience de la présence divine, de son action transformante dans le silence renvoie au « murmure de fin silence » relaté dans la Bible au premier livre des Rois, dans un épisode crucial de la vie du prophète Elie : « Le Seigneur dit [au prophète Elie] : “Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur, car il va passer.” A l'approche du Seigneur, il y eut un ouragan, si fort et si violent qu'il fendait les montagnes et brisait les

rochers, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, il y eut un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre ; et après ce tremblement de terre, un feu, mais le Seigneur n'était pas dans ce feu ; et après ce feu, le murmure d'un fin silence²³. »

Si devait exister un portique d'entrée à la vie spirituelle, ces versets de la Bible mériteraient d'y être gravés. Une fois encore est-il bon de le souligner, le mystère du divin n'est pas à rechercher dans les manifestations spectaculaires, sensationnelles, impressionnantes : « ouragan, tremblement de terre, feu ». « Le Seigneur n'y est pas. » Dieu communique sa présence, s'imprime en notre âme et la transforme dans le silence. Les phases décisives d'un parcours spirituel coïncident avec l'heure des grandes accalmies de l'esprit et du corps, des grandes suspensions du jeu des pensées et de l'imagination. Pourquoi donc dans le silence seul, « l'âme », la conscience du cœur peut-elle entendre la Parole divine, la résonance de l'Etre-source de son être, de sa vie ? Parce que la Vie, l'Etre, la Réalité ultime ne se laisse deviner, écouter, accueillir, sinon dans cette qualité de libre concentration, d'attention silencieuse, silencieusement réceptive. C'est là, en quelque sorte, le « coût » pour accueillir Celui, Cela qui ne peut se laisser saisir par les prises de l'intelligence, l'émoi des sentiments, les saveurs du goût. Demeurer dans le « silence du dedans », le cultiver à temps et à contretemps pose l'acte qui nous met en présence. Le silence permet de toucher au but. Dans son contenu actif, il consiste en un incessant lâcher-prise et une inattention de l'esprit à une idée, une réflexion, un sentiment produit par l'imagination, le mental. Le silence est une écoute de réceptivité qui jamais ne se referme, ne s'assoupit, ni se laisse distraire. L'amour attentif, le « silencieux amour », en est le vecteur le plus puissant. Tel est le « silence du dedans ». Les croyants s'accordent à dire de lui qu'il est la louange la plus haute et la plus vraie du mystère divin : *silentium tibi laus*²⁴. C'est la louange-prière par-delà tout dialogue verbal.

L'attention au corps et à la respiration

Persévérer et demeurer dans le « silence du dedans » est une entreprise difficile, que d'aucuns qualifient d'impossible, du moins réservée à une élite dotée de prédispositions psychologiques particulières. Il est certain qu'elle implique une grande constance, beaucoup de patience, d'humilité et une certaine sobriété de vie. Elle suppose surtout d'user de soutiens pour calmer une activité mentale en proie à une agitation quasi continue. Quels sont les recours efficaces dont dispose le méditant-priaire, capables de court-circuiter le jeu des pensées, de neutraliser le flux des distractions et ne pas sombrer dans la torpeur, l'impatience, l'ennui, l'inquiétude, les rêveries ?

La prise de conscience de mon intériorité a bénéficié de deux appuis pratiques : le corps et la respiration. Durant mes premières séances de yoga, A. Chevrier invitait ses élèves à « habiter sa posture par la respiration... à respirer dans sa posture, sans tension, amplement, lentement, consciemment... ». Quel apaisement en soi grâce à ces recommandations simples, alliant corps et respiration ! L'attention à la respiration, telle une corde de rappel, permet au méditant de descendre en soi, d'affiner la conscience de « son être-là » à travers le filtre des sensations corporelles. Elle permet un approfondissement conscient dans l'être à *partir de la dimension corporelle*. Non sans elle. Les sessions de zazen avec R. Lambert en maître de séance étaient caractérisées par la découverte expérimentale des espaces de mon intériorité investis par le silence du corps respiré. Etre simplement là, présent, assis, le dos droit. Une qualité de présence affirmée en silencieuse attention, ici et maintenant, sans objet particulier, si ce n'est d'être centré, concentré sur le passage du souffle et la zone du *hara*²⁵.

L'accès au silence du cœur, facilité par la conscience du corps alliée à celle de la respiration, constitue un pilier de la vie spirituelle à ne jamais négliger, de nature à guider et à garder le méditant-priaire dans la bonne direction. L'implication corporelle par l'assise et la respiration donne à la vie spirituelle le soubassement concret dont elle a besoin. Elle constitue pour quiconque prie et médite, débutant ou avancé, un précieux support. La place de la posture

corporelle et le rôle de la respiration dans la tradition chrétienne, notamment dans la chrétienté orthodoxe, n'ont pas été ignorés²⁶. Cependant, ils n'ont pas été, c'est le moins que l'on puisse dire, appréciés à leur juste mesure. Par contraste, l'Orient leur a donné une place essentielle. Nous connaissons les objections sévères, voire les condamnations encore nombreuses parmi les chrétiens, catholiques et évangéliques, à l'encontre de l'implication du corps et de la respiration dans la démarche spirituelle dès lors qu'elle s'inspire des pratiques du yoga et des techniques de méditation orientale. Si la prudence est de mise pour un usage intensif de ces pratiques, elles ne sont pas à diaboliser systématiquement comme le font encore certains esprits étroits et inquiets. L'expérience de leur juste adaptation en climat chrétien est suffisamment connue et reconnue, notamment dans les milieux monastiques et autres lieux chrétiens, pour valider quelques clés précieuses originellement issues de l'Orient, forts utiles à l'essor de la vie spirituelle²⁷.

Loin d'être le pesant fardeau, l'encombrant et dangereux compagnon de route, uniquement bon à mater et à mortifier au dire, durant de longs siècles, de nombreux courants spirituels chrétiens, le corps y est considéré comme un allié, un partenaire, l'indispensable initiateur à la vie spirituelle. Ainsi que l'écrit Henri Le Saux et bien d'autres avec lui, « la spiritualité chrétienne devrait tout au moins retenir [de la pratique corporelle] du yoga ce silence de l'esprit et de la pensée, condition normale du plein éveil au-dedans. Ce silence seul en effet permet à l'Esprit saint d'agir à son gré dans l'âme²⁸ ». La posture corporelle associée à la conscience de la respiration offre un appui simple, immédiatement exploitable pour apaiser le flux des pensées et le jeu de l'imagination. Songeons aux pratiques du hatha yoga auxquelles fait allusion Henri Le Saux et aux méditations en mouvement que sont le tai-chi et le chi gong. Leur but premier est d'atteindre au calme du mental²⁹ afin de libérer l'énergie spirituelle, le Qi ou Chi des taoïstes. Et de laisser émerger la conscience claire de l'Être, du Soi, de la Nature originelle que le méditant-priant expérimentera différemment, en son contenu, selon la voie spirituelle dans laquelle il est engagé.

L'assise silencieuse, immobile, a la même exigence intérieure. L'attention se focalise sur le mouvement de la respiration et la posture du corps, avec de nombreuses variantes selon les écoles de méditation³⁰.

Au silence intérieur par l'attention au corps et à la respiration nous pouvons ajouter la vocalisation de formules sacrées ou mantras, le chant laudatif de la tradition chrétienne, hindoue, bouddhiste, qui est aussi une manière sûre de joindre le « silence du dedans ». De fait, le chant sacré accorde le corps et

l'esprit par la modulation du souffle et le vecteur de la foi en Celui, Cela qui est loué, invoqué.

Par la conscience de l'assise corporelle et de la respiration, il s'agit de ne pas laisser son esprit être emporté par le tourbillon des pensées, des émotions, de l'imagination. Ce qui le ferait dériver vers un état littéralement débridé, assimilé à une « folle du logis » (Thérèse d'Avila), à un « singe ivre ou bien piqué par une abeille »³¹. Revenir à la conscience du corps respiré. Et silencieusement s'établir dans les profondeurs de soi, sanctuaire de l'âme où demeure « Je suis ».

Interrogeons-nous à présent sur une donnée incontournable de la vie spirituelle : l'accompagnement qu'elle nécessite. Plus qu'en tout autre domaine, la persévérance dans la pratique juste est la clé de l'avancement vers son propre cœur. Or, est-il possible de progresser vers le centre de soi sans être initié aux arcanes de l'intériorité ? Comment s'élancer dans l'aventure « du dedans » sans aide ni guide, sans consulter quelque maître, un instructeur, du moins quelqu'un d'expérimenté en matière de quête spirituelle ?

Un apprentissage continu

L'écoute continue, persévérante du silence du cœur est un art subtil, malaisé à mettre en œuvre, exigeant dans la durée. Jamais je n'aurais pu explorer plus avant l'intériorité qui est mienne par l'écoute silencieuse si un guide ne m'y avait introduit. Peut-on jouer convenablement d'un instrument sans être initié par un maître ? Comment traverser un fleuve sans avoir appris à nager ? La démarche spirituelle ne s'improvise pas. Elle s'accommode mal avec une progression solitaire, autodidacte. Elle implique le concours d'autrui. Car elle ne se laisse découvrir et connaître qu'en acceptant de se laisser guider. En devenant disciple, élève. « Ne voyage pas seul sur la voie », dit à ce propos le poète mystique persan Djalâl ad-Din Rûmi. Même avis chez Jean de la Croix : « L'âme vertueuse, mais qui est seule et sans maître, ressemble au charbon allumé, mais solitaire : il perdra sa chaleur, au lieu de l'accroître. » Ou bien, autrement formulé mais tout aussi clairement : « Celui qui refuse l'appui d'un maître ou d'un guide deviendra semblable à l'arbre solitaire et sans propriétaire dans la campagne. Cet arbre a beau porter du fruit, les passants les cueilleront avant qu'ils n'arrivent à maturité³². »

Le franchissement des seuils spirituels s'expérimente, certes, de manière intime, personnelle, seul avec soi-même. La progression, la maturation intérieure, elle, ne peut s'effectuer sans la médiation d'un autre que soi, plus avancé que soi. Les courants spirituels sont unanimes sur ce point : le rôle du maître, du guide est déterminant. Mes premiers pas dans l'éveil spirituel me renvoient aux guides que furent Antoine Chevrier, Raymond Lambert, Léo Paquette. A ceux qui m'ont prodigué leurs conseils éclairés durant les vingt-trois années de ma vie religieuse, et au-delà jusqu'à aujourd'hui. Je pense aux heures éprouvantes, notamment celles qui m'ont conduit à clarifier mon engagement religieux dans l'ordre du Carmel, puis à y mettre un terme. Ce choix, aux lourdes conséquences, fait partie intégrante de la singularité de mon parcours spirituel. Je n'aurais pu le faire sans les conseils et l'avis d'autres personnes³³.

Quel que soit son contexte de vie, quiconque est attiré par la vie spirituelle sera amené à solliciter un autre que soi pour aller plus au fond de soi. Paradoxe

de l'être humain qui ne peut être lui-même sans l'apport d'autrui, des prémices de la vie jusqu'à son terme : l'apprentissage de la vie par l'éducation parentale, scolaire, par la formation professionnelle initiale et continue, par l'amour conjugal où les conjoints s'instruisent l'un l'autre à forger le lien intime et unique qui les unit. Et, plus largement, par le jeu des innombrables rencontres de la vie.

La vie spirituelle confirme ce paradoxe en l'amplifiant à l'infini parce qu'elle concerne ce qu'il y a de plus essentiel, de plus subtil, de plus sacré en l'homme : la source de son être. L'écoute intérieure se vérifie et s'affine par l'écoute extérieure, la disponibilité envers autrui. Redoutable est le danger, sur les chemins de l'intériorité, à demeurer prisonnier de ses représentations, à conforter une projection narcissique de soi. Le nécessaire recours à autre que soi dans la vie spirituelle – guide, instructeur, maître, accompagnateur qualifié – pose parallèlement *la question du recours aux voies traditionnelles de la vie spirituelle*. Il paraît difficile, voire impossible de s'engager plus avant sur les chemins de l'intériorité en ignorant l'immense patrimoine légué par les religions et voies de sagesse. Nous l'avons déjà dit, les ombres dont elles sont porteuses ne les disqualifient pas pour autant. Toutes ont dispensé et continuent de dispenser lumière et repères précieux pour l'humanité, au plan éthique, moral, existentiel. Sans oublier leur rôle de « socialisateur » et de « facilitateur de résilience »³⁴. Ainsi qu'en d'autres domaines, jugeons avant tout d'une réalité par ce qu'elle a de juste, non par ses contrefaçons et perversions, toujours à déplorer et à dénoncer.

Vie spirituelle et traditions religieuses : quel accord ?

La vie est mouvement. La vie *spirituelle* en délivre le sens. Sa signification et sa direction : sonder, découvrir et réaliser ce qu'est le fond de la vie humaine. S'inscrire dans ce mouvement porteur et révélateur de sens peut entraîner des inflexions de vie, des changements de cap les plus imprévisibles. Chercher à accorder sa vie présente à ce qui est sans cesse recherché et trouvé de plus juste, de plus vrai, de plus cohérent pour soi et autrui est une manière pragmatique de présenter la vie spirituelle. Or, désirer progresser dans les voies spirituelles inspire et oblige celui qui cherche à s'interroger, certes. Mais à questionner également son entourage, à interroger des personnes de confiance. Ceux qu'il estimera être plus avancés que lui, plus éclairés. Et, au-delà de ce cercle, à écouter les témoins authentiques, reconnus comme tels au sein des grandes traditions de sagesse, à lire et à étudier le récit de leur vie. Pourquoi se priverait-il de ces richesses humaines et spirituelles cumulées depuis des millénaires ? Cette quête est aussi vieille que l'humanité. Quiconque cherche un sens à la vie et s'engage dans une démarche spirituelle s'inscrit dans un vaste et antique mouvement universel, transversal à toute culture. Depuis que l'humain est *Homo sapiens*, il a tenté de satisfaire ce besoin de compréhension du sens de sa vie, de ce qu'est l'existence humaine, celle du groupe social dont il est issu et auquel il appartient. Sens existentiel dont la mort ne fait qu'apposer à cette interrogation le sceau de la gravité qui lui convient. Les rites funéraires³⁵ en sont parmi les symboles les plus anciens et les plus éloquents en termes de rites de passage. Les tentatives de réponse se sont très tôt cristallisées dans des formes plus ou moins organisées, appelées bien plus tard « religions ». Au fil du temps, elles ont constitué des héritages spirituels transmis de génération en génération. C'est du reste le sens du mot « tradition », provenant du latin *tradere*, « transmettre ». Au-delà de la diversité de leurs représentations symboliques, les multiples courants religieux véhiculent des questionnements similaires avec des réponses également semblables sur l'origine et la destinée de la vie, le salut, la libération de l'homme et son devenir éternel.

Qu'avons-nous au principe d'une tradition religieuse ? Un témoin ou un groupe de témoins, destinataire d'une révélation divine, saisi par une expérience

avec le divin, le « numineux », avec Cela de radicalement autre que la sphère humaine³⁶. Le témoin (ou groupe témoin), gratifié d'une expérience spirituelle originale, est par suite investi d'une mission : transmettre à ses semblables ce dont il a été le bénéficiaire. Initiateurs de voies spirituelles, tels les sept Rishis auditeurs du Veda primordial de l'hindouisme, Moïse et la Torah du judaïsme, Bouddha et le Dharma des bouddhistes, Jésus et l'Évangile des chrétiens, Mahomet et le Coran des musulmans, tous ont été les hérauts d'une expérience fondatrice qu'eux-mêmes et leurs disciples ont diffusée dans des enseignements développés par leurs successeurs et interprètes, transcrits dans des recueils après une transmission orale sur plusieurs générations. Rapidement considérés comme « sacrés », ces écrits ont constitué une des références majeures d'une filiation spirituelle, confortée au cours de l'histoire par de nouveaux témoins, apportant eux-mêmes une note renouvelée à ladite tradition. Approfondir une démarche spirituelle suppose donc d'explorer quelque peu l'un de ces grands corpus de sagesse et de haute spiritualité. L'accès à ces écrits, qui nécessite souvent une initiation herméneutique, pose un premier lien essentiel entre vie spirituelle et tradition religieuse. Le deuxième, déjà abordé, étant celui du recours à un guide, lui-même relais habituel vers ces recueils inspirés et pouvant en être l'exégète éclairé. Il serait fort regrettable de vouloir questionner le sens de la vie humaine jusqu'à sa dimension spirituelle tout en faisant délibérément l'impasse sur le patrimoine religieux multiséculaire de l'humanité.

Par ailleurs, celui qui interroge avec gravité le sens de l'existence ne devient-il pas « religieux » ? Non pas au sens d'une appartenance à une religion, mais à la manière dont l'entend, par exemple, Viktor Frankl, à la suite du théologien protestant Paul Tillich, du physicien Albert Einstein, du philosophe Ludwig Wittgenstein et d'autres grands penseurs. « Un homme qui a trouvé une réponse à la question du sens de la vie est un homme religieux », écrit V. Frankl³⁷. Malheureusement, cette acception du mot « religieux » n'a cessé de s'obscurcir jusqu'à être supplantée par celle accordée habituellement au mot « religion » en tant qu'institution et groupe confessionnel.

En vérité, l'homme « spirituel » ou « religieux » est l'aiguillon de l'institution religieuse, son critique le plus virulent et le plus dérangeant. Ce qui m'amène à aborder un des points névralgiques de notre réflexion. Peut-on être « religieux » sans être en lien, de quelque manière que ce soit, avec un système religieux, une institution, une communauté assurant le rôle de la transmission d'un héritage spirituel spécifique, de célébrations rituelles, de missions caritatives, humanistes et éducatives ; grevé aussi d'inévitables limites, pesanteurs, obscurités, dérives, corruptions ? L'athée et l'agnostique humaniste, en quête de sens, ne se

rattachent-ils pas eux-mêmes à un groupe, un courant de pensée, une école, un parti, une association ? Nous touchons ici au rapport entre *l'essence de la vie spirituelle*, son dynamisme intérieur qui tend à relier l'humain à la source de lui-même et la forme sociale qui la concrétise, la rend visible, transmissible dans le cours du temps, *l'institution ou l'organisation hiérarchique*. Ce rapport, c'est peu de le dire, a été problématique, voire antagonique. Il n'y a qu'à lire la Bible. Le conflit ouvert entre les représentants de l'institution religieuse du peuple juif – prêtres, scribes, docteurs de la Loi – et les prophètes traverse tout l'Ancien Testament. Plus encore dans les Evangiles, puisque Jésus lui-même s'est fermement opposé aux notables du sanhédrin et autres interprètes officiels de la Loi et gardiens du Temple, « scribes et pharisiens », jusqu'à dénoncer sans ménagement leur hypocrisie et leur imposture³⁸. Au final, Jésus fut durement confronté à leurs intrigues, au point d'être condamné à mort, à leur initiative. N'oublions jamais que Jésus a été crucifié par les autorités religieuses de son époque, par leur aveuglement obstiné sur la véracité de sa mission pourtant attestée par la puissance de ses « œuvres ». N'y a-t-il pas là, au point culminant du récit évangélique, un enseignement capital de nature à éclairer le rapport entre vie spirituelle et traditions religieuses, organismes institutionnels ?

Que dit Jésus à ce propos ? « Faites ce qu'ils disent, non ce qu'ils font » (Matthieu 23, 3). Ces paroles à l'adresse des scribes et des pharisiens peuvent paraître sévères. Elles n'en délivrent pas moins, de manière abrupte, l'attitude à adopter afin de surmonter une idéalisation des détenteurs du pouvoir ou du savoir religieux (qui est un pouvoir), de dépasser les filtres humains de l'institution et de demeurer essentiellement réceptif à la vie spirituelle elle-même, que véhiculent effectivement les traditions religieuses. Toutefois, si l'institution religieuse paraît trop souvent en deçà de la mission dont elle est investie, du trésor spirituel dont elle est porteuse, ce n'est pas une raison, moins encore un encouragement, pour s'en défier. Ce qui importe, c'est de distinguer l'enseignement diffusé de ceux qui le diffusent. Ne pas s'arrêter au meilleur (charisme, aura personnelle), sous forme d'admiration, ou au pire (médiocrité, errances), sous forme de rejet, de la personne médiatrice et son message. Nous connaissons l'adage chinois : « Quand le sage montre la lune, le sot regarde le doigt. » Cela dit, nous avons besoin d'un peu de sainteté, d'un minimum d'intégrité de la part des responsables religieux et autres, de ceux que nous reconnaissons comme guides et instructeurs. L'opacité du messenger entraîne la défiance du message. Comment croire à une parole trahie par celui qui la colporte ? Le scandale est d'autant plus grand pour les auditeurs en recherche spirituelle.

Saint Augustin propose une image suggestive pour aider à distinguer le rôle positif de l'institution de ses inévitables lourdeurs, imperfections, obscurités. L'institution, écrit l'évêque d'Hippone, est semblable à un échafaudage couvrant un bâtiment en cours de construction. Nul doute qu'il l'enlaidit jusqu'à en masquer la vue. Il n'en est pas moins indispensable. Sans échafaudage, pas d'édification. Il en est de même pour l'Eglise, tout comme des autres institutions « spirituelles » et religieuses. C'est seulement à la fin des temps que la beauté, la vérité de la maison-Eglise, « Corps mystique du Christ », sera rendue visible, dépouillée de ce qui l'avait en partie occultée, voire défigurée. Tout en contribuant à son élévation, à son avancée dans le temps. Les institutions des grandes religions ont toutes connu, sans exception, des périodes de troubles et d'obscurités durant leur histoire. Elles n'en ont pas moins été les gardiens de textes sacrés, d'une tradition riche d'un approfondissement spirituel, intellectuel, culturel, de la densité et de la beauté de rites symboliques, de mystères liturgiques et de pujas, du témoignage d'une foule d'hommes et de femmes, saints, prophètes, théologiens, humanistes, chercheurs, éducateurs, artisans de paix et serviteurs de la cause humaine pour guider et éclairer l'homme bien au-delà de leurs propres sphères religieuses.

Alors, quelle attitude adopter ?

La vie spirituelle est un chemin d'éveil et de libération de l'esprit. Un des principaux points d'attention est de maintenir une conscience non asservie, lucide, critique sur sa propre démarche *et sur la voie, la tradition choisie pour en approfondir le contenu*. Gardant en vue le but : être, réaliser ce que je suis, aidé des repères et des enseignements reçus de la voie religieuse adoptée. L'essentiel est de préserver une liberté de conscience, de pensée et d'action, délestée d'un comportement servile, grégaire.

Les enseignements de l'Évangile, si l'on se réfère à eux, dispensent une lumière qui met à nu ce qui obscurcit la conscience de l'humanité. Elle disqualifie tant les structures qui exploitent et avilissent l'humain que tout ce qui, dans l'humain, alimente repliement sur soi, égoïsme et asservissement d'autrui. En la personne de Jésus-Christ, l'Évangile est venu apporter « un feu sur la terre » (Luc 12, 49). Le feu insurrectionnel de l'Esprit qui rassemble ce qui est dispersé, divisé, séparé en nous et entre nous. L'Esprit met en communion ce qui est différent, démasque les machinations de l'ego dénoncées par Jésus. Il est force de vie et de résurrection. Il insuffle une puissance véritablement subversive à l'encontre de ce qui défigure l'humanité. Il communique en celui qu'il appelle un souffle « d'intranquillité³⁹ », de non-conformisme, contraire à tout immobilisme. Un mouvement exodique vers la Source Père, vers la destinée

transtemporelle de l'humanité. « Ne vous conformez pas au siècle présent », écrit saint Paul (Romains 12, 2) car « elle passe la figure de ce monde » (I Corinthiens 7, 31).

Les dérives de l'Eglise-institution, causées par son asthénie spirituelle – y compris les institutions des autres courants religieux –, se développent d'autant plus quand ladite institution s'inspire du paradigme technocratique des puissants de ce monde où est renié « le primat de l'être humain » (pape François). Et plus encore lorsqu'elle entre en connivence directe avec eux. « Vous savez que les chefs des nations dominant [les humains], et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en sera pas de même au milieu de vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur » (Matthieu 20, 25-26). Car c'est bien à une révolution intégrale, à un retournement total des valeurs mondaines et à un anéantissement des principes déshumanisants qu'appellent les paroles de Jésus. Effectivement, la force de son Evangile, l'Esprit qui l'inspire, « renverse les puissants de leur trône, élève les humbles, renvoie les riches les mains vides, comble de biens les affamés » (Luc 1, 52-53). Loin de l'image d'Epinal dans laquelle certains continuent de le confiner, déclinant le mot « amour » dans un registre asocial, aseptisé et édulcoré, l'Evangile ne laisse pas l'homme dans la paix et la tranquillité d'un bien-être doucereux, enclos sur soi. « Ce n'est pas à la manière du monde que je donne ma paix » (Jean 14, 27), prévient Jésus. Pour peu qu'il soit effectivement vécu, son Evangile bouscule, met au large, engage sur des chemins nouveaux. Si Jésus-Christ est venu pour accomplir la Loi, c'est pour l'inscrire non pas sur la pierre, sur des étendards, dans des codes, des rites, des formules, des credo à réciter, mais pour la graver dans le cœur de l'homme afin de renouveler l'homme et en faire un « homme nouveau », un autre Christ. Un artisan de paix, épris de sainteté, autrement dit de justice et d'équité sociale.

Par conséquent, que cette force inspire une audacieuse émancipation de l'institution à la manière d'un Martin Luther ou une courageuse persévérance dans la même institution à la manière d'un François d'Assise, c'est toujours elle qui œuvre pour insuffler la vie novatrice de l'Evangile, sa puissance libératrice du « péché » – nos inclinations égoïstes, les « nœuds du cœur ». De tout ce qui opprime l'humain et corrompt les structures sociétales.

Assurément, un témoin comme le pape François agit aujourd'hui dans la force de l'Esprit, affirmant avec liberté et vigueur l'actualité insurrectionnelle de l'Evangile. Que ce soit à la face des notables politiques, des puissances économiques et financières vouant un culte criminel au « Dieu argent », qualifié de « premier terrorisme », fustigeant l'inhumanité du système libéral

capitaliste⁴⁰ ou lorsqu'il stigmatise les errances et les corruptions internes à l'Eglise catholique, le pape François détonne.

Rappelons-nous son discours du 22 décembre 2014, à l'adresse de la curie romaine composée des hauts dignitaires de l'institution dont il est le principal gérant et garant. Je ne vais pas rappeler une à une les « quinze maladies de l'Eglise⁴¹ ». Celles-ci constituent un rude et pertinent « examen de conscience », ainsi qu'elles ont été définies. Un authentique appel à la conversion intérieure adressé à la curie romaine, à l'ensemble de l'Eglise et toute autre institution religieuse et laïque. Pour éclairer le sujet qui nous occupe, je cite la « quatorzième maladie », vraie pathologie ecclésiale, qui, plus largement, guette toute institution spirituelle ou laïque : « La maladie des cercles fermés, où l'appartenance au petit groupe devient plus forte que celle au Corps et, dans certaines situations, au Christ lui-même. » Voilà une précieuse clé. Elle peut aider celui qui s'engage dans la vie spirituelle à la lumière du Christ ou d'autre fondateur à demeurer résolument ouvert, non asservi, inféodé à une structure, à un parti. *Que son engagement ne se mue jamais en enfermement dans les espaces où il concrétise sa démarche spirituelle.*

Les colorations, les formes, le dynamisme de nos groupes, paroisses, communautés, centres, dojos et autres lieux de pratique desservent gravement la vie spirituelle dès lors qu'elles s'érigent en un tout suffisant. La tentation de s'autoclôturer est grave. Elle éteint la vie de l'Esprit. Toute réalisation temporelle, aussi « spirituelle » soit-elle, se saborde si elle ne se maintient pas ouverte en cultivant, pour le chrétien, la primauté d'une relation personnelle au Christ et, par lui, au Père, la Source, le Principe, Celui qui est et demeure au-delà de tout. Le Fond sans fond, la Source divine de l'Etre transcende les apparences de ses manifestations, les modes visibles qu'elle emprunte nécessairement dans le cours du temps. Toute institution spirituelle ou religieuse est ambivalente, à l'image du cœur de l'homme « mi-terrestre, mi-céleste ». La part qui me revient, qui nous revient pour être libre : rester lucide en exerçant une humble et ferme autocritique sur soi et sur la voie pratiquée dans l'engagement qu'implique l'expérience spirituelle. Enfin, demeurer ouvert en cultivant un esprit d'écoute et de dialogue avec d'autres chemins d'éveil spirituel que le sien.

Sur ces bases, ces dispositions intérieures, explorons plus concrètement le déploiement de la démarche spirituelle que les maîtres appellent la « voie ». Une voie capable d'opérer la réalisation de l'être que « Je suis » en communion d'unité avec tous les êtres, à commencer avec mes frères et sœurs humains. Et ainsi servir la paix et la justice. Sondons quelque peu la réalité vivante,

mouvante, si ancienne, toujours nouvelle de la vie spirituelle. Examinons son contenu, ses différentes phases, ses écueils et ses repères, ses ombres et ses clartés.

Notes

1. Je n'entre pas ici dans les distinctions majeures, essentielles, entre ces différentes formules, leur contenu théologique et anthropologique. Toutes évoquent cependant l'horizon ultime selon leur démarche spirituelle.

2. Bien des paroles attribuées au Bouddha, familières de la tradition bouddhiste, sont à rapprocher de ce passage de l'Évangile : « La compassion est notre nature la plus profonde. Elle découle de notre interconnexion avec toutes choses » ; « Tout comme une mère protégerait son unique enfant au péril de sa propre vie, cultive un cœur sans limites envers tous les êtres. Laisse tes pensées d'amour illimité se répandre dans le monde entier ».

3. « Tu vois un homme qui se prend pour sage ? Il y a plus à espérer d'un insensé » (Prov 26, 12).

4. Étant cadet d'une fratrie de trois garçons, mon père travaillait comme ouvrier dans une usine. Ma mère complétait les fins de mois avec des ménages à domicile.

5. En 1946, de retour d'Allemagne après son internement au camp de Dachau, Raymond Lambert retrouve la santé physique et mentale grâce aux techniques du yoga irano-égyptien héritées de Mythilde Singer, disciple du Dr Hanish. En 1956, il s'initie au yoga de la tradition hindoue grâce à son premier maître, Swami Siddheswarananda, au centre Ramakrishna de Gretz, proche de Paris. En 1964, il commence à enseigner le yoga rue Feydau, à Paris. Ses voyages en Inde, où il rencontre Swami Dharendra Brahmachari avec lequel il apprend les techniques yogiques de purifications (*kriyas*), puis Swami Satchidananda, son second maître spirituel, lui permettent d'approfondir sa pratique et de devenir, à la fin des années 1960, un maître reconnu dans la pratique du yoga. Sa rencontre avec Taisen Deshimaru, en 1967, marque une nouvelle étape de son itinéraire spirituel. Initié à la méditation zen, Raymond Kotaï Lambert œuvre à la convergence entre le yoga et zazen. Il est décédé en 2006. Voir l'ouvrage *Yoga et Zen, enseignements de Raymond Kotaï Lambert*, Almora, 2015.

6. Râmakrishna, Vivekananda, Ramdas, Mâ Ananda Moyî, Ramana Maharshi, Sri Aurobindo, Swami Shivananda...

7. Entre autres auteurs : Rudolf Steiner et Annie Besant pour l'anthroposophie ; le Dr Gérard Encausse (alias Papus), Maître Philippe de Lyon et Max Heindel pour l'ésotérisme et les rosicruciens ; David Spengler et Marilyn Ferguson pour le Nouvel Âge.

8. Le yoga *nidrâ* ou « yoga du sommeil » est une technique de yoga élaborée par Swami Satyananda au milieu du xx^e siècle, à partir de pratiques yogiques plus anciennes, adaptées au monde moderne, afin de libérer l'esprit de toute tension et de l'éveiller à sa véritable nature.

9. Antoine Chevrier, Raymond Lambert, Léo Paquette.

10. J'écris ces lignes en novembre-décembre 2016.
11. L'hindouisme de l'advaita et ses maîtres contemporains, le bouddhisme de la tradition zen et celui de la voie tibétaine, le christianisme évangélique, les courants ésotériques et ceux issus du Nouvel Age...
12. Ecoute d'enseignements et échanges auprès d'un maître.
13. La vérité sur la reconnaissance de l'existence de la souffrance ; la vérité sur le discernement de l'origine de la souffrance ; la vérité sur la possibilité de la cessation de la souffrance ; et la vérité sur la voie qui mène à cette cessation.
14. Les hindous ont coutume d'assimiler le fleuve du Gange à une mère.
15. C'est le sens originel, étymologique, du mot *ek-klesia* : « appelé hors » de soi.
16. A la fin de l'année 1983, très âgée et incapable de se déplacer, Jeanne Toulouse avait commandé à la librairie Biblica un livre du père Henri Caffarel, *Prends chez toi Marie, ton épouse*. C'est en le lui apportant que nous fîmes connaissance. Jeanne était la petite-nièce du père Jean Léonard (1815-1895), qu'elle me fit découvrir. Prêtre du diocèse de Nîmes, le père Léonard entra en 1856 dans l'ordre des Cisterciens de l'Immaculée Conception, à l'abbaye de Sénanque. Il fut le restaurateur de l'abbaye de Fontfroide dans l'Aude et eut un grand rayonnement spirituel. Son procès de béatification est en cours.
17. Mencius a vécu au IV^e siècle avant Jésus-Christ (380-289).
18. « L'âme est *capax Dei* », écrit saint Augustin (*De la Trinité*, XIV, 4, 6, 8, 11). Autrement dit, l'âme est dotée d'une capacité divine qui l'habilite à s'unir à Dieu, à l'Infini.
19. Le *Cantique spirituel* B, 11, 11 (*Œuvres complètes*, Cerf, 1990, p. 1 269).
20. Né à Metz, d'une famille juive, puis médecin à Marseille, attiré par la spiritualité hindoue, Swami Vijayananda (1914-2010) voulait devenir « yogi à plein temps ». Il gagna l'Inde à la recherche d'un maître spirituel qu'il trouva en la personne de Mâ Ananda Moyi. Considéré lui-même comme un maître, grand fut le rayonnement de sa vie spirituelle.
21. Dans l'entretien du film documentaire *Vijayananda, un chemin de sagesse*, produit et réalisé par Olivier et Luc Maréchaux, 2003.
22. Extrait de la lettre 335, écrite en octobre 1906, quelques semaines avant sa mort. Voici la phrase entière : « Il me semble qu'au Ciel, ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui-même ».
23. I Rois 19, 11-12.
24. « Le silence pour toi est louange, ô Dieu », d'après le texte hébreu du psaume 65, verset 2.
25. Appelé « océan de l'énergie » par les Japonais, le *hara*, situé trois doigts en dessous du nombril, est considéré comme la source principale du souffle vital selon les courants spirituels de l'Extrême-Orient (taoïsme, bouddhisme zen, arts martiaux...).
26. Dans la tradition chrétienne occidentale, il n'y a guère que la prière de saint Dominique impliquant activement le corps (voir « les neufs manières de prier » selon saint Dominique) et certains exercices de l'école ignacienne. Dans la tradition orthodoxe, nous avons, bien sûr, la prière du cœur, l'hésychasme, qui intègre le rythme du souffle à la récitation du Nom de Jésus.

27. Citons les pionniers tels que Enomya-Lassalle, Yves Raguin, Thomas Merton, ainsi que Jacques Breton, tous grands pratiquants de la méditation zen. Pensons à Vincent Shigeto Oshida, dominicain japonais. Bien sûr, à Henri Le Saux, Jules Monchanin, Bede Griffiths, Raimon Panikkar, familiers du yoga et de la méditation orientale ; Karlfried Graf Dürckheim et son adaptation de la méditation zen en terre occidentale, Albert-Marie Besnard, dominicain, qui s'initia à partir de 1970 jusqu'à la fin de sa vie à la pratique du zen ; Laurence Freeman aussi à John Martin, Thomas Keating, Benoît Billot, Pierre-François de Béthune... et une foule de laïcs chrétiens (ou en sympathie privilégiée avec le Christ) connus tels Christiane Singer, Dennis Gira, Alexandre Jollien, Frédéric Lenoir, Jean Lavoué... et inconnus.

28. *Eveil à soi, éveil à Dieu*, OEIL, 1985, p. 90.

29. Le but du yoga selon Patañjali est : « *citta vritti nirodha* » (*Yoga Sutras* 1, 2). Littéralement : « la cessation du flux mental ou des fluctuations mentales ».

30. Voir les écoles de méditation zen, Vipassana, Samantha, tibétaine, pour ne citer que les courants issus du bouddhisme.

31. L'état « *kshipta* » selon les maîtres de la tradition hindoue.

32. *Paroles de lumière et d'amour*, 7 et 5 (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 270).

33. Je pense au père André-Jean Demaugé, qui fut abbé de la communauté bénédictine de l'abbaye d'En-Calcat ; aux pères Antoine Malescours et Bernard Lapize, jésuites ; aux pères Henri Déjeant et Peter Van Schaick, carmes.

34. Voir l'ouvrage de Boris Cyrulnik, *Psychothérapie de Dieu*, déjà cité. Tout en cernant les limites, les mécanismes anthropomorphiques et les dérives pathologiques du sentiment religieux, l'auteur, de son point de vue de neuropsychiatre et de psychologue, souligne aussi l'incontestable apport du fait religieux et de la foi dans l'édification de l'humain, sa personnalisation, et, par suite, sa contribution au maillage social de toute civilisation.

35. Les sépultures découvertes dans la grotte Qafzeh, en Israël, remontent à près de cent mille ans avant notre ère.

36. Selon le sens donné par Rudolf Otto et Carl Gustav Jung.

37. *Le Dieu inconscient : psychothérapie et religion*, InterEditions, Paris, 2012, p. VIII. Pour étayer sa pensée, V. Frankl cite Paul Tillich : « Etre religieux signifie s'interroger passionnément sur le sens de notre vie et être ouvert aux réponses, même si elles nous ébranlent en profondeur. » A la fin de l'ouvrage de V. Frankl, nous trouvons les citations de A. Einstein : « Etre religieux, c'est avoir trouvé une réponse à la question : quel est le sens de la vie ? » ; et de L. Wittgenstein : « Croire en Dieu signifie voir que la vie a un sens. »

38. Dans l'Evangile de Matthieu, l'invective de Jésus à leur rencontre, particulièrement violente, est scandée tel un refrain à sept reprises : « Malheurs à vous, scribes et pharisiens hypocrites... », avant de les qualifier de « serpents et d'engances de vipères » !... Voir tout le chapitre 23.

39. Comme le développe avec profondeur et perspicacité Marion Muller-Colard dans son livre *L'Intranquillité*, Bayard, 2016.

40. L'argent, dit le pape François, est « le terrorisme de base qui émane du contrôle global de l'argent sur la Terre et attente à l'humanité entière » (discours du 5 novembre 2016, Radio Vatican).

41. Vous pouvez aisément retrouver le discours du pape François sur Internet.

3

L'expérience spirituelle : son déploiement

Où trouver Celui qui est partout ?

« Mon Dieu, si vous êtes partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs ? », s'interrogeait Madeleine Delbrêl¹. On reconnaît bien volontiers l'existence de lieux « saints », chargés d'une histoire hors du commun, habités d'une présence, favorables à l'éveil spirituel. Cependant, la Réalité ultime, Cela, Celui qu'on appelle « Dieu » y est introuvable. Sa présence d'immensité, commune à tout ce qui vit et respire, ne peut être circonscrite à un espace particulier. Elle demeure au-delà de nos possibilités de perception ordinaire. Le fait d'être « si souvent ailleurs » pose bien la problématique humaine de la vie spirituelle. Comment est-il possible de ne pas « rencontrer », du moins de ne pas pressentir une présence aussi omniprésente que celle du principe de tout étant, de tout vivant ? L'homme est immergé dans le divin, dit Râmakrishna, comme le poisson dans l'eau. Un poisson peut-il se demander : « Où est l'eau ? L'eau existe-t-elle ? » Celui qui remplit l'univers et le soutient, qui laisse deviner « sa gloire et sa splendeur » dans le livre de la nature demeure « caché », indécélable, hors de portée de nos radars humains. Posons autrement la question : qu'est-ce qui « cache » Dieu et nous soustrait à l'expérience de sa présence ?

L'expérience de la présence de Dieu ne survient sans une longue préparation. On assimile trop souvent l'émerveillement suscité par un coucher de soleil, le ravissement d'un instant face à une œuvre d'art, lors d'un concert ou d'un transport érotique à un événement spirituel qualifié par la présence divine. Raimon Panikkar prévient que si de telles expériences peuvent être le terreau des passages du divin, tout comme la vie en ses facettes les plus ordinaires, il y a généralement un préalable à une telle expérience : « la pureté de cœur ». Et de citer la sixième béatitude dans l'Évangile de Matthieu : « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. » « Ils feront l'expérience de Dieu », précise Panikkar, en ajoutant : « Un cœur pur est un cœur vide, sans ego, capable de parvenir à cette profondeur où habite le divin². »

Du « moi » égocentré au « moi » relié

Le divin se laisse trouver effectivement dans la mesure où le cœur se vide de ses tendances égoïstes – non de l’ego, du « moi » comme tel, constitutif de la nature humaine qualifiée par la personne et la conscience individuelle. Pour clarifier ce propos, source de confusions, distinguons le « moi » égocentré du « moi » relié.

Le « moi » égocentré a une appréhension superficielle et partielle de l’existence. Dominé par les fluctuations du temps et des événements, par le jeu des pensées et l’impact des émotions, il se perçoit séparé de ses semblables et du vivant. Ce « moi » esseulé, c’est « l’ego » ciblé par les spiritualités orientales, « l’ego » piégé par Mâyâ³. Cause des malheurs et des souffrances humaines, il demeure assujéti aux inclinations égoïstes, source des dérives manipulatrices d’autrui. Il vit dans l’oubli de son être essentiel, intérieur à lui-même.

Le « moi » relié est qualifié par le statut de « personne ». Il est « personne » en tant qu’ego ou « Je » altruiste, conscient d’être lié, relié à la source de son existence, consolidant délibérément cette relation essentielle expérimentée comme une filiation vitale et une pierre angulaire des relations avec ses proches. Le « moi » essentiel manifeste pour autrui un amour désintéressé, « dégagé de toute recherche de soi », dans le rayonnement d’une humanité transparente à son principe universel et transcendant ; du moins vécue et assumée comme telle. « Les cœurs purs verront Dieu. Le cœur dégagé de toute recherche de soi [...]. C’est cela qui éveille à soi. C’est cela qui éveille à Dieu, non au Dieu des namarupas⁴ mais à Dieu en soi ! », écrit Henri Le Saux, en citant le même verset de l’Evangile de Matthieu⁵. Un cœur purifié, vidé de toute autolâtrie, affranchi de son « moi » superficiel est en capacité de s’éveiller à Dieu, de « trouver Dieu ». Il est apte à faire l’expérience du divin parce qu’il n’a pas préféré « garder sa vie » égoïstement pour lui-même⁶. C’est pour cela que « toute une part du chemin consiste à s’occuper avec amour de l’ego, n’hésite pas à écrire Swâmi Prajnâpad⁷, pour lui permettre de s’effacer, de grandir et de

se transformer ». Et non de le détruire, de le faire disparaître ou de l'ignorer parce qu'il serait irréel, illusoire⁸

Le dynamisme altruiste et théocentrique propre à l'expérience spirituelle, au-delà des images et des pensées sur Dieu, permet de délaisser le « moi » égo-centré et de s'établir dans le « moi » essentiel, relié⁹. Ceci au gré d'un processus de détachement, de déprise de soi. Pour éviter le leurre d'une spécialisation de la vie spirituelle, réaffirmons qu'une telle expérience relève de l'œuvre de l'Esprit conjuguée à notre bonne volonté, à notre détermination, à notre projet de vie. Elle suppose, dans l'ordinaire du quotidien, un effort, un travail sur soi, une discipline (*sadhana*) pour accomplir ce que nous avons précisé : libérer le cœur de ce qui l'encombre, le divise, l'aliène et le déporte, en quelque sorte, loin de Dieu, de son propre centre. Chaque palier de progression intérieure résulte d'une conjonction entre l'aspiration de l'Esprit et la volonté de se tourner en vérité vers le centre de son âme, « Dieu en soi ». Par conséquent, elle suppose aussi la résolution de se détourner de ce qui entrave cette avancée, cette conversion, cet éveil.

Libres choix et renoncements

Les accalmies intérieures et les clartés des dernières années de ma vie présente l'ont été après des choix, des décisions, de lourds renoncements pour demeurer dans l'axe de l'aspiration de l'Esprit. Il a fallu du temps, celui de la persévérance, à travers tâtonnements et interrogations, pour opérer le dévoilement progressif des attentes profondes de mon humanité. Un lent processus de maturation. Il dissipa, au fil d'événements heureux et douloureux, les voiles d'illusions qui ont aussi pris leur part dans la construction de ma personnalité. Comme je l'ai dit¹⁰, l'éveil à la présence du Christ et le don de la foi insufflèrent dans ma vie un irréversible élan spirituel. Cet éveil et ce don passèrent par le filtre de ma psychologie, de mes désirs, de mes idéaux, de mes projections, de mes limitations. Après un discernement trop court, précipité, je décidai, dans l'élan passionné de ma conversion, de m'engager dans la vie religieuse de l'ordre du Carmel. Le processus d'élucidation, qui me permit à terme de distinguer entre conversion au Christ et vocation à la vie consacrée, traversa toutes les étapes de mon parcours au Carmel. Celles du postulat et du noviciat, avec ses enthousiasmes, ses résolutions ascétiques, ses rêves « mystiques », ses grâces ponctuelles, ses premières frustrations et déceptions. Il s'intensifia lors de ma formation initiale consacrée aux études philosophiques et théologiques. Il prit une tournure plus réaliste, désidéalisée, lorsque je fus confronté à l'activité ministérielle, à la gestion de différentes responsabilités. Et quand s'acheva, après une dizaine d'années, mon parcours d'approfondissement des études théologiques et de la spiritualité carmélitaine¹¹, dont le point d'orgue fut la rédaction d'une thèse sur Thérèse de Lisieux¹².

Le mûrissement de mon humanité se mua en crise globale, affectant les bases de mon engagement religieux. Suite à une cure analytique¹³, je pris conscience de larges pans de mon intériorité, des soubassements de ma personnalité. Je compris les causes de mes difficultés à assumer le célibat consacré. Plus essentiellement, je pris la mesure du désir de fond de ma masculinité : partager ma vie avec une compagne. Là fut la raison principale de ma réorientation existentielle, laquelle fut douloureuse, onéreuse en termes de réinvestissement

psychologique et moral. Le dévoilement de mon humanité, de ses attentes me poussa à opérer une radicale reconversion de vie. Incontournable coût de la vérité. Une option difficile. Plus exigeante encore que celle qui me conduisit aux portes du couvent. Grâce à l'accompagnement et aux conseils reçus¹⁴, la décision fut prise. Le 29 août 2007, je retrouvais l'état laïc.

A l'âge de 48 ans, après vingt-trois ans de vie en retrait du monde social, ma réinsertion fut évidemment loin d'être simple. La première année fut mobilisée par la recherche d'un emploi. Après une tentative d'embauche à l'université Paul-Valéry de Montpellier dans une unité de recherche en sociologie, puis l'élaboration d'un projet d'aide au maintien de la dignité de la personne âgée auprès des maisons de retraite et de multiples démarches dans la nébuleuse des services sociaux français, une offre d'emploi en tant qu'animateur en pastorale scolaire me parvint, émise en juin 2008 par le collège de l'Institut Valsainte à Nîmes, dont le directeur était alors M. Pinoncely. La médiation et la qualité d'accueil dont fit preuve Mgr Robert Wattebled, évêque de Nîmes, m'aidèrent de manière décisive dans la stabilisation de cette reconversion professionnelle, notamment lorsque je pris la fonction de conseiller principal d'éducation, en septembre 2011.

Bien que mon engagement initial dans la vie religieuse fût pris en toute conscience et liberté, il me fallut surmonter des flots de rancœur à l'encontre de ceux qui m'avaient hâtivement orienté vers le célibat consacré. Les ressentiments furent éclipsés par la gratitude envers la vie. Son mouvement imprévisible et providentiel me permit d'aller vers moi-même, plus en vérité avec moi-même. Je n'avais aucune amertume relative à ma trajectoire de vie carmélitaine comme telle. Bien au contraire. Si dense qu'elle fût, pleine de l'expérience de la vie communautaire, des relations entre Frères, des moments forts lors des célébrations liturgiques, des retraites en solitude, des joies et des labeurs du ministère, du contentement à approfondir des études philosophiques et théologiques. Cependant, quitter l'état religieux était un acte éminemment libérateur, comme l'est tout acte conséquent, posé en conscience et vérité.

Un des défis majeurs fut celui d'intégrer, de manière inédite, dans un quotidien rythmé par l'activité professionnelle dans un collège, les exigences de la vie spirituelle. Défi de l'adaptation sociale dans la persévérance du cheminement intérieur. Il me fallait apprendre, hors du cadre religieux, à investir une vie laïque du sens de la présence divine. Démystifier la recherche spirituelle en la libérant de l'imagerie stéréotypée de la vie consacrée. La rédaction d'une biographie sur les parents de Thérèse de Lisieux, Louis et Zélie Martin, y

contribua de manière providentielle¹⁵. M'intéresser à leur quête spirituelle, étudier leur activité professionnelle, comprendre les singularités de leur vie conjugale, familiale, prendre la mesure de leurs engagements chrétiens et citoyens, ecclésiaux et sociaux, avec les joies et les lourdes épreuves qui furent les leurs, fut une découverte aux multiples résonances intérieures. L'incarnation de leur foi dans l'épaisseur de leur vie laïque conforta ma propre option. A la lumière de leur témoignage, l'aventure spirituelle put d'autant mieux se frayer un chemin dans ma nouvelle vie. Tout autrement et aussi réellement que durant mes années au Carmel. Surtout davantage en accord avec mon humanité réelle. Plus en phase avec elle. Et ainsi favoriser l'œuvre de libération intérieure, en marche vers mon propre fond.

Taille et émondage salutaires

Entrer dans la pureté du cœur pour « trouver Dieu », s'efforcer d'y demeurer pour laisser agir en soi et sur notre quotidien le fond divin présent en nous suppose une libération drastique des aspects parasites de sa personnalité. En recourant aux images du cep et des sarments, l'Évangile de Jean en parle clairement, usant des verbes « tailler » et « émonder » : « Je suis le vrai cep, dit Jésus, et mon Père est le vigneron. Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il le taille, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde » (Jean 15, 1-3). « Porter du fruit » présume de vivre en libre adhésion au cep qu'est symboliquement Jésus. C'est « demeurer dans l'amour ». Et plus encore dans la qualité d'amour de Jésus. Or, quiconque s'engage à aimer en vérité, qui entend respecter la vie et ses semblables, est rapidement confronté aux limites de sa capacité à aimer, aux turbulences de son ego superficiel, narcissique et captateur. S'il veut « porter du fruit », progresser dans son aspiration à aimer, il ne peut éviter d'être « taillé » et « émondé », d'éprouver la morsure des renoncements aux avances démesurées des désirs, passions, pulsions et autres options contradictoires que figurent les « sarments » stériles et les « gourmands » qui épuisent la vitalité du cep. Il découvre les exigences cruciales de l'option pour la profondeur. Là où le « moi » essentiel conjugue le paradoxe de ses limites ouvertes sur l'illimité. Je veux dire son lien, sa dépendance libératrice avec Celui qui le soutient dans l'existence et l'appelle à la vie, à « porter du fruit » en « demeurant dans son amour », en sa présence.

« Demeurez en moi, comme moi en vous. »

Ces paroles de Jésus sont un appel à descendre en profondeur. Au-dedans de soi, au-delà des prises du « moi » superficiel. Là où demeure Jésus. Demeurer en lui comme il demeure en nous, c'est descendre dans « ce puits très profond » auquel fait allusion Etty Hillesum : « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à le rejoindre. Le plus souvent la pierre et le sable le recouvrent : alors Dieu est enterré. Il faut de nouveau le déterrer¹⁶. » Descendre au plus profond de soi pour « rejoindre Dieu », le trouver, lui, source de l'être que je suis, constitue un effort, un acte volontaire.

Un acte de foi avant tout. Il est réponse à l'injonction de Jésus : « demeurez ». « Demeurer », c'est acquiescer à ce qui est perçu, deviné au fond de soi, au-dedans du cœur comme étant le trésor précieux de son identité essentielle. C'est consentir à l'incontournable effort du recouvrement de cette identité et parvenir, en quelque sorte, à la « rejoindre ». A la « réaliser », dirait la spiritualité orientale. Je ne me découvre qu'en ce fond où Dieu demeure. Dans l'Évangile de Matthieu, Jésus illustre ce propos par la quête et la découverte du « trésor caché » et de la « perle rare ».

« Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver ; il le recache, s'en va ravi de joie de vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ. Le Royaume des Cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : en a-t-il trouvé une de grand prix, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle. ¹⁷ »

Dans la langue sémite de Jésus, le « Royaume des Cieux » est l'expression symbolique du contenu de la Bonne Nouvelle : la présence de Dieu parmi nous, « au-dedans de nous » (Luc 17, 21). Nous n'avons pas à sortir de nous pour le trouver, sinon à quitter notre « moi » superficiel, à sortir de cette zone égocentrée de nous-mêmes. Trésor sans prix, le « Royaume des Cieux » est à investir de telle sorte qu'il ne soit plus étranger à nous-même. La présence divine est là, au-dedans de soi, constitutive de nous-mêmes. C'est nous qui ne sommes pas avec elle, rivés à la surface de nous-mêmes, distraits par l'écran de nos activités mentales et de nos désirs centrifuges, dispersant en tous sens.

Demeurer dans la profondeur

Trouver Dieu, son « Royaume », c'est découvrir notre centre et y demeurer. C'est rentrer chez soi, dans l'habitat naturel de son être. D'où la recommandation de Jésus à « demeurer » en lui : « De même que le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit, sans demeurer sur le cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi » (Jean 15, 4). Et combien Jésus y insiste !

Pourquoi cet appel répété de Jésus à « demeurer en lui » ?

Sans une application à descendre en soi pour rejoindre ce fond où il demeure, où demeure la source de mon être essentiel, l'observance du commandement d'amour donné peu après par Jésus se mue en une obligation pesante, irréalisable. Un fardeau oppressant et décourageant. En fait, telle une vigne incapable de donner du fruit si elle n'est pas enracinée dans une terre fertile et irriguée, le commandement légué par Jésus ne peut être pratiqué, vécu sinon avec lui, en « demeurant en lui », uni à lui, dans l'influence de sa présence. La profondeur où sourd le courant de l'Esprit.

Cet appel intérieur à demeurer en lui est autant un impératif spirituel qu'une priorité existentielle. Il fonde un engagement personnel qui concerne l'humanité : soi et autrui. En effet, s'appliquer à demeurer en Jésus, au profond de soi, octroie à la pratique de l'amour mutuel sa justesse et ses conditions de réalisation concrète. Notre vie, ainsi orientée, manifeste un rayonnement philanthropique. Elle réussit. Elle réalise sa signification parce qu'elle œuvre à la paix et à la justice au sein de la communauté humaine. Reconnaisant autrui dans la densité de sa profondeur et sa dignité d'être humain, elle s'affirme en luttant contre les discriminations sociales, ethniques, culturelles. Cette fécondité existentielle aux retentissements sociaux, l'Évangile de Jean la souligne en établissant un lien vital entre la fruition altruiste de sa vie personnelle et la « demeure » en Jésus : « Je suis le cep ; vous êtes les sarments. Qui demeure en moi, comme moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jean 15, 5). Voilà une affirmation forte : « le fruit » de la vie, celui des expressions concrètes de l'amour qualifié par l'Esprit¹⁸, ne peut survenir sans demeurer en Jésus. Lui qui demeure dans le Père. Autrement dit,

impossible d'être dans l'amour juste sans être radicalement redevable à Celui qui demeure dans l'amour même que Dieu est. Dans cet amour-source, tout est possible : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voulez, et vous l'aurez. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez alors mes disciples. Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour » (Jean 15, 7-9). Gardez mes commandements en demeurant en moi, moi qui demeure en vous, au profond de vous-même. Et ma joie sera votre joie (Jean 15, 10-11). Jésus peut alors donner son commandement : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean 15, 12-13).

Ami du divin en aimant son prochain

Le commandement à aimer dans la qualité de l'amour-source opère en celui qui l'observe un saut qualitatif, un « plus-être ». Il confère un autre statut à ceux qui aiment. Celui d'être ami du mystère que Jésus révèle et communique. Ce mystère de la vie que Jésus tient de son Père : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » C'est-à-dire : aimer en lui. « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître ; je vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jean 15, 14-15).

Aimer dans la profondeur d'où procède l'amour permet de connaître l'origine du dynamisme altruiste de l'amour. Du moins d'en avoir l'intuition. Les commandements de la bienveillance et du respect universel ne sont plus observés par obligation morale et devoir dicté de l'extérieur. Aimer ainsi, c'est vivre dans l'influence intérieure d'un Autre que soi, « plus intime que l'intime de soi-même » (saint Augustin)¹⁹. C'est être en amitié avec soi-même par-delà son « moi » égocentré parce que docile au mystère qui vit en soi, au tréfonds de soi. Là où demeure et vit l'influence divine de notre être, de la personne que nous sommes. C'est dans cette amplitude spirituelle que le commandement biblique « aimer son prochain comme soi-même » est à comprendre. Aussi, sans en être toujours conscient, l'ami, le familier des profondeurs de son cœur n'a plus la présomption de s'appropriier la qualité avec laquelle il aime, vit, pense, agit. Il sait que ses mérites à aimer pareillement ses semblables sont l'expression des dons incessants de l'Esprit qui vit en lui, auquel il consent au profond de lui-même. Certes, il a à demeurer en Celui qui le meut dans l'amour-source. Il le sait. C'est son office, sa priorité, son libre devoir à être éveillé dans la foi, cultivant à temps et à contretemps cet éveil intérieur. Demeurer avec le maître intérieur qui se révèle être l'ami véritable. Ne jamais le délaisser. C'est le propre de l'amitié.

Cette amitié spirituelle avec Jésus, avec Soi au tréfonds de soi, permet de retrouver Celui qui me cherche bien plus que je ne le recherche : Dieu, foyer de mon être éternel. La qualité de ce lien résorbe la perception illusoire de la

distance avec Dieu. Aimer en lui, avec lui, c'est le « retrouver ». Plus encore, c'est prendre conscience qu'il est intérieur à moi-même. Que je suis constitutif de son mystère, connaturel, en quelque sorte, à lui-même puisqu'il est « le centre de mon âme²⁰ » et ne cesse de m'attirer à lui. « Retrouver » cette unité de communion, diffuse en soi paix et joie. Celles de sa présence. Celles d'être posé, établi en son centre le plus profond. Paix et joie à ne pas confondre avec un apaisement intermittent, un contentement éphémère, une émotion passagère.

Cette amitié divine, puisée aux profondeurs de soi, s'exprime aussi dans ce simple attrait à retrouver quotidiennement le silence intérieur, le « silence du dedans ». Cette plongée intérieure en soi est l'acte le plus grand que je puisse poser envers moi-même et le plus grand service rendu pour autrui. Un acte qui entre en résonance avec Dieu. C'est l'acte de l'unique nécessaire, « la bonne, la meilleure part » que l'Evangile de Luc rappelle à travers la figure de Marie²¹ assise aux pieds de Jésus, à l'écoute de sa Parole : demeurer dans la profondeur de soi, en présence du mystère qui m'habite et m'anime. Travailler sérieusement, inlassablement à conforter cette posture intérieure.

La vie et ses péripéties, avec son lot de joies et d'épreuves, ne sont fécondes et résilientes que lorsqu'elles sont gérées en fonction de l'horizon libérateur auquel notre cœur, notre « moi » essentiel aspire. Cultiver la « demeure » intérieure préconisée dans l'Evangile de Jean en est le passage obligé, la posture qui y mène sûrement. Elle transforme l'obstacle en chemin de vie.

Ce livre, dont j'ai commencé la rédaction à l'automne 2016, ce qu'il représente en termes de vécu resteront un des ancrages forts de ma « demeure » en Jésus, de ma confiance en sa présence. Pourquoi ? Parce qu'il constitue un des pivots résilients d'une longue convalescence. Comme je l'ai écrit en avant-propos, cet essai a été rédigé dans le creuset d'une épreuve physique. Suite à une chute à vélo le 28 janvier 2016, entraînant une grave fracture du genou droit, j'ai dû être opéré à plusieurs reprises. Après avoir transité dans trois centres de rééducation, passé près de deux années en milieu médical, je réside, à l'heure où je termine ce livre, dans une clinique de Montpellier, dans l'attente d'autres opérations, conscient qu'un long chemin de convalescence me reste encore à parcourir. Cette épreuve est totalisante. Je perçois intuitivement, plus clairement que n'aurait pu le faire la lecture d'une bibliothèque de livres ou l'écoute de brillantes conférences, combien l'être humain est une unité personnelle dans la double dimension qui le constitue, physique et spirituelle, visible et invisible.

L'épreuve, celle qui impacte toutes les composantes de l'être, expose aux bourrasques intérieures les plus violentes parce qu'elle nous rend vulnérables, fragiles, dépendants. Le poids du temps, de la durée, conjugué à l'incertitude de l'issue d'une convalescence, devient oppressant, angoissant, déprimant. Il est capable d'engendrer impatience, tristesse, ennui, découragement, colère, rejet, repliement... En vérité, une telle épreuve est une mise à nu. Elle sonde jusqu'aux profondeurs de la personne que je suis, de mes capacités. En dépit de la compétence, de la bienveillance et de l'écoute du personnel médical, des échanges cordiaux avec les patients, des visites, l'épreuve ne relâche guère son emprise. Si l'on ne veut pas s'enfoncer dans les marécages de la dépression, elle oblige à aller au-delà de l'écoulement chronologique du temps, à descendre dans les sous-sols de sa personnalité et bien au-delà. Là où règne le calme. Là où les vagues des turbulences émotionnelles se dissipent. A la manière d'une plongée dans les eaux profondes d'un lac. Ce fond est un espace intérieur où nulle émotion et pensée sujettes à la dispersion ne peuvent demeurer sans être dissoutes, évanouies. Le choix est clair. Laisser son esprit errer dans le tourbillon des pensées et les vagues des émotions. Ou s'en détourner vigoureusement en plongeant dans ce fond, ce calme apaisant. Et là, goûter la saveur de l'existence, sa préciosité, sa densité éternelle. Ce pressentiment que la vie ne peut mourir. Que nous sommes la vie. C'est le message des profondeurs, réceptif au cœur qui écoute.

Vous l'avez compris. Dans ce fond, une seule attitude est possible, viable pour ne pas en être arraché et y demeurer : lâcher, lâcher et encore lâcher les pensées de toutes sortes qui, sur un lit d'hôpital, ne cessent d'assaillir l'esprit, de le capter, le capturer, l'enserrer, le tourmenter. Se déprendre de ce manège intérieur. Lâcher et encore lâcher en observant ces pensées. Puis les ignorer en s'en remettant au mouvement profond de la vie, à sa respiration, à sa douce étreinte. A son amitié qui diffuse en soi une invincible espérance : aspirer à l'Être, à son mystère. Le mystère de l'Être non étouffé par le désir de ce qui passe.

Durant ces longs mois vécus en milieu médical, le verset d'un psaume s'est éclairé d'une manière nouvelle : « Avant d'avoir souffert, je m'égarais. Maintenant, j'observe tes ordres²². » Effectivement, avant d'avoir traversé cet interminable chemin de convalescence, de souffrir dans ma chair et mon cœur, je me laissais volontiers égarer par mes pensées, mes émotions, mes réactions. J'étais encore aux prises avec des zones intérieures troubles, génératrices de distorsion en ma propre conduite. Je ne soupçonnais pas à quel point celles-ci se jouaient de moi. Maintenant, je peux dire, oui, que « j'observe » le mouvement

de la vie, sa paisible ordonnance en mon propre fond. Du moins, un nouvel espace s'est révélé pour le rejoindre. Tendre à y demeurer. Une capacité nouvelle m'aide à me soustraire aux fluctuations superficielles du jaillissement des pensées et mettre de l'ordre là où il y en avait besoin.

L'épreuve initie à une surprenante amitié des espaces intérieurs, à une découverte de ses fondations spirituelles, si l'on consent à accueillir l'épreuve comme une bénédiction. Jamais je n'aurais pu écrire ces mots si je n'étais passé par le douloureux creuset de ces mois, ces années, confiné en milieu médical. Lorsqu'on parvient à écouter ce que murmure la vie au gré de l'épreuve, celle-ci revêt une dimension initiatique. Elle oblige, en quelque sorte, à demeurer en ce qui ne passe pas en assumant au mieux ce qui passe, s'écoule dans l'affliction et la diminution de son intégrité physique. Le fruit de l'amour survient effectivement après taille et émondage de nos résistances à retenir ce qui passe. Sans oublier l'élagage de nos impossibilités à nous affranchir de ce qui nous déchire. Vécue dans l'espérance et l'attention à ce qui est, l'épreuve est un des plus puissants pédagogues en la matière.

Sauver le désir spirituel

Au terme de toute épreuve, un constat indubitable : le désir spirituel, moteur de la volonté, est déterminant. C'est l'élément clé de l'avancée sur le chemin intérieur. Sans désir spirituel, aucune progression. Ce désir des profondeurs est désir d'unité, de simplicité, de justesse, de pureté. Finalement, c'est un désir de paix, fruit d'une cohérence en soi et dans son existence. Ne plus être partagé, divisé, émietté, fragmenté. Par contraste, ce désir projette une lumière sans concession sur la foule des désirs étrangers, contradictoires à ce désir-projet, fondamental, de libération du cœur. Désirs à court terme, à courte vue, non éclairés et canalisés par la vision des profondeurs de soi. Désirs de nos ombres, de nos fausses libertés, des forces dispersantes de nos failles, nos peurs, nos passions et pulsions. Ils renvoient à la deuxième noble vérité du bouddhisme : la cupidité, la démesure du désir, des désirs débridés, aveuglément attachés, enchaînés à l'éphémère, cause de la souffrance existentielle (*dukkha*)²³. Ces désirs diffusent de véritables toxines mentales dans notre esprit. La pratique de la méditation pourra en diminuer la force, la prégnance psychologique. Voir les exténués et les évacuer sur le long terme si la méditation est alliée à une volonté de ne plus les alimenter. Ce qui implique un comportement juste, en cohérence avec le désir de fond, le « noble désir » de l'éveil. Ces désirs pathogènes, agents pollueurs de notre esprit, capables de nous entraîner dans l'accomplissement d'actions contraires à notre désir de fond, à notre volonté personnelle²⁴, désignent ce que la tradition judéo-chrétienne appelle « péchés ». Dépassons la connotation réductrice, moralisatrice et culpabilisante, dans laquelle une certaine psychologie contemporaine a enfermé la notion de « péché » suite, soulignons-le, à une dérive rigoriste de sa signification spirituelle et théologique²⁵.

Tout humain est doté d'une conscience morale, sensible à ce qui contribue à l'essor de la vie et à ce qui la blesse. Sont « péchés » la pensée, la parole, l'acte posé à contre-courant de la vie, du respect du vivant. Ils alimentent un dynamisme qui dessert l'homme et l'empêche de réaliser la personne qu'il est. Ils le distraient, le dévoient, le détournent de son accomplissement personnel, de sa destinée²⁶. Le « péché », le désir-enchaînement au sens bouddhique du terme,

survient lorsqu'il y a appropriation des choses à des fins égoïstes. Cet accaparement, renfermant le sujet sur lui-même, opère une rupture de communion avec soi et avec l'autre. « Le péché rend la multiplicité monstrueuse », écrit Henri Le Saux. « A l'origine, la multiplicité n'est qu'un fait de la nature, et une silencieuse invitation à la *koinônia*, à la communion ultime de tous les esprits en l'Esprit. Avec le péché, elle devient la matière même de l'opposition et de la division des êtres conscients²⁷. » Le plus dommageable dans la dynamique du désir égoïste, « âme » du péché biblique, c'est que, en l'isolant sur lui-même, il rend l'homme étranger à lui-même, ignorant de son être véritable. Et, par suite, séparé, coupé de son origine divine. Le désir exténue tout lien : avec soi, avec autrui, avec le vivant, avec Dieu. Il est une force « isolationniste ». Enchaîné aux désirs égotiques de l'éphémère, l'homme épuise sa personnalité et glisse vers une désagrégation de soi. Il est entraîné dans le turbulent courant de l'impermanence. Se malmenant lui-même, il lui sera difficile d'édifier sur ce qui demeure, le « roc » dont parle Jésus ; car « le monde passe avec ses convoitises, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (I Jean 2, 17). A la manière symbolique dont la parabole du fils prodigue l'enseigne, l'histoire biblique du salut est la narration du recouvrement du lien vital avec soi, avec autrui, avec Dieu. Quiconque tend aux profondeurs de soi, s'appliquant à y demeurer, communie à Celui qui est. Il peut traverser les épreuves sans effondrement. « Il est comme l'arbre planté au bord de l'eau qui tend ses racines vers le courant : il ne redoute rien quand survient la chaleur, son feuillage reste vert. Dans l'année de la sécheresse, il n'a point de crainte, et il ne cesse de porter du fruit » (Jérémie 17, 8).

En écrivant ces lignes, un visage s'éclaire comme la résurgence d'une preuve, d'un témoignage, d'une parole vivante. Le visage d'un ami. Le visage de Didier. Didier était épris d'amitié et de spiritualité. Son désir de l'Esprit était traversé par de multiples désirs périphériques qu'il pensait connexes, convergents. Des désirs amis, pensait-il. Didier était littéralement aimanté par tout ce qui faisait vibrer sa sensibilité d'artiste. Il en était venu à nourrir cet insatiable désir de « vibration » de l'être en recourant aux artifices et autres expédients tels que l'alcool, le haschich, la cocaïne. Finalement, il en vint à s'adonner à l'héroïne. Il me confia, le regard traversé d'une sombre lumière, que le « flash » d'une injection était comparable à une extase inoubliable, indélébile. Surtout le premier. Il laisse une empreinte émotionnelle qui ranime, telle une braise inextinguible, la flamme du désir de l'expérience initiale. Sinistre désir. Diabolique parodie du désir de l'Esprit. Conscient de la terrible contrefaçon,

Didier n'a pu s'en libérer. Jusqu'au jour où la mort brisa les liens et mit fin à son combat, son impossible quête.

L'histoire de Didier est emblématique d'une vérité : les désirs contradictoires, non subordonnés au grand désir du vivant, concourent au sabotage de soi. Ils deviennent « péchés » parce qu'ils dévient notre route et déportent loin de soi. Ils nous font littéralement rater la cible, le but de l'existence.

Le désir de retrouver la source de soi y ramène en nous intériorisant. Surpassant les désirs inanimés du noble désir de la vie en sa pureté originelle, ce désir-là vide peu à peu le cœur de ce qui le divise. Il l'éveille au lien essentiel qui le rattache au principe de son Etre, à Cela appelé Dieu ou Divin. Ce désir est purificateur. Il vide certes, élimine les désirs égotiques, avons-nous dit. Mais plus encore il transforme, apprête, acclimate le cœur de l'homme à sa destinée ultime en infusant en lui bonté et amour universel²⁸. Ce que l'Evangile appelle l'Esprit du « Royaume des Cieux ». Ce désir, c'est la soif dont Jésus parle à la Samaritaine dans l'Evangile de Jean. Dans le même Evangile, Jésus assimile cette soif à l'acte de croire, habilitant à recevoir le don de l'Esprit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. [...] Jésus parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient » (Jean 7, 37-39). Le désir des profondeurs est soif brûlante de la valeur et du sens de la vie jusqu'à vouloir s'identifier à eux, faire corps avec eux. Ce désir s'épanouit en consentement au mystère qui sous-tend l'existence. Il n'épargne rien de ce qui lui est étranger. Au gré des événements de l'existence, il élague, purifie, taille, élimine les désirs qui idolâtrèrent, absolutisent ce qui passe. En vidant le cœur de ses tendances égotiques, il opère une transformation qui s'apparente paradoxalement à une paupérisation intérieure. Plus précisément, il confère au cœur de l'homme la vertu première de la santé spirituelle : il rend « pauvre », humble, conscient d'être radicalement débiteur d'un Autre que soi. Cet Autre si autre et pourtant si proche, si intime à soi-même. Que Jésus appelle « Père » et dont le mystère demeure au-delà de toute dénomination. La « pureté du cœur » procède de la « pauvreté en esprit ».

« Où trouver Celui qui est partout ? » Nous avons la réponse. Dans la pauvreté en esprit proclamée par Jésus au début de son discours sur la montagne. Nulle part ailleurs. Que Jésus ouvre ainsi sa prédication n'a rien de fortuit : « Bienheureux les pauvres en esprit, le Royaume des Cieux est à eux. » En vérité, la première des béatitudes donne la clé du cheminement spirituel.

La pauvreté en esprit, âme de l'expérience spirituelle

Pour saisir le sens de la « pauvreté en esprit », méditons la « parabole du semeur » dans l'Évangile de Matthieu. En mettant en relief les dispositions de l'homme, destinataire de « la Parole du Royaume », cet enseignement de Jésus souligne le rôle déterminant de la liberté. La manière avec laquelle le cœur de l'homme peut entrer ou non dans la béatitude de la pauvreté évangélique. Lisons la parabole.

« Voici que le semeur est sorti pour semer. Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin, et les oiseaux sont venus tout manger. D'autres sont tombés sur les endroits pierreux où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et aussitôt ils ont levé, parce qu'ils n'avaient pas de profondeurs de terre ; mais une fois le soleil levé, ils ont été brûlés et, faute de racine, se sont desséchés. D'autres sont tombés sur les épines, et les épines ont monté et les ont étouffés. D'autres sont tombés dans la bonne terre et ont donné du fruit, l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. Entende qui a des oreilles ! » (Matthieu 13, 3-9).

Quelques versets plus loin, Jésus lui-même en donne l'explication.

« Ecoutez donc, vous, la parabole du semeur. Quelqu'un entend-il la Parole du Royaume sans la comprendre, arrive le Mauvais qui emporte ce qui a été semé dans le cœur de cet homme : tel est celui qui a reçu la semence au bord du chemin. Celui qui l'a reçue sur les endroits pierreux, c'est l'homme qui, entendant la Parole, l'accueille aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racine en lui-même, il est l'homme d'un moment survienne une tribulation ou une persécution à cause de la Parole, aussitôt il succombe. Celui qui a reçu la semence dans les épines, c'est l'homme qui entend la Parole, mais le souci du monde et la séduction de la richesse étouffent cette Parole, qui ne peut porter du fruit. Et celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est l'homme qui entend la Parole et la comprend : celui-là porte du fruit et produit tantôt cent, tantôt soixante, tantôt trente » (Matthieu 13, 18-23).

Dans le style imagé et allégorique caractéristique des paraboles, Jésus décrit quatre comportements dont l'homme fait preuve face au don de la vie : en ignorer le sens par inattention, le mettre en échec par manque de profondeur,

l'étouffer par la diversion du monde ambiant ; ou le faire réussir, fructifier par une écoute compréhensive de ce qu'il est. Quatre attitudes aux fortunes diverses. Une seule permet au don de la vie de se développer, sans encombre, selon la logique du Royaume des Cieux. Celle de l'amour mutuel et du respect universel du vivant.

L'inattention, cause de l'ignorance

Le premier comportement dépeint par Jésus est celui qui « entend sans comprendre » le don de « la Parole du Royaume ». Incomprise, l'effusion du mystère de la vie demeure ignorée. Ce qui n'est pas sans rappeler « l'ignorance » considérée comme un des « trois poisons » de l'existence humaine selon la tradition bouddhiste²⁹. La semence « tombée au bord du chemin » symbolise la « Parole du Royaume » occultée en quelque sorte par l'ignorance. Sa signification profonde n'est pas comprise. Elle ne peut être appréciée à sa juste mesure. Le secret de la vie qu'elle délivre est pourtant « semé dans le cœur de l'homme », mais comme « au bord du chemin ». C'est-à-dire sans bénéficier d'aucune attention. Inattentif à ce qu'il entend, l'homme ignore ce qu'il porte en lui-même. L'inattention ne lui permet pas de se connaître. Elle le détourne de lui-même. L'homme vit sans bien comprendre ce qu'il vit. Le « Mauvais » personnifie l'inattention à ce qui est, au secret de l'existence. Il met en échec la connaissance de la « Parole du Royaume » semée en lui. L'inattention dérobe effectivement ce trésor de vie à la conscience de son destinataire. Elle en occulte la présence, la valeur, l'enjeu. Un des défis majeurs de la vie spirituelle, de la voie vers l'élucidation du sens de l'existence est celui de l'attention. Au cœur de la démarche éducative, qu'elle soit parentale, scolaire, professionnelle, artistique, nous la retrouvons plus encore dans le processus spirituel. Le philosophe Nicolas Malebranche (1638-1715) dit de l'attention qu'elle est « une prière adressée à la vérité », « une prière naturelle de l'esprit », parce qu'elle opère un « mouvement de conversion » à ce qui est. En tant qu'acteur du monde éducatif, engagé dans la voie spirituelle, je ne peux que souscrire à ces propos. L'attention est gardienne de la croissance de l'âme. C'est elle qui conduit l'homme jusqu'en son propre fond. Sans elle, l'homme ne peut guère échapper à l'ignorance de ce qu'il est, de ce qu'il porte en lui, la « Parole du Royaume semée dans son cœur ». Certes les événements agiront sur l'homme inattentif. Ils pourront même l'éveiller, le réveiller en opérant des bouleversements douloureux et salutaires. Dans la plupart des cas, ils parviendront à ramener l'homme à une connaissance plus profonde de l'existence. Car le cours de la vie

s'écoule inexorablement dans le sens de sa révélation. La mort en constitue le moment culminant, l'heure-passage vers le grand Eveil.

Le défaut de profondeur

Le deuxième comportement traite de la superficialité, de la mise en échec du don de la vie par défaut de profondeur intérieure. La semence « reçue sur les endroits pierreux », « entendue avec joie » symbolise la réception enthousiaste de « la Parole », sa juste compréhension. Mais les choix que suppose sa mise en pratique ne suivent pas. La motivation est trop faible. Les « tribulations et persécutions [...] à cause de la Parole » avortent toute velléité d'une réelle mise en œuvre. Que représentent les « tribulations et persécutions » ? Elles figurent les incompréhensions, voire les sarcasmes, les rejets et autres défiances de l'ordre établi, socioprofessionnel, culturel, familial, suite aux engagements sociétaux, éthiques pris en cohérence avec la Parole. Ces « tribulations et persécutions » désignent aussi les contrariétés et autres agacements qu'une option résolue de la vie spirituelle génère pour le confort du « moi » superficiel. Elles émoussent la motivation intérieure et dissuadent des efforts que requiert l'accueil de la Parole. De fait, s'appliquer à vivre en congruence avec la Parole de Dieu bouscule l'agenda quotidien. Malmené, le style de vie antérieur est amené à changer. Vivre selon la « Parole », c'est vivre autrement et assumer un dérangement. C'est avant tout se respecter, aimer son « moi » essentiel et celui d'autrui dans une vision qui engage au respect du vivant ambiant. C'est donc creuser en soi la profondeur qui permet d'accorder sa vie à ce qui est perçu, compris du sens-Parole de l'existence. L'homme ne peut se contenter d'échanges ponctuels sur des sujets spirituels, de lectures occasionnelles, de la vision de bons documentaires, de l'audition d'une conférence passionnante³⁰. Sinon il s'expose à un déficit de profondeur. Ainsi rivé à la superficialité de lui-même, l'homme est vulnérable, fragile face aux vents contraires, en lui-même et autour de lui. Il n'a pas suffisamment et fermement posé sa volonté dans le fond de son cœur par un engagement quotidien ajusté à l'appel que lui adresse la « Parole du Royaume ». Il « n'a pas de racines en lui-même », dit l'Évangile. Il ne peut, n'a pas su traduire ce qu'il comprend dans l'épaisseur de sa propre vie. Dououreux constat d'incohérence existentielle.

Etouffement de l'être par la diversion

Le troisième comportement dépeint l'homme qui « entend la Parole » mais s'enlise dans l'attraction du monde ambiant, avec ses fastes et ses tourments. La semence reçue dans « les épines » symbolise la violence faite à la vie, à ce qu'elle recèle de plus précieux à cause du « souci du monde », de la gestion inquiète de ce qu'il propose à foison ; « et de la séduction de la richesse », la fascination des biens matériels. Pensons aujourd'hui aux multiples réseaux d'info diffusant publicités, promotions de voyages au bout du monde. Pensons aux derniers produits high-tech, aux formules d'achats discount, aux locations à « des prix exceptionnels » de maisons, d'appartements, de voitures... et aux innombrables propositions de bien-être, de solutions à nos problèmes de poids, de stress, d'ennui, d'insécurité, de choix de sorties, de fêtes, de cadeaux, de divertissements, de sports... Bref, tout ce que le monde génère à profusion, alimentant « souci du monde et [...] séduction de la richesse ». Quiconque s'y expose imprudemment déchire et évente le potentiel qu'il porte en lui, « la Parole qu'il entend ». Le monde le hante et le séduit tout à la fois, bien plus que ce qu'il pressent et entend au profond de lui-même. La « Parole du Royaume », appel du divin et résonance de ses aptitudes spirituelles, est assourdie. Rendue quasi inaudible, elle est « étouffée » dans sa croissance. L'homme est tenu, trop retenu par les liens d'un monde matérialiste surmédiatisé dont il se plaint et dont il se nourrit paradoxalement à l'excès.

Mettre en pratique ce qui est compris

La quatrième et dernière attitude dépeinte par Jésus est celle de l'homme qui « entend la Parole et la comprend ». Figurée par la semence reçue « dans la bonne terre », celle-ci « porte du fruit » à souhait. Le fruit de l'accomplissement de l'être humain : parvenir à s'aimer, à aimer l'humain qu'il côtoie, à faire aimer l'humain. Tout humain et ce qui l'entourne. Bref, aimer dans la dimension universelle de l'amour. S'il est vrai que le bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel (Ignace de Loyola), aimer ainsi, c'est entrer dans le « Royaume » divin auquel la Parole de l'Évangile convie celui qui l'écoute. La seule condition à sa fruition, « c'est que l'homme entende et comprenne la Parole ». Non qu'il « l'entende » seulement mais « qu'il la comprenne ». « Tendre » son oreille « vers »³¹ la Parole, lui prêter quelque attention n'est pas suffisant. Il importe de la « saisir », de la « prendre avec »³² soi, en soi, au jour le jour, dans le fil de sa vie quotidienne. Celui qui « comprend » est celui qui fait preuve d'une attention soutenue au point de faire sien ce qu'il entend. Il l'intègre à sa vie réelle, concrète. Il n'est pas « l'homme d'un moment », oubliant peu après ce qu'il a entendu, sans s'appliquer à « mettre en pratique » ce qu'il entend. La transformation de l'être par la fruition de « la Parole » dans le cours de nos vies advient dans sa mise en pratique, selon la voie choisie pour la mettre en œuvre. Ce point est essentiel. Nous l'avons déjà souligné. « Mettez la Parole en pratique », exhorte l'épître de Jacques. « Ne soyez pas seulement des auditeurs qui s'abusent eux-mêmes ! Qui écoute la Parole sans la mettre en pratique ressemble à un homme qui observe sa physionomie dans un miroir. A peine s'est-il observé qu'il part et oublie comment il était. Celui, au contraire, qui se penche sur la Loi parfaite », c'est-à-dire celle de la Révélation en Jésus-Christ scellée dans le don de l'Esprit, « et s'y tient attaché, non pas en auditeur oublieux, mais pour la mettre en pratique, celui-là trouve son bonheur en la pratiquant » (Jacques 1, 22-25). La profondeur du cœur s'affirme dans l'engagement à mettre en pratique la Parole entendue, l'enseignement spirituel que l'on suit. La « bonne terre » figure la mise en pratique de ce qui est entendu, avec l'effort qu'elle suppose. Elle symbolise une compréhension qui permet à celui qui « entend et comprend » d'être peu à peu transformé par la Parole. De

« porter le fruit » de l'Esprit. Combien importe la constance à mettre en actes l'idéal auquel on croit, aussi modestement que cela soit ou paraisse. Ne jamais reporter à demain les temps de pause intérieure, de mise en présence silencieuse. Ni le geste qui aide, secourt et reconforte autrui. Ni l'acte qui soulage la planète, recycle ce qui peut l'être, évite le gaspillage, contribue au respect de l'environnement au volant de son véhicule ou en faisant ses courses. Vivre, mettre en pratique ce qui a été entendu, c'est témoigner de sa compréhension.

Cultiver l'écoute : joie de la pauvreté en esprit

Si nous avons pris le temps de commenter la parabole du semeur, c'est parce qu'elle met en lumière l'importance décisive du terrain, des dispositions manifestées dans l'écoute de la vie, de ses enseignements sous les formes les plus variées. Il importe de prendre soin de la terre de notre cœur, de la *cultiver*. Le mot sanskrit qui désigne en Orient la méditation, *bhâvanâ*, ne signifie-t-il pas « cultiver » ? Méditer, pratiquer la méditation, c'est travailler à prendre conscience de son « moi » essentiel en déjouant les artifices du « moi » égocentré qui nous retient, nous lie à des niveaux superficiels de l'être. Faire de notre cœur une terre fertile, c'est cultiver notre intériorité. C'est en ôter pierres, épines, ivraie, mauvaises herbes. Tout ce qui étouffe, encombre l'essor du potentiel divin qui est en nous. « Méditer » de la sorte, c'est prendre soin de soi en délestant notre esprit de ce qui l'accapare, le disperse, l'attire à l'extérieur de soi. C'est le nourrir par l'assise silencieuse, la lecture de textes de sagesse, la participation à des sessions, des retraites. Plus encore, c'est être ouvert, attentif à la condition humaine et environnementale de la société dans laquelle je suis inséré, en la respectant, en prenant part à la défense de ses droits et de ses devoirs.

Plus simplement, comment la « terre » de notre cœur peut-elle être « bonne » pour le don de la vie, féconde pour l'effusion de la Parole ? Quelle attitude primordiale cultiver, développer ? Essentiellement, il s'agit d'exercer son esprit à une présence de bonté et de justesse, là où l'on est, vit, évolue. Quelles que soient les circonstances et les humeurs du moment. La « bonne terre » est un esprit attentif à ce qui est. Avec le souci de protéger l'intégrité de ce qui est. Elle est l'image d'un cœur animé d'une attention soutenue, bienveillante à la réalité du vivant. A commencer par le vivant que je suis. La « bonne terre » de la parabole du semeur est la métaphore de l'œuvre spirituelle réussie, aboutie. Celle du processus de paupérisation dont nous avons parlé. Une véritable révolution intérieure s'est produite par l'inversion des tendances narcissiques de l'ego. Le « moi » a été délesté, dépouillé de ce qui l'alourdit et l'isole, l'enclot sur lui-même. Heureuse pauvreté, si rentable, avantageuse puisqu'elle permet

d'accueillir la « Parole du Royaume » et d'en réaliser le contenu mystérieux. La vie divine qui est en nous.

« Heureux les pauvres en esprit, le Royaume des Cieux est à eux. » Heureux les méditants du cœur, les ouvriers de l'intériorité. Affranchis de toute vanité, le secret de la vie, de ce qu'ils sont, leur est révélé, ici et maintenant.

Nous comprenons mieux à présent le labeur intérieur que requiert la béatitude inaugurale du message de Jésus. La pauvreté en esprit ou dans l'esprit, c'est la culture de la bonne terre recherchée par le semeur de la parabole. Est pauvre en esprit celui qui saisit l'essentiel à vivre pour réaliser le « Royaume » intérieur à lui-même. Il « cultive », ameublisse inlassablement son esprit. Il assume la part responsable de sa destinée. Il comprend que le mystère divin a besoin de son investissement personnel, de sa collaboration pour fructifier en lui et par lui. Le semeur est sorti pour semer la semence en suscitant une terre apprêtée à la recevoir. C'est l'image de l'Esprit qui agit et murmure en nous l'appel vers le dedans. Le cultivateur de la terre labourée, travaillée, c'est le méditant attentif à la qualité de l'être dont il est porteur. Il s'applique à mettre en œuvre une seule attitude, simple, challenge de toute une vie : la défiance de son ego et la confiance en ce mystère immanent à lui-même. Car le Royaume dont parle Jésus n'est pas « ici ou là » mais au-dedans, au tréfonds de soi. Pour en jouir, en réaliser la connaturalité, il suffit d'être, non de posséder. De recevoir, non de retenir. Conscient de sa présence inhérente à soi, l'homme, sauvé de lui-même, peut la pressentir en tous et en toutes choses. Le pauvre en esprit, c'est effectivement l'homme animé d'un esprit de pauvreté. Non de cupidité et de rétention sur lui-même. C'est un esprit sobre, humble, ouvert à tout et à tous. Humble parce que confiant, réceptif à la présence divine, le pauvre en esprit s'y abandonne résolument. « Recherchez le Royaume de Dieu et sa justice » – son éthique, la logique de sa cohérence sociétale –, « le reste vous sera donné de surcroît » (Matthieu 6, 33 ; Luc 12, 31).

Le pauvre en esprit est celui qui recherche d'abord la justice du Royaume. Il demeure inaccessible à ce qui n'est pas en accord avec elle. Il est dépourvu de désir autre que le désir d'être à Celui que Jésus appelle « Père, notre Père ». Il reconnaît sa prééminence mystérieuse, providentielle, omniprésente et insaisissable. Au fil des jours, il cultive avec lui un lien de confiance filiale. Il est remarquable que la racine grecque du mot « pauvre », *ptochos*, renvoie au verbe *ptosein*, qui signifie « se blottir », « prendre refuge ». Le pauvre en esprit, le pauvre selon l'Évangile est celui qui « cultive » ce désir de fond, cet élan filial spontané. Tel l'enfant qui aime se blottir, se réfugier dans les bras de son père, de sa mère. Là est son espace vital, l'origine de sa vie, sa paix et sa joie. Cette

spontanéité obstinément confiante émeut Jésus à la vue des enfants parce que c'est elle qui rend apte à la vie du Royaume : « En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux³³. » La formule est sans appel. Devenir semblable aux « petits enfants » est un impératif pour entrer en vie divine. Autrement dit être, devenir des personnes animées d'une confiance spontanée, renouvelée envers le mystère divin de la vie, « le Royaume des Cieux » dont le Roi, le Principe n'est pas une Idée, une Substance, une Cause abstraite mais un mystère Relationnel, donc interpersonnel, bien au-delà de ce que l'on peut humainement concevoir et imaginer. Par conséquent, un mystère auquel on peut s'adresser comme à un « Père », dit Jésus. Car « le Royaume des Cieux est pour ceux qui ressemblent aux petits enfants » (Matthieu 19, 14), à ceux qui ont conscience de leur parenté avec l'infini.

Se convertir pour être « enfant » selon l'Évangile, c'est « cultiver » la terre de son cœur jusqu'à être libéré des forces égocentriques du « moi » superficiel et laisser vivre le « moi » essentiel, altruiste, filial, spontanément confiant, relié à la source de la vie comme à la paternité de son propre mystère. C'est cela, la quintessence du chemin spirituel, l'attitude à impulser et à conforter, que condensent trois figures : le pauvre, l'humble, l'enfant. Trois figures en étroite parenté dans l'Évangile. Elles résument ce qu'ont expérimenté celles et ceux qui sont entrés en sainteté par « le chemin de la confiance et du total abandon » d'une Thérèse de Lisieux. « Il faut que je devienne de plus en plus petit³⁴ », ose-t-elle écrire dans son langage. C'est-à-dire être de plus en plus défiant à l'égard de tout égocentrisme. Et laisser vivre en soi l'influence de l'Esprit du Christ, orienté vers la source de son être, le divin, le « Père ». C'est cela, jour après jour, qui est à mettre en œuvre, à temps et à contretemps. Un labeur auquel l'Esprit attire par le prisme de notre quotidien le plus banal.

Pour entrer et demeurer dans « la voie, la vérité et la vie » de l'Esprit, le pauvre en esprit, l'humble de cœur, l'enfant selon l'Évangile, tous trois renvoient à une question fondamentale que nous devons avoir la simplicité et le courage de nous poser : où se situe le centre d'intérêt de notre vie ? Qu'est-ce qui nous importe le plus ? Que cherchons-nous en vérité ? Car, « là où est notre trésor, là aussi est notre cœur » (Matthieu 6, 21). Comment nos désirs aux multiples facettes peuvent-ils évoluer, se purifier, se transformer, s'unifier en un unique désir qui tout à la fois révèle notre identité véritable et nous ouvre au mystère de la présence divine, à ce « Royaume des Cieux » intérieur à nous-mêmes ? Par quelle phase, par quelle expérience, par quelle lumière et quelle nuit doit-on passer pour y parvenir ?

Les cycles de la vie spirituelle

Un jeune homme, impatient de trouver au plus tôt le moyen pour mener une vie heureuse, interroge un ancien : « Toi qui vis depuis longtemps, tu as certainement la réponse : dis-moi comment devenir heureux sans perdre de temps ? »

Le vieil homme le regarde, lui sourit avec bienveillance et répond :

« Donne la paix à ceux que tu rencontres, et tu seras heureux.

— Mais comment donner la paix à celui que je ne connais pas ?

— Cherche en ton cœur Celui qui connaît tous les cœurs. Et tu donneras la paix à quiconque te rencontre. »

Le jeune homme, perplexe, toujours plus impatient, insiste :

« Mais comment trouver dans mon cœur Celui dont tu me parles, qui donne la paix et me rendra heureux ? »

Après quelques instants de silence, l'ancien répond :

« C'est un long chemin, difficile pour celui qui croit l'avoir trouvé. C'est un court chemin, difficile pour celui qui ne cesse de le chercher. »

En vue de sa transformation, la vie spirituelle met l'homme face à ses limites et à ses aspirations infinies. Conjuguant cet étrange paradoxe, elle lui ouvre un chemin inexploré, difficile. Elle découvre à ses yeux une dimension inédite de l'existence. Un jour nouveau se lève dans le ciel de son âme. Un jour dont la lueur discrète se mêle à la lumière fluctuante de l'existence ordinaire. Un jour où alternent passages nuageux et plein soleil, ondées bienfaitantes et orages dévastateurs, sécheresse et inondation, froid glacial et chaleur accablante, brouillard givrant et douceur printanière. La vie spirituelle est rythmée par ses saisons. Son essor est figuré par un chemin dont le déroulé est tout sauf linéaire et monotone. Il se parcourt dans l'imprévisible, par des dédales épuisants et des méandres déconcertants, des détours malheureux et des rebondissements heureux, des impasses déprimantes et des débouchés inattendus. Le labyrinthe en est le symbole éloquent. La vie humaine quotidienne en est l'unique cadre. Certes, avec ces moments privilégiés, nécessaires, décisions de notre volonté,

que sont les plongées ponctuelles dans le silence de la prière et de la méditation. Solitaire, retiré dans sa chambre, en pleine nature ; ou partagé en groupe, en assemblée. Moments privilégiés aussi qu'est la participation à des sessions, des retraites, des rituels liturgiques. Et il en est bien ainsi. Cependant, les dénouements de la vie spirituelle, tout comme les lumières du cœur surviennent généralement dans le fil de l'existence ordinaire, au milieu des occupations de la journée³⁵, comme au gré d'événements plus mémorables de la vie. Ils constituent les marqueurs d'une progression vers la liberté intérieure dont nous avons parlé, l'éveil du cœur, l'émergence de la conscience du « moi » essentiel, relié. Celle dont Jésus parle en termes de filiation avec son Père.

En symbiose avec l'existence humaine, la vie spirituelle est cadencée par l'alternance de périodes spécifiques. C'est le propre de ce qui évolue dans le temps. Les traditions religieuses, les différentes écoles et courants spirituels n'ont jamais cessé d'en parler, d'en dissenter avec minutie. Chacune de ces étapes est, répétons-le, en prise avec la vie ordinaire, avec son lot d'activités sociales, la gamme de ses relations, conjugales, familiales, amicales, professionnelles, avec ses joies et ses épreuves, ses loisirs et ses labeurs, ses obligations et ses distractions. Le principe du vivant, son inspiration animatrice, si elle ne manque pas de bousculer et de bouleverser, influe de l'intérieur sur l'existence réelle. Trop longtemps, trop souvent encore, la vie spirituelle et ses différents paliers ont été compris comme étant déconnectés de la vie quotidienne, étrangers aux communs des mortels, réservés à l'élite des consacrés dans la « vie parfaite »³⁶. La vie spirituelle, son aboutissement sont l'épanouissement des capacités de la personne humaine, par-delà ses ratés, ses échecs, ses entraves. On parle d'éveil d'un « potentiel divin ». Car il y a en l'homme plus que lui-même. Mais ce « plus » n'est pas au-delà de l'humain. C'est un mode d'être et de fonctionnement qui outrepassé le mode de fonctionnement ordinaire conditionné par le « moi » égo-centré. Passer de l'un à l'autre est l'enjeu de la vie spirituelle. Point n'est besoin de quitter la vie sociale et ses devoirs pour vivre ce grand passage. C'est le sens de « l'appel universel à la sainteté » relayé par le II^e concile du Vatican, en 1964³⁷. La vie spirituelle, nous n'y insisterons jamais assez, est à la portée de tous ceux qui la désirent. Alors, quelles en sont les étapes, les différentes phases ?

Depuis qu'elle y réfléchit, la tradition chrétienne en a distingué trois³⁸ : l'étape dite « purgative » propre aux « commençants ». Puis l'étape dite « illuminative » qui concerne les « progressants ». Enfin l'étape « unitive » dévolue aux « parfaits ». Ceux qui réalisent l'unité avec le divin, leur être

essentiel. Cette classification précieuse est exprimée dans un langage quelque peu désuet, peut-être abscons, qu'il importe de traduire à nos oreilles contemporaines. Que signifie cette répartition tripartite ? A quoi, concrètement, correspond chacune de ces étapes dans le processus d'une vie humaine ? Au risque de paraître simpliste, commençons par donner un aperçu synthétique de cette ordonnance.

En premier lieu, il y a la phase initiale, celle des découvertes de la dimension spirituelle de l'existence. Elle s'illustre généralement par un retentissement sensible, une ferveur et par le combat des premiers détachements. Puis vient l'étape médiane, celle des maturations profondes au gré de bouleversements inattendus et du basculement dans une emprise prédominante de l'Esprit. Elle est décisive pour le devenir de la vie spirituelle. C'est l'heure des choix et des renoncements conséquents. L'heure de l'abandon responsable. Enfin survient la phase de l'accomplissement, jamais véritablement achevée. Cette phase est caractérisée par l'unification de l'être dans une efflorescence singulière des qualités humaines et des labeurs de l'Esprit. Elle est généralement vécue à la manière d'une transformation vertueuse, rayonnante en termes d'altruisme et d'exemplarité humaine. Cette réalisation, aboutissement de la vie spirituelle, est la « sainteté » clamée par les religions, la pleine santé de l'âme humaine. Certaines traditions l'appellent « divinisation ».

Le parcours de chacune de ces étapes peut s'étaler sur des années. La durée est tributaire de plusieurs facteurs impossibles à jauger : l'intensité du désir et la constance du sujet, l'environnement social, religieux, culturel et relationnel. Plus difficile encore à évaluer est le paramètre « grâce ». Il peut y avoir des avancées et des reculs. Des progrès partiels en certaines aires de l'esprit, plus accentués ici et là, coexistant avec des zones de stagnation. La maturation de l'être humain n'est ni linéaire ni homogène. Les évolutions sont contrastées. Des champs de maturité et d'éveil de l'esprit peuvent garder en leur sein des points de blocage, des « échardes dans la chair³⁹ », des faiblesses chroniques maîtrisées. La « sainteté », étape finale de la vie spirituelle, est rarement celle d'une complète réalisation. Dans la plupart des cas, elle laisse transparaître quelque alliage avec les scories de l'histoire, de la trajectoire humaine de l'« accompli », le « saint ». Trace de ses combats, ombre de ses défaites, empreinte de ses faiblesses, lesquelles ne sont plus des obstacles à l'œuvre divine, à ce qui EST.

Pour mieux comprendre l'enchaînement de ces étapes, en correspondance étroite avec le processus de maturation de l'être humain et des événements de la vie, explorons chacune d'entre elles.

La phase des découvertes

De toi, Seigneur, mon cœur a dit : « Cherchez ma face⁴⁰ » A qui sait écouter, le fond de notre cœur laisse entendre, comme en écho, le mystère de la vie. Nous pourrions en dire autant de la nature environnante, de sa beauté spontanée, son harmonie fascinante. Etre attentif à ce mystère avec constance, c'est entrer en chemin et s'orienter « vers ». Vers quoi, vers qui ? Comment peut-on le savoir à l'heure des premiers pas ? L'amorce du chemin spirituel contient en elle-même la clé de son aboutissement. Ce qui nous met en marche est déjà réponse. Une réponse à l'appel de l'Esprit exprimé par le psalmiste : « Cherchez ma face ». Certes, cela peut être en termes non formulés, au-delà des mots et d'idées préconçues. Y compris éloigné de toute croyance religieuse. Mettre ses pas sur un chemin orienté vers l'intime de soi, c'est déjà répondre à l'aimantation d'un pôle. C'est déjà communier au désir universel de l'Être et du Vivant, du Dieu vivant si on souhaite l'appeler ainsi. Lui qui attire, entraîne vers lui, en lui, tel un appel d'air.

« Cherchez ma face. », cherchez ma présence, soyez à l'écoute de sa densité. Celle du mystère que « Je suis », frémissant à travers ce qui est, ce qui vit et se meut.

Etre réceptif à cet appel intérieur, c'est être initié à un recentrage sur soi jusqu'à pressentir une indéfinissable présence. Sans bien y prendre garde, le néophyte s'engage dans une démarche aux dimensions incommensurables. Prémices de la foi ? Je le crois. Du moins, cela peut être le cas. Comment aurais-je pu deviner que mes premiers pas de dilettante quelque peu distrait dans la pratique de la méditation zen et du hatha yoga me conduiraient sur un chemin de vie marqué par la spiritualité et, plus encore, éclairé par la rencontre avec le mystère du Christ ? Avant d'être un saut vers l'Inconnu, la foi native, prémices de la foi vive, est un assentiment à ce qui donne sens à l'existence, mon existence. C'est d'abord un acquiescement à ce qui est perçu comme vrai. Digne de confiance dans ma propre vie confortée par des données éprouvées, validées par mon esprit. Quand bien même ce que j'entends et comprends pointe vers un horizon énigmatique, mystérieux.

Avant de marcher dans un désert vers la Terre promise, de connaître l'épreuve du délaissement et de la soif, le peuple des Hébreux a quitté l'Égypte motivé par l'affranchissement d'un esclavage et surtout encouragé par les secours éclatants de Moïse, leur chef charismatique. Avant d'être une lumière et une force guidant et entraînant au-delà de soi, sur un sentier inconfortable et déstabilisant pour l'ego, la foi commence par attirer l'esprit sur des zones plus intérieures tout en étant encore familières à la raison, contrôlables par la volonté. Nous verrons que ce ne sera pas toujours le cas. Inévitablement.

L'insatisfaction existentielle, l'insupportabilité du stress, la pesanteur déchirante d'une épreuve sont autant de possibles portes d'entrée dans la vie spirituelle. Bien plus probantes que le simple attrait vers l'étrange, l'extraordinaire, le sensationnel. Car les premières génèrent plaintes et réactions intérieures pour s'extraire d'un état malheureux, accompagné d'une volonté qui cherche à comprendre ce qui est vécu. L'image du fils prodigue dépité par son errance misérable au milieu des porcs, « rentrant en lui-même », se rappelle à notre esprit.

Ces immersions en soi inaugurent une réelle entrée dans notre demeure intérieure. Elles constituent une ébauche et davantage qu'une ébauche de ce que Thérèse d'Avila appelle « l'oraison » dans son maître livre, *Le Château intérieur*. « La porte par où on entre dans ce château » intérieur, symbole de l'âme humaine, « c'est l'oraison et la considération », écrit-elle⁴¹. C'est-à-dire un recueillement animé par une attention soutenue. Attention adressée à Dieu ? Au fond sans fond de sa conscience ? Aux deux ? La direction spirituelle est la même. Entrer en soi, découvrir son être intérieur, avec ses ombres et ses clartés, ses faiblesses et ses forces, c'est bel et bien entrer dans la démarche de la vie spirituelle⁴². Se connaître soi-même en constitue le fil conducteur permanent. Le sursaut intérieur suscité par l'épreuve et/ou favorisé par l'attrait d'un développement personnel et la spiritualité aura besoin de se confirmer dans le cours du temps. Il aura surtout besoin d'un soutien, d'un accompagnement pour sonder ce qui est intérieur à soi. L'écoute dans l'assise silencieuse sera un puissant auxiliaire, comme je l'ai déjà dit ; aidé par les conseils d'un initiateur rompu à cette pratique.

Enthousiasme des débuts

Lors des premiers lacets de la montée – ou de la descente – de l'aventure spirituelle, le néophyte manifeste un élan déterminé, animé de la volonté de progresser, de cultiver son jardin intérieur, ôtant les pierres – amender ses

défauts – et arrosant les bons plants – optimiser ses qualités. On met la main sur de bonnes lectures. On participe à des sessions. On écoute des conférences. On rencontre un instructeur éclairé et éclairant. On fréquente un groupe de pratiques et d'échanges, de partages. Un changement de style de vie affleure, inspiré par l'émergence d'une nouvelle compréhension et d'une nouvelle vision du monde.

L'effort du recueillement propre à la méditation, à la prière silencieuse, à la lecture spirituelle est plaisant. Il semble même facile. Ici et là, on savoure quelques instants de contemplation. Un apaisement intérieur s'installe. Ce peut être l'heure des grâces marquantes et mémorables, fondatrices de la foi, des « incide », expériences de l'irruption intérieure du mystère divin. Parallèlement, le comportement envers autrui se bonifie. On se perçoit plus affable, patient, attentif aux autres, généreux, serviable, de bon conseil. On nous le fait même remarquer ! Et voilà que les fumées d'une certaine vanité s'insinuent dans l'esprit, accentuées par une complaisance dans le constat de ses progrès et de sa pratique spirituelle. On se congratule intérieurement, s'estimant être – pourquoi pas ? – l' élu d'une destinée admirable, du moins peu ordinaire. Dangereuse dérive vers le pharisaïsme décriée par Jésus : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était Pharisien et l'autre publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : “Mon Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que j'acquiers” » (Luc 18, 10-13). Mais cette autosatisfaction illusoire ne dure pas.

Premiers écueils

Au grand étonnement du commençant enhardi et épaté par ses progrès, voici l'amère confrontation avec les pesanteurs de son ego, de ses propres résistances à demeurer dans une écoute bienveillante envers soi et envers autrui. Aux consolations sensibles goûtées dans le recueillement silencieux succèdent l'aridité, l'ennui, les distractions, la torpeur, l'impatience. L'avancée sur la voie vers son temple intérieur n'est plus « une course de géant ». Les pas se font pesants, parfois hésitants et même trébuchants. Surviennent lassitudes et interrogations. Est-ce le bon chemin ? Tout cet investissement n'est-il pas une perte de temps, un leurre ?

Ces moments d'inconfort, de questionnements de la phase dite des découvertes signalent les premières purifications passives. Celles non choisies. Exemples ? L'affranchissement de la gourmandise spirituelle par l'apprentissage de la gratuité durant l'assise silencieuse – devenue ennuyeuse –, de l'attention au

corps, à la respiration, à la présence intérieure. La libération de la discrimination envers autrui par une écoute et un accueil non sélectif auprès des personnes côtoyées, rencontrées au quotidien. L'épreuve de la disponibilité dérangeante pour l'ego narcissique et captateur, qui répugne aux sollicitations inopinées. C'est l'école réaliste, non rêvée et idéalisée, du spirituel aux prises avec la vie courante. Pas uniquement au dojo, au centre de yoga, en paroisse. Egalement sur les lieux de l'activité professionnelle, au sein de la vie familiale, dans les circonstances improbables du quotidien : salle d'attente, centre commercial, milieu médical, self du midi, transport en commun, en voiture... Quel est le défi majeur lors des premiers essoufflements intérieurs, tâtonnements et autres tergiversations ?

Ne pas stopper.

Ne pas être tenté, trop vite, de prendre une autre direction. Persévérer dans la patience. Ce défi se représentera, sous diverses formes, à toutes les échéances de la vie spirituelle. Une des réactions fréquentes, des plus dommageables, est d'arrêter en chemin. Quitter rapidement une voie. Délaisser une pratique pour en changer dès lors qu'elle n'est plus valorisante ni consolante. Comment progresser si on abandonne aux premiers désagréments et contrariétés ? Dans un monde ambiant hédoniste, où tout doit procurer confort, saveur et plaisir, il est difficile de consentir à l'effort patient sans résultats immédiats. Il n'y a pourtant aucune autre alternative. Après une période initiale plus ou moins gratifiante, il est inévitable que le commençant traverse une phase où il croit ne rien récolter ni recevoir en retour de son généreux investissement. Le ressenti psychologique peut même s'apparenter à une stagnation, voire une régression.

Qu'arrive-t-il ? Que se passe-t-il ?

L'humble patience

Ici tenir, maintenir le cap, c'est creuser en soi, au profond de soi. C'est donner à la patience la possibilité de devenir espérance. C'est porter la cognée à la racine des comportements à changer, à délaisser. Du moins à ne plus les alimenter délibérément. Je pense à ce qui est source de conflits épuisants, de combats en soi contre soi-même. Et qui peuvent prendre des allures de véritable guerre civile intérieure ! Loin de la paix et de la sérénité espérées, vantées dans certains ouvrages et autres sites d'une spiritualité facile, à bon marché – souvent onéreuse en termes de coût financier –, les tourments, l'aridité et l'ennui sont au rendez-vous du temps consacré à la méditation et à la prière silencieuse. Premières lassitudes durant les enseignements entendus ici et là. Plus redoutable,

le commençant assiste, aussi désabusé que déconcerté, à la réactivité de certains défauts et autres travers de sa personnalité. L'image positive de soi en prend pour son grade. Le « moi » égocentré s'irrite et s'attriste, grogne et grimace, pleure et déprime, se sent perdre pied... et se révolte. Il est tenté de désert ce qu'il perçoit désormais comme une méprisable supercherie !

Les clartés imperceptibles de l'aurore spirituelle guident vers une dimension plus intérieure de soi. Par-delà les gratifications, les sensations, les consolations propres aux liminaires de l'aventure spirituelle, elles attirent à une conversion plus authentique en modifiant son mode de vie, de penser, d'agir. La vie spirituelle se densifie. Comment décoder le sens de cette phase désarmante vers le centre de soi en passe de franchir un palier décisif vers la maturité spirituelle ? Une image vient à notre aide. Celle du bois aux prises avec le feu⁴³. Jean de la Croix en use avec bonheur. Voici ce qu'il écrit : « Le feu matériel, quand il s'attache au bois, commence par le sécher : il en chasse l'humidité et lui fait pleurer l'eau qu'il contient. Il le rend ensuite noir, obscur, désagréable à voir et de mauvaise odeur. Après l'avoir ainsi progressivement séché, il met à nu et chasse dehors tous les accidents obscurs, contraires à la nature du feu. Après quoi il l'échauffe et l'enflamme au-dehors. Enfin il le transforme en soi et lui communique sa propre beauté. » Jean de la Croix transpose ensuite cela au plan spirituel : « Il en est de même de ce feu d'amour, de cette divine contemplation, par rapport à notre âme. » Dans la langue du docteur castillan, entendons par « feu d'amour » et « divine contemplation » l'œuvre intérieure de l'Esprit conjugée à une pratique assidue de l'assise silencieuse, elle-même soutenue et validée par une bienveillance active envers autrui. « Oraison et charité doivent toujours être unies » sur le chemin vers le centre de l'âme (Thérèse d'Avila).

« Avant de s'unir cette âme et de la transformer en soi, poursuit Jean de la Croix, le feu divin la purifie de tous les accidents contraires qu'il trouve en elle. Il tire au-dehors ses laideurs, il la rend noire et obscure, en sorte qu'elle paraît pire qu'auparavant et vraiment laide, abominable. En effet, ces humeurs mauvaises que la divine purification chasse au-dehors étaient si bien fixées, enracinées dans l'âme, qu'elle ne les voyait pas, elle ignorait tout le mal qui était en elle. Maintenant, pour le rejeter et le détruire, on le lui met sous les yeux, et elle le voit clairement, éclairée qu'elle est par cette obscure lumière de divine contemplation. En réalité, elle n'est pas alors pire qu'elle n'était, ni en elle-même ni aux yeux de Dieu : mais comme elle découvre en elle ce qu'auparavant elle ne voyait pas, elle se croit devenue telle⁴⁴. »

Etrange phase de la vie spirituelle. Quand l'âme entame en vérité son renouvellement, elle traverse une expérience paradoxale vécue psychologiquement en termes de recul. Non à cause de dérives coupables et d'errances involontaires, mais par un surcroît de lumières spirituelles et d'activités intérieures, extirpant « le mal qui était en soi » et dévoilant les tendances désordonnées et autolâtres du « moi ». « L'âme se croit devenue pire. » Rude épreuve narcissique. Initiation à l'humilité par le creuset de l'humiliation. *Sine humilitione, nulla humilitas* ; « sans humiliation, pas d'humilité » (saint Bernard). En effet, le « moi » égotique ne peut lâcher son pré carré sans que le « moi » essentiel ne prenne conscience de son imposture. C'est l'heure du choix vers la liberté, en poursuivant cette œuvre rude de conversion et de transformation intérieure. Or, comme il a été dit, combien malheureusement calent, bloquent leur marche à cette heure cruciale ! C'est le passage de la « porte étroite ». L'heure de l'humilité. Vertu de la maturation de l'âme.

« Entrez par la porte étroite. Car large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition et, il en est beaucoup qui s'y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et il en est peu qui le trouvent » (Matthieu 7, 13-14).

En réalité, cette condensation du « mal » décrite par Jean de la Croix, révélatrice des bas-fonds de l'âme, est le symptôme de la révolution copernicienne qu'induit une vie spirituelle sérieusement menée. Un déménagement sans ménagement, peut-on dire, de notre centre de gravité : du « moi » égocentré au « moi » relié. C'est non plus l'être « charnel », le « vieil homme », cantonné en lui-même à la surface de lui-même, vivant et prédominant en nous. C'est l'être « spirituel », « l'homme nouveau » qui s'éveille, commence à annihiler l'être « charnel » et inspire le comportement renouvelé dont parle saint Paul⁴⁵. Ce transfert d'autorité est comparable à une refonte progressive de l'être. Un déplacement de fond s'opère. La conscience en perçoit surtout les retentissements négatifs pour le « moi » égocentré qui se sent directement menacé – et il n'a pas tort de le penser. Non sans éprouver le déséquilibre qu'occasionne ce bouleversement de l'âme.

Les clés de la persévérance

Comment traverser ces moments de grand flottement, de fragilisation psychologique, accompagnés de désillusions et d'abattements ?

Demander conseil.

Moduler sa pratique.

Examiner la qualité de son comportement relationnel.

Il est sage de s'ouvrir à une personne avisée, plus expérimentée que soi pour gérer au mieux le cap des premières « grandes lessives » de l'âme. L'échange clarifie le vécu personnel afin de ne pas s'identifier aux miasmes de son esprit. L'art de la méditation, du sens de l'observation intérieure est ici déterminant pour demeurer calme et lucide dans la tempête.

Si les difficultés persistent, il est opportun de lever le pied sur la difficile route vers le centre de soi. Faire une halte. Relâcher quelque peu, durant plusieurs jours, voire davantage, la pratique de l'assise silencieuse et autres, telles que les prières formelles⁴⁶. Et permettre ainsi une détente physique, nerveuse, spirituelle. Ce qui ne signifie en aucun cas d'abandonner le fil de la pratique. Simplement observer une pause. Changer le mode et le rythme de sa manière de prier, de méditer⁴⁷. Et faire le point. Prendre le recul nécessaire pour mieux apprécier ce qui se passe à travers ces turbulences. La personne confidente nous aidant à les assumer au mieux.

Enfin, il importe d'évaluer sérieusement la qualité de son comportement au plan relationnel. Ce point est souvent négligé, insuffisamment pris en compte. On ne peut mener une vie spirituelle en marchant sur les pieds de son prochain ou en l'ignorant. Impossible. « Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu" et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (I Jean 4, 20). Celui qui fait du tort à son voisin ne peut être en paix avec lui-même. Il ne peut être à l'écoute des profondeurs de sa propre humanité. Il y a une contradiction essentielle.

Les difficultés que nous venons d'examiner manifestent, en fait, les prémices de la seconde phase, celle de la maturation. Bien les gérer, c'est déjà y entrer. La confusion due aux répercussions des purifications de l'âme ne doit aucunement nourrir un sentiment de perte, d'abandon de Dieu ou d'errance de soi. La vase au fond d'une jarre ne peut disparaître sans être agitée, opacifiant l'eau, avant que celle-ci ne soit filtrée, épurée, rendue propre à la consommation. Le retentissement négatif, inévitable, n'est pas signe de fausse route. La direction est juste. Le commençant est tout bonnement conduit vers une zone plus profonde de son être. Epuration, élagage, taille de soi s'accompagnent de la perte de certains repères. Le mode de fonctionnement mute vers un nouveau paradigme existentiel. Quelque chose d'immense est en train de s'ébaucher au plus profond de soi, si je n'y fais obstacle par mon refus de quitter ce qui ne peut que périr et si je consens à collaborer à cette pâque, à ce mouvement de conversion vers une conscience nouvelle, une « *naissance d'en haut* » (Jean 3,

3.7). Le dépérissement du « moi » égocentré, de l'être « charnel » dont parle saint Paul, en est le passage obligé. Bien que de manière différente, l'amour altruiste que signe le Christ en croix et la compassion désintéressée que manifeste le Bouddha sous l'arbre de Bodhgaya, tous deux en tracent la voie. L'égoïsme doit disparaître. Ne plus avoir le contrôle de soi. Sans l'ombre d'une concession.

« Qu'importe que l'oiseau soit retenu par un fil léger ou par une corde, remarque Jean de la Croix. Tant qu'il ne l'aura pas rompu, il ne pourra voler⁴⁸. »

Les seuils de maturation

Gérer avec endurance et humble patience les premières luttes des grands rééquilibrages de l'âme introduit dans la deuxième étape de la vie spirituelle. Celle-ci est caractérisée par le franchissement de seuils de maturation. Elle s'accomplit sur plusieurs plans, selon des rythmes différents. Souvent en interaction avec les étapes de la croissance humaine et les événements majeurs de l'existence. Grandir physiquement retentit à tous les plans, psychologique et spirituel. De même, les épisodes saillants d'une vie contribuent à approfondir la prise de conscience de sa signification essentielle.

Le déroulement de cette étape s'apparente à une spirale ascendante. Année après année, les cycles se succédant, la même personne vit des évolutions sur des zones identiques de son intériorité, alliant purifications, accalmies, progressions, crispations. Elle va son chemin selon ses capacités, le positionnement de sa liberté, les personnes rencontrées. Et, plus largement, selon les touches imprévisibles de l'Invisible. L'impression de retour dans des espaces intérieurs familiers mais enrichis, modifiés par les expériences antérieures, n'est pas rare.

Dans l'abandon

La maturité spirituelle survient dans la mesure où la conscience individuelle se simplifie et s'unifie en ce centre de gravité où elle entre en symbiose avec la source de son être. Le symptôme le plus probant est une disposition, bien identifiée dans la tradition spirituelle, appelée « l'abandon⁴⁹ ». Bien que différente, cette notion est proche de ce qu'on désigne aujourd'hui par le « lâcher-prise ». Une expression assez répandue dans les milieux bouddhistes⁵⁰. S'abandonner, c'est effectivement lâcher, délaissier des zones de comportements inadéquates à l'avancée vers le centre de soi. Cela se vérifie particulièrement dans l'exercice de la méditation lorsqu'elle consiste à ne pas donner prise aux tourbillons des pensées pour demeurer présent, aussi éveillé et vigilant que possible, indifférent au jeu de l'activité mentale. Peu à peu, cette attitude d'observation neutre devient écoute sans jugement de ce qui est là, ici et maintenant, qui vit en soi, autour de soi. L'esprit s'apaise et s'ouvre à des

niveaux d'être plus intérieurs. En lâchant pensées en surchauffe, états d'âme passagers et autres émotions fluctuantes, l'abandon dessille la conscience, affine l'intuition. L'approche méditative de la tradition bouddhique Vipassana s'inscrit dans cette approche : « voir les choses telles qu'elles sont », insiste-t-elle, exerçant l'œil de la conscience en vue d'agir plus justement.

Un passage de l'Évangile évoque le regard intérieur qui voit ce qui est juste : « L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est en bonne santé, tout ton corps sera éclairé. Mais si ton œil est malade, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! » (Matthieu 6, 22). L'œil est la métaphore de l'esprit qui discerne ce qui est juste pour inspirer une conduite de vie juste, apte à évoluer dans la lumière, non dans les ténèbres de l'ignorance et de l'errance morale. « Si ton œil », ton discernement « est malade », défaillant, « tout ton corps sera dans les ténèbres ». Ta vie entière sera dans l'impasse. « Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! » Si ce qui est censé te procurer clarté et discernement dans ton agir s'est obscurci, tu ne peux espérer avancer vers ta libération. Tu demeures dans les « ténèbres » de l'égoïsme, incapable d'aimer ton prochain.

La phase du mûrissement de l'âme octroie la capacité à délaisser ce qui, en elle, est source d'obscurité, d'étroitesse de vue, de partialité pour s'établir dans le mouvement de la vie, la grande respiration de l'Être. Or cette inscription, ainsi que je l'ai déjà dit, est synonyme d'un détachement radical de ce qui résiste et fait obstacle à l'influence de l'Esprit.

Metanoïa de l'esprit, mutation de la volonté

La maturité spirituelle, c'est donner de soi jusqu'au don de son être. Or ce don suppose de laisser prendre ce que l'on n'a pas choisi de donner, tout comme la manière de le donner. Ce point est déterminant. Il traduit un vrai détachement. Ainsi s'opère l'action prédominante, efficiente de l'Esprit qui, seul, peut déprogrammer le « moi » de ses conditionnements égocentriques. Cela est difficile. Si difficile à notre nature « égotiste » que cette transformation de l'être dans l'Esprit ne se réalise qu'au gré des épreuves crucifiantes de la vie. Pensons aux paroles fortes de Jésus adressées à Pierre dans l'Évangile de Jean : « En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais ; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas » (Jean 21, 18). Cette difficulté quasi insurmontable aux seules capacités du « moi » est mise en lumière dans l'épisode de l'homme riche :

« Jésus se mettait en route quand un homme accourut et, s’agenouillant devant lui, il l’interrogeait : “Bon maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?” Jésus lui dit : “Pourquoi m’appelles-tu bon ? Nul n’est bon que Dieu seul. Tu connais les commandements : ‘Ne tue pas, ne commets pas d’adultère, ne vole pas, ne porte pas de faux témoignage, ne fais pas de tort, honore ton père et ta mère.’” Maître, lui dit-il, tout cela, je l’ai observé dès ma jeunesse. » Alors Jésus fixa sur lui son regard et l’aima. Et il lui dit : « Une seule chose te manque : va, ce que tu as, vends-le et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens, suis-moi. » Mais lui, à ces mots, s’assombrit et il s’en alla, contristé, car il avait de grands biens. Alors Jésus, regardant autour de lui, dit à ses disciples : « Comme il sera difficile à ceux qui ont des richesses d’entrer dans le Royaume de Dieu ! » (Marc 10, 17-23). L’observance des principaux commandements religieux ne suffit pas pour vivre pleinement, accéder à la « vie éternelle », à la liberté dans l’Esprit. Les richesses, matérielles et plus encore spirituelles, peuvent bloquer, corrompre les velléités les plus généreuses. Autrement que les biens matériels, « vendre et donner » spirituellement ce que l’on possède « pour aller au Christ et le suivre » consistent à mettre qualités, vertus et charisme personnels au service d’autrui sans intéressement comptable. Sans rien espérer en retour. Et combien il en coûte au « moi » égoïste ! Impossible d’entrer dans « le Royaume de Dieu », cœur de l’existence, tant que les qualités morales, intellectuelles, spirituelles sont gérées comme un avoir dont on peut se prévaloir, un capital à faire fructifier. A la manière du « moi propriétaire » que dénonçait Maurice Zundel. Ce « moi », répétons-le sans détour, ne peut que disparaître si l’on désire demeurer sous l’influence grandissante de l’Esprit, se mouvoir dans le flux de la vie, « suivre le Christ ». Nous retrouvons ici la béatitude première de la « pauvreté en esprit » caractérisée par un élan filial de blottissement et d’abandon en Dieu, au plus profond de soi. L’abandon confiant est le fil conducteur des seuils de maturation. Il achemine sûrement à la « Grande Mort » dont parle le bouddhisme zen pour évoquer l’Eveil⁵¹. Il conduit à la mise en œuvre quotidienne du mystère de la Pâque du Christ, le baptême. Car « c’est dans la mort du Christ que [les chrétiens sont] baptisés », écrit saint Paul (Romains 6, 3) et réalisent leur filiation divine. Non dans les transports de la Transfiguration de Jésus, la quiétude de la prière, de la louange à la synagogue, au temple ou à l’église. Ni dans les senteurs exotiques et les méditations apaisantes d’un dojo zen et autres salles de méditation.

Au Tout par le Rien

L'abandon permet de parvenir au Tout en passant par le Rien parce qu'il pose, tend à déposer notre esprit dans ce qui EST. Un état qualifié par l'absence de possessivité et de prétention égotique.

Cet horizon n'est-il pas inhumain, contraire à l'humanité la plus évidente, sera-t-on tenté d'objecter ? Non pas inhumain car le cœur éveillé sait que le bonheur réside dans la simplicité d'un échange sans rétention aucune des ego concernés. Non pas inhumain, mais au-delà des seules capacités humaines. L'homme a besoin de plus que lui-même pour être lui-même. C'est sa posture paradoxale qui fait son drame et sa grandeur. Pour autant, ne détournons pas notre attention des appels de l'Infini. Continuons à les entendre, à les écouter, à les méditer à travers les exigences de l'abandon. Exigences mises remarquablement en prose par Jean de la Croix dans son dessin du « mont Carmel ». Je ne saurais trop recommander au lecteur de lire et relire, de méditer cet écrit tant il touche à la visée essentielle de la vie spirituelle réalisée dans et par l'abandon.

*Pour parvenir à goûter tout,
N'aie de goût pour rien.
Pour parvenir à posséder tout,
Ne cherche à posséder rien de rien,
Pour arriver à être tout,
Cherche à n'être rien en aucune chose,
Pour parvenir à savoir tout,
Ne cherche à savoir rien de rien.*

*Pour parvenir à ce que tu ne goûtes pas,
Tu dois passer par où tu ne goûtes pas.
Pour parvenir à ce que tu ne sais pas,
Tu dois passer par où tu ne sais pas.
Pour parvenir à posséder ce que tu ne possèdes pas,
Tu dois passer par où tu ne possèdes pas.
Pour parvenir à ce que tu n'es pas,
Tu dois passer par où tu n'es pas.*

*Quand tu t'arrêtes à quelque chose,
Tu cesses de te jeter dans le tout.
Car pour parvenir en tout au tout,
Tu dois te quitter totalement en tout,*

*Et quand tu parviendras à le posséder totalement,
Tu dois le posséder sans rien chercher.
Car si tu cherches à posséder quelque chose en tout,
Tu n'as pas purement ton trésor en Dieu.*

*C'est dans ce dénuement que l'esprit trouve calme et repos,
Car ne convoitant rien,
Rien ne le tire péniblement vers en haut [les biens spirituels]
Et rien ne l'opprime vers en bas [les biens matériels]
Parce qu'il est dans le centre de son humilité.
C'est la convoitise de l'homme
Qui cause sa peine et son tourment⁵².*

L'impératif d'anéantissement du « moi » égocentré que sous-tend et requiert l'abandon est parfaitement mis en lumière. De manière abrupte, certes. On notera combien l'écrit sanjuaniste est traversé par l'injonction « tu dois ». Au cœur de cette nécessité spirituelle ciblée sans compromis par Jean de la Croix, l'extinction de la convoitise. Un constat identique à celui du bouddhisme. Essayons à présent de mieux comprendre la mise en œuvre de l'abandon, son dynamisme concret, gage de maturité spirituelle. Pourquoi la pratique de l'état d'abandon est-elle une passerelle sûre entre la vie marquée par l'ignorance, l'inaccomplissement et la vie libérée de toute obsolescence et toute finitude ? La raison réside dans ce que crée, instant après instant, l'abandon : un évidement du mode de fonctionnement du « moi » égocentré, avec ses habitudes, ses réflexes, ses automatismes.

De quelle manière ? Par un détachement, une déprise de soi qui est une vraie petite « mort » vécue au quotidien. D'abord avec soi-même : renoncement à laisser prise à telle pensée de colère, d'impatience, de tristesse, de déprime, de présomption, de complaisance, d'autojugement, de cupidité, d'inquiétude démesurée... Avec autrui : renoncement à ce qui capte, séduit, replie, coupe, brouille, instrumentalise, détourne d'un rapport gratuit et désintéressé avec lui, elle, cette personne que je côtoie.

L'abandon n'est donc en rien un laisser-aller. En aucun cas. Il dissout ce qui en soi n'est pas écoute sincère, disponibilité accueillante, serviabilité humble pour aimer par-delà les apparences rebutantes ou fascinantes. L'abandon est l'âme de la charité évangélique. L'amour altruiste qui aime parce qu'il perçoit intuitivement l'égalité foncière de toute personne. Thérèse de Lisieux en donne des nombreux exemples dans la vie quotidienne de sa communauté⁵³.

Tout autrement qu'une démission de sa volonté propre, l'abandon est inscription de son vouloir en Celui qui est présent en tous et partout. Consentement. Acte fort, continu, découlant d'une perception lucide de ce qui est et entraînant un désistement de soi à ce qui est. La foi peut y reconnaître la présence divine. Avec la conscience d'une gestion du cours de sa vie en synergie avec Autre que soi, dont la phrase de saint Paul est emblématique : « Ce n'est plus moi qui vit, mais Christ qui vit en moi » (Galates 2, 20).

La grâce du moment présent

Ne regardant ni le passé ni l'avenir, l'abandon, instant après instant, aime la volonté et recueille la conscience en cet unique point de contact avec l'Eternel : le moment présent. Voilà une des données les plus largement plébiscitées par les voies spirituelles d'Orient et d'Occident. Le moment présent est « le seul lieu de notre délivrance car il est le lieu de l'Eternel, seul réellement « instantané », sans succession donc sans « anéantissement », écrit remarquablement un « moine d'Occident⁵⁴ ». Le moment présent délivre l'accès à ce qui demeure. Dans le flux du temps, au sein même des occupations les plus ordinaires du quotidien, il établit le cœur en communion avec Celui qui est éternellement présent, que l'on appelle « Dieu ». Le moment présent est, en quelque sorte, sacrement de l'Eternel, signe concret de son insondable mystère. Laurent de la Résurrection, frère « carme laïc » (1614-1691), mobilisé la journée entière, hormis deux heures d'oraison, par des tâches manuelles, faisait de la pratique de la « présence de Dieu » sa principale discipline intérieure⁵⁵. Quelles que fussent ses activités, il cultivait ce regard de foi en la présence divine et s'y abandonnait résolument, auprès de ses frères, dans le service de la table, à la cuisine, « retournant sa petite omelette dans la poêle pour l'amour de Dieu ».

Cette qualité d'abandon, ici et maintenant, insuffle un élan pascal, déposédant le « moi » de tout ce qui passe pour le ramener à l'essentiel. Or seul l'Eternel est essentiel. En inscrivant notre esprit dans l'insaisissable moment présent, l'abandon accomplit ce passage. Il établit une passerelle vers l'Eternel.

Par suite, l'abandon ouvre les yeux du cœur sur l'impermanence et la vanité des choses temporelles que le livre du Qohélet décrit à sa manière, rythmé par le refrain « Vanité des vanités, tout est vanité ». L'abandon permet de pressentir l'inconsistance des choses face à l'Absolue Réalité, l'Eternel pour qui, « tout, devant lui, est comme rien, vide et néant pour Lui » (Isaïe 40, 17). Tout passe. Dieu seul demeure. Le moment présent aspire vers lui. Au-delà de tout ce qui ne peut que disparaître.

Etranger à tout laxisme, l'abandon n'est pas moins éloigné d'une indifférence indolente. Il est acquiescement au secret de la vie, décision ferme pour surmonter les courants superficiels de l'existence et poser au-delà des apparences l'ancre de l'engagement courageux qu'il inspire. En nous accoutumant au moment présent, à y établir notre demeure, l'abandon est l'initiateur du grand moment de la vie qu'est la mort. L'heure où la vie accule notre esprit à lâcher radicalement prise et laisser le fil d'une existence nous quitter inexorablement. Charles de Foucauld, lecteur assidu de *L'Abandon à la Providence divine*, s'appliquait à vivre chacune de ses journées comme si elle était la dernière⁵⁶. Voilà qui dispose plus immédiatement son esprit à aller à l'essentiel dans le cours du quotidien, à vivre l'essentiel qui demeure au présent. A ne rien retenir et à être dans le don de soi, instant après instant. Le verset 6 du psaume 30 condense la saveur pascale du mouvement de l'abandon. « In manus tuas, Domine, commendo spiritu meum. » « En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ». L'abandon, c'est cela : non seulement une déprise de soi que suppose le lâcher-prise, mais aussi une remise de soi, ferme, intentionnelle dans le vouloir d'un autre que soi⁵⁷.

Comment parvenir à ce désistement continu qui est consentement à ce qui est ? La vie et ses épreuves nous l'enseignent bien plus que les consolations, les lumières intérieures et l'apaisement spirituel glanés dans la contemplation.

Heureuse épreuve

L'égoïsme plonge ses racines si profondément en notre esprit que seuls de grands séismes, intérieurs et extérieurs, avons-nous dit, parviennent à le déloger. Les heures où « nous sommes menés là où nous ne voudrions pas ». Non que l'épreuve en tant que telle soit source d'abandon. L'affirmer serait une dangereuse apologie de la souffrance et un dolorisme dont beaucoup de traditions religieuses eurent à pâtir. Par son impact déstabilisateur, l'épreuve est l'occasion d'un examen de fond, pour la mise en place d'un nouveau paramétrage intérieur, de nouveaux fondements de sa personnalité. L'épreuve rend opportune une conversion de vie. Pensons encore à la parabole de l'enfant prodigue. Aux nombreux témoins de la vie spirituelle : François d'Assise et la crise dévastatrice de l'ordre qu'il a fondé. Jean de la Croix et son incarcération au cachot de Tolède. Thérèse d'Avila et sa longue maladie. Thérèse de Lisieux et le violent impact psychologique dû à l'internement de son père dans un asile d'aliénés. Mais aussi Sri Aurobindo et son incarcération suite à sa condamnation pour activisme politique. Nelson Mandela et ses vingt-sept années

d'emprisonnement. Peu d'itinéraires humains accèdent à l'état d'abandon sans qu'une épreuve ait servi de déclic, de milieu favorable à une maturation intérieure, une transformation. Dans la Bible, l'épreuve est ainsi comprise, intégrée à la pédagogie divine en vue de la purification du cœur d'Israël : « Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le Seigneur ton Dieu te l'a imposée pour te faire passer par la pauvreté ; il voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : allais-tu garder ses commandements, oui ou non ? Il t'a fait passer par la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne, que tu ne connaissais pas et que n'avaient pas connue tes pères, afin de t'apprendre que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de l'Eternel » (Deutéronome 8, 2-3). L'abandon naît dans et de l'épreuve pour transmuier les appétits et autres désirs de l'homme en désir et faim de Dieu.

Au plan du fonctionnement de l'âme, l'abandon met, dans un premier temps, les facultés de l'esprit – intelligence, volonté, mémoire – en difficulté. Avant de s'adapter au climat intérieur de l'épreuve, elles sont désemparées, littéralement désorientées. L'obscurité les oblige à abdiquer d'une conduite sous contrôle. Cet assombrissement annihile les intentions courtes, peu courageuses en termes d'altruisme désintéressé, du « moi » égo-centré. La clarté de la foi et l'impulsion de l'amour de Dieu prennent peu à peu le relais. Elles assurent le rôle de « guide de l'aveugle » que l'âme devient. C'est la grande thématique de la nuit obscure développée avec génie par Jean de la Croix. Avec grâce poétique et un rare sens psychologique, le docteur castillan décrit les pas de l'âme abandonnée. En marche amoureuse vers Dieu qui l'attire au centre d'elle-même. Lisons la première des huit strophes de son poème, « Chant de l'âme » pour son bien-aimé. Elle délivre la clé du cheminement vers l'état d'abandon.

*Par une nuit obscure,
Enflammée d'un amour plein d'ardeur
Oh ! Bienheureuse aventure !
Je sortis sans être aperçue,
Ma demeure étant désormais apaisée⁵⁸.*

Jean de la Croix commente lui-même son poème. Il explique que « les âmes pénètrent dans cette nuit obscure quand Dieu les tire de l'état des commençants, c'est-à-dire de ceux qui pratiquent la méditation, pour les placer dans l'état de ceux qui progressent, c'est-à-dire des contemplatifs, et par cette voie leur faire atteindre l'état des parfaits ou l'union de l'âme avec Dieu⁵⁹ ». La nuit spirituelle

est obscurcissement de l'esprit quand celui-ci est suffisamment mature, prêt à délaissier une conduite jusque-là contrôlée, maîtrisée par la raison, aussi croyante soit-elle. Selon Jean de la Croix, Dieu attire ainsi l'âme pour la disposer à s'ouvrir à plus qu'elle-même dans le cours de sa vie, bien plus qu'elle n'a pu le faire et ne pourrait le faire. Cette attraction s'opère par le double lien dynamique de la foi et de l'amour. L'assombrissement intérieur est une image. Elle suggère qu'un régime autre, jusque-là inconnu, est en train de s'instaurer, supplantant le précédent. C'est l'heure de la « contemplation obscure » qui met l'entendement en berne de son activité antérieure et la volonté dans la perte de son self-control. C'est l'heure de l'abandon consenti, fervent, poétiquement décrit par Jean de la Croix : « Enflammée d'un amour plein d'ardeur / Oh ! L'heureuse aventure ! / Je sortis sans être aperçue, / Ma demeure étant désormais apaisée... »

L'âme s'émancipe d'une dimension périmée de sa foi, de sa relation à Dieu, au sens qu'elle donnait à sa vie. Elle « sort », se libère de son « moi » égocentré « sans être aperçue ». Sans que ses facultés mentales puissent en comprendre le comment, saisir les modalités de cet affranchissement. Car sa demeure est « apaisée ». L'âme commence à retrouver le centre d'elle-même, sa demeure originelle. La paix, l'apaisement en est le premier fruit.

Nouveau mode d'agir, nouvelle conscience

Ce recouvrement s'accompagne de l'éclosion d'une conscience nouvelle dotée d'une intuition plus affinée de l'Être, de la présence divine. Son mystère, son incompréhensibilité n'en demeurant pas moins entiers, gagnant même en épaisseur, en densité. Incapable de s'éclairer et de se conforter par ses réflexions, l'esprit recherche la seule présence divine. Il ne peut revenir à une méditation discursive, raisonnée dont il avait coutume. Il n'y trouve plus aucun goût, aucun intérêt, aucun secours. C'est le sevrage spirituel des modes antérieurs⁶⁰. Une autre nourriture intérieure est recherchée. Les représentations antérieures de Dieu, du Christ, de la Vierge Marie et autres figures spirituelles, ainsi que la manière d'être en relation avec elles sont caduques, insipides. Elles ne réfléchissent plus le mystère. Plus de la même façon. Ce changement de perception spirituelle peut être déconcertant, troublant, voire inquiétant, angoissant. Ai-je perdu la foi ? Pourquoi suis-je devenu si indifférent à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eucharistie ? Comment se fait-il que je n'éprouve plus d'affection, d'adhésion sensible pour le Dieu de mon cœur, de ma foi ?... Je ne reconnais plus le Christ. Je ne ressens plus la présence de Dieu. Où est-il ? Que se passe-t-il⁶¹ ?

Dieu, le Christ est toujours présent. Plus que jamais présent. Sous un autre mode. Il s'agit de quitter le Christ pour le retrouver autrement, tout autrement. « Dans ce chemin, écrit Jean de la Croix, abandonner tout chemin, c'est entrer dans le vrai chemin. Et laisser son mode d'agir, c'est toucher le terme sans mode, qui est Dieu⁶². » Un peu à la manière du Christ ressuscité au matin de Pâques. Non identifiable aux yeux encore « charnels » de ses disciples, habitués à le côtoyer tel qu'il était avant Pâques. Il faudra l'interpellation de leur maître, tout le tact de sa pédagogie, pour que leur cœur le reconnaisse.

L'abandon initie au mode « contemplatif » de reconnaissance divine. C'est ainsi que l'itinéraire de l'âme est polarisé par une unique présence, celle de « l'Aimé », répète Jean de la Croix. La présence mystérieuse du Divin, par-delà toute représentation, est reconnue, approchée dans le « langage silencieux de l'amour ». Ce passage, cette transition vers « l'union d'amour » par le vide, la mise en silence des modes antérieurs de reconnaissance est celui qu'opère l'état d'abandon par la foi. Une foi vive, dépouillée du raisonnement imagé. Passage crucifiant du « vieil homme » à « l'homme nouveau »⁶³. Mystère de Pâques réalisé dans la vie présente. Le moment présent.

Jean de la Croix parle plus précisément de « trois signes⁶⁴ » indicateurs de ce passage, symptômes des maturations décisives de l'esprit. Le plus probant est celui d'une simple et irrésistible attraction vers Dieu. On recherche avant tout sa présence dans la foi et l'amour. Non seulement aux moments choisis de l'assise silencieuse, dans le recueillement de la prière et de la méditation, par-delà tout discours, toutes formules, pensées et images. Egalement à travers les contingences des activités quotidiennes les plus communes, heureuses ou pénibles, familiales, professionnelles, amicales, prosaïques, de détente et de labeur... Exister est éprouvé, davantage vécu dans le pressentiment d'une action mystérieuse, prédominante au plus profond de soi, autour de soi, qui anime, inspire, guide. Le cours de la vie se poursuit, sans changement notable. Le cadre est le même. L'agenda toujours aussi serré et routinier. Ce qui est changé, profondément nouveau, c'est la conscience avec laquelle tout est vécu, assumé, géré. *Aunque es de noche*, « même si c'est de nuit »⁶⁵. Dans l'éclipse d'une lumière qui n'est plus et laisse place à une clarté inconnue, une énergie inédite. Les vers de Jean de la Croix prennent alors tout leur sens :

*« Appuyé sans aucun appui
Sans lumière, en profonde nuit,
Je vais me consumant sans cesse⁶⁶ »,*

Vers l'accomplissement de mon humanité.

Aller « appuyé sans aucun appui ». Voilà une formule déconcertante. Que peut-elle vouloir dire ? Aller son chemin « appuyé sans appui », c'est avancer sans s'aider des représentations antérieures de Dieu, sans recourir au ressenti qu'elles peuvent susciter. En effet, « si l'âme s'appuie sur quelque connaissance, goût ou sentiment de Dieu..., elle fera facilement fausse route dans le chemin spirituel⁶⁷ ». Désormais, le seul appui est celui d'une « foi nue », sevrée de ses goûts, dépouillée de ses images favorites, délestée de l'écran des médiations mentales. La foi d'antan fait place à un vide qui met à mal et à mort les soutiens du passé. Un vide capable de provoquer un krach intérieur. Cette crise spirituelle est provoquée par le processus même de la foi. Aucun événement extérieur, aucune épreuve de l'existence n'est directement en cause. Un des cas les plus typiques est celui d'Henri Le Saux. Pour décrire ce grand basculement de l'esprit dans une autre dimension de la foi, il écrit dans son *Journal*, le 11 janvier 1969 : « Il est vraiment terrible de se découvrir sans aucun deva [divinité médiatrice figurée], ni en ce monde ni en un autre. Et pourtant qu'y faire ? L'angoisse qui me poursuit depuis Arunâchala⁶⁸, seize ans et plus désormais. Et cette peur instinctive de manquer au Seigneur Jésus à la façon dont je l'adorais autrefois⁶⁹. »

Nous pourrions mentionner la nuit de la foi de Mère Teresa⁷⁰, voire celle de Thérèse de Lisieux⁷¹. Finalement, l'inévitable obscurité et vide intérieur qu'éprouve, d'une manière ou d'une autre, tout fidèle progressant vers ce qui est au-delà. Porté, guidé par cette dynamique sûre et obscure, composant et coagissant avec Autre que soi, au plus profond et à l'intime de soi, l'homme marche vers l'exaucement de sa destinée.

Vers l'accomplissement

L'allégorie de la « nuit », nous l'avons vu, est la figure symbolique de la deuxième phase de la vie spirituelle. Caractérisé par un processus de maturation intérieure, l'abandon dans et par la foi en est l'attitude déterminante. Jusqu'où, vers qui, vers quoi conduit cette nuit que Jean de la Croix dit être bienheureuse ? A quel type de connaissance ouvre-t-elle ?

Connaître au-delà du connu

Pour répondre à ces interrogations, rien de mieux que de poursuivre la lecture de son poème communément appelé « La nuit obscure ».

*Par une nuit bienheureuse
En secret, car nul ne me voyait,
Ni moi ne voyait rien,
Sans autre lumière et guide
Hormis celle qui brûlait dans mon cœur*

*Et celle-ci me guidait
Plus sûre que celle du midi
Là où m'attendait
Celui que je connaissais déjà
Sans que nul en ce lieu ne parût.*

*O nuit qui m'a guidée !
O nuit plus aimable que l'aurore !
O nuit qui as uni
L'Aimé avec son aimée,
L'aimée en son Aimé transformée⁷² !*

La « nuit », écrit Jean de la Croix, est un guide sûr vers l'irreprésentable, Celui qui est « au-delà de tout ». Mettant dans l'obscurité ce qui lui est inadéquat, elle écarte, nie ce qui est en deçà de cet au-delà. Cette négation

plonge l'esprit dans une nuit. Dans l'intitulé complet de sa poésie, Jean de la Croix précise que la joie dont l'âme est gratifiée dans l'expérience de « l'union avec Dieu » se manifeste au terme du « chemin de la négation spirituelle⁷³ ». Négation de quoi ? De ce qui nomme l'Innommable. De tout ce qui prétend le comprendre. Une négation qui n'est pas un rejet des formulations sur Dieu, des prières verbales, du discours théologique et moins encore des écrits sacrés. La négation spirituelle ne jette pas l'anathème sur le langage comme tel. Elle dissuade fermement de tout attachement idolâtre à Celui qui demeure incompréhensible, inqualifiable. « Ni ceci ni cela » de ce qui évoque Dieu et signe son mystère n'est Dieu. Il importe donc de nier sans décrier ni mépriser. Et ne pas verser dans l'excès d'un discrédit des signes que l'Indicible n'a pas manqué de manifester, au regard du croyant, à divers moments de l'histoire, donnant naissance aux grandes religions. Moïse, Zarathoustra, Bouddha, Jésus, Mahomet ne sont pas des imposteurs ou des rêveurs. Ni ceux et celles qui ont suivi, vécu leurs enseignements. Ils sont d'authentiques médiateurs du divin. Le contenu essentiel de leur message est éminemment juste, porteur de lumière et de paix pour l'humanité. La dérive, source d'obscurantisme et des conflits que nous ne connaissons que trop, apparaît dès le moment où le croyant et la communauté croyante pétrifient les paroles humaines de la médiation divine, figent le message à son expression historique, à ses développements dogmatiques. Combien est-il triste, consternant de constater la dégradation récurrente du message originel des prophètes et autres initiateurs de ce qu'on appelle « religion ». L'eau des traditions religieuses n'a-t-elle pas perdu le goût de la source de l'Esprit ?

Bien évidemment images, représentations, concepts sont et seront toujours indispensables au balisage du chemin vers le but. Ce paradoxe est au cœur de l'expérience spirituelle : aller au signifié sans s'attacher aux signes. En vue d'être libre, « l'homme spirituel⁷⁴ » qui s'engage dans une voie est initié à une posture déconcertante, difficile à intégrer dans sa conduite intérieure : « appuyé sans appui », avons-nous dit à la suite de Jean de la Croix. Saisi par une manifestation religieuse – Dieu se révélant et se communiquant –, éclairé par les enseignements d'une voie, l'homme doit ne plus s'appesantir, s'enfermer dans les repères, les signes, les images, les goûts s'il désire joindre le divin qui l'a ainsi saisi et éclairé. Afin d'aller plus loin, plus en profondeur, plus au large, le mode de connaissance devient autre. Ce qu'explique saint Paul aux Corinthiens : « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi à présent. » C'est une connaissance plus expérimentale, par le cœur et dans l'Esprit. Non par « ce qui se voit », avait précisé Paul peu avant. « Si donc

quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle, l'être ancien a disparu, un être nouveau est là⁷⁵. » Celui qui est dans le Christ, qui vit en lui d'une manière prédominante, ne peut plus, ne doit plus s'appuyer sur « l'être ancien », sur le mode antérieur de connaissance du Christ, devenu inapproprié. Car « un être nouveau est là ».

Insistons encore. Sans cet assombrissement spirituel, sans cette éclipse des modes antérieurs de connaissance que Jean de la Croix décrit en recourant à la métaphore de « la nuit obscure », le dessaisissement des représentations passées n'est pas réalisable. Nous y sommes trop habitués, attachés jusque dans notre subconscient. Sans cette nuit intérieure, impossible est le chemin vers le centre de soi où « [Dieu] réside seul, en silence⁷⁶ ». En « silence ». Précision capitale. Ce lieu secret, nul ne peut y entrer et y demeurer sinon « dans l'ignorance » des images et des goûts de Dieu, « surpassant toute science », écrit Jean de la Croix⁷⁷. Ignorer ses appuis antérieurs, ne plus s'y agripper éveille à une conscience autre. Une connaissance autre. Transcendant effectivement « toute science ».

Indicible accomplissement

Le lecteur l'aura deviné, la dernière étape de la vie spirituelle, celle de l'accomplissement, est en elle-même indescriptible, indicible, incommunicable. Ceux qui en ont expérimenté les degrés les plus élevés, les « mystiques », n'ont pu, la plupart du temps, en suggérer le contenu que sous le vêtement de la prose poétique. En écho plus au moins fidèle à l'expérience qui, comme telle, demeure au-delà des mots et de l'entendement. Pour autant, « l'union et la transformation de l'âme », décrites quelquefois en des termes sublimes, ne doivent pas induire en erreur. Le but du cheminement spirituel est d'être pleinement humain, solidaire avec ses semblables. Non coupé du monde, absorbé dans des états de conscience extraordinaires. Cela n'est que caricatures encore trop répandues, qui détournent et égarent les esprits. On imagine alors le saint, le mystique, le « parfait » tel un être surhumain, doté de pouvoirs et de charismes hors du commun. Lourde méprise. Les soi-disant maîtres et autres gourous, animateurs charismatiques de toute obéissance qui affichent une telle vitrine sont à éviter. Du moins, ils doivent être évalués sur un double critère : leur bienveillance désintéressée, respectueuse. Et leur humilité.

Alors, comment évoquer l'épanouissement de la vie spirituelle, sa pleine fruition dans la condition humaine présente ?

En premier lieu par les accomplissements que j'appelle partiels, ponctuels. Ils peuvent faire signes, être de justes évocations du plein accomplissement. Cela peut surprendre. De quoi s'agit-il ? Je fais allusion ici aux moments où notre humanité entre en résonance avec ses profondeurs, avec le fond de son potentiel. Ce sont les heures de réelles plénitudes jalonnant l'itinéraire humain. D'abord les moments de bonheur, les « bonnes heures » de la vie : la naissance d'un enfant, les noces libres entre conjoints, tout comme le jour d'une profession religieuse, d'une ordination sacerdotale, une rencontre marquante, laissant à jamais son empreinte parce qu'indicatrice du sens de sa vie, de la vie. Et aussi ces instants ineffaçables de contemplation naturelle lors d'un concert, d'une promenade en haute montagne, dans le désert... Plus surprenant encore, ce peut être les moments douloureux, les malheurs, les « mauvaises heures » de la vie, celles qu'on ne souhaite à personne : le décès d'un être cher, une séparation, une grave épreuve de santé, le malaise angoissant d'un vide socioprofessionnel subi sans perspective de reconversion... Ces heures difficiles ont pu aussi permettre d'entrer plus intensément, plus authentiquement avec les profondeurs de soi. Et être des signes probants de l'accomplissement à venir.

Mais le plein accomplissement, celui de la maturité spirituelle, comment en parler autrement que par l'allégorie poétique, les signes partiels des heures à haute intensité existentielle ou par ce qu'il n'est pas ?

L'amour signe l'accomplissement

On reconnaît l'arbre de la sainteté, de l'accomplissement aux fruits qu'il porte. Le « fruit de l'Esprit » déjà mentionné. Fruit aux neuf facettes énumérées par saint Paul dans une de ses lettres : amour, joie, paix, patience, serviabilité, bonté, fidélité, douceur, tempérance⁷⁸. L'étape finale de la vie spirituelle, celle dite des « parfaits », des êtres accomplis, « unis à Dieu », « réalisés », « éveillés », « libérés vivants » (*jivan mukta*) est l'étape de l'humanité qui irradie le fond de son propre mystère à travers le prisme de ces qualités spirituelles, « fruit de l'Esprit ».

Disons-le simplement : c'est l'humanité qui fait du bien à ses semblables, qui sert l'unité du genre humain, qui est artisan de paix, qui œuvre à la justice. Qui ne nuit en aucune manière. C'est l'humanité qui manifeste une bonté inconditionnelle. Un amour qui aime jusqu'au bout, quelles que soient les circonstances. C'est l'humanité qui compatit et secourt, qui « donne à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, qui accueille les étrangers, habille ceux qui sont nus, visite les malades, les prisonniers⁷⁹ », les personnes isolées.

L'humain en pleine santé spirituelle est celui, celle qui aime concrètement, qui prend patience, sert, se plaît dans la défiance de soi, dans ce qui est juste et vrai, qui pardonne, espère, supporte⁸⁰. En fait, l'humain accompli est celui qui vit en ce qui demeure et ne peut disparaître. Car la charité, l'amour des profondeurs, ne passe jamais. Tout disparaîtra, sauf ce qui est vécu dans la qualité de cet amour. C'est le message testamentaire laissé par une personne que j'ai accompagnée dans ses derniers instants. Elle avait vécu dans un milieu ouvrier, largement athée, indifférent aux questionnements spirituels et religieux. Entourée de son mari, de ses enfants, de ses proches amis, elle dit avec une douce conviction ces paroles prénantes d'une foi profondément chevillée en elle : « Aimez, aimez-vous. Souvenez-vous qu'à la fin, il ne reste que l'amour. »

Oui, c'est cela. A la fin, au terme de l'itinéraire spirituel tout comme au dernier jour d'une vie, il ne reste que l'amour. La qualité d'amour, la qualité du vécu relationnel avec laquelle on a vécu, donc aimé. Car l'amour est le but. Le but de toute vie. Libérer le cœur, transformer l'esprit, l'éveiller, n'a pas d'autre sens que celui de délivrer et de faire jaillir l'amour des profondeurs. Etre accompli, c'est être et vivre dans l'amour des profondeurs, l'*agapè* (*mettre en grec*). C'est cela seulement qui nous fait passer de la mort à la vie. Cela seul, écrit Jean de la Croix, qui sera « examiné⁸¹ ». Cela uniquement qui peut nous qualifier à vivre « au-delà ». Car « au-delà », hier comme aujourd'hui et demain, seul demeure l'ETRE. L'Etre divin, absolu, qui est « amour »⁸². Dont l'intériorité, la substance Une de son mystère, si l'on peut dire, est « relationnelle ». Une unité qui est plénitude de « relations »⁸³.

C'est pour cela aussi que l'homme « saint », l'homme de l'accomplissement, l'homme qui demeure dans l'amour est l'homme du silence.

Silencieux amour

Quelques années avant sa mort, Jean de la Croix écrit en appendice d'une de ses lettres cette recommandation : « Rien ne nous est plus nécessaire que de garder en présence de notre grand Dieu le silence des désirs et celui de la langue. Le langage qu'il entend, c'est le langage silencieux de l'amour⁸⁴. »

Garder « le silence des désirs et de la langue » et s'exercer « au langage silencieux de l'amour », c'est être passé « au-delà ». Dès maintenant, instant après instant. C'est ne plus être tributaire de ce qui divise, fragmente, sépare, replie, enferme, enfle le « moi » égo-centré. Cultiver ce silence intérieur, c'est entrer dans le dialogue non verbal de la contemplation. Un vrai dialogue. On

peut avoir quelque difficulté à concevoir un tel dialogue. L'amour l'enseigne. Car l'amour des profondeurs est silence. Comme l'est l'amour intime, vrai, limpide entre un homme et une femme. Communion silencieuse de l'être en amour, de deux êtres qui s'aiment : don et accueil, accueil et don. Simultanément.

L'homme de l'accomplissement est celui du rayonnement de la bonté qui écoute, accueille et donne, se donne parce qu'il est l'homme du silence intérieur où s'énonce l'amour des profondeurs.

On ne répétera jamais assez combien le silence est la sonorité mélodieuse de la transformation intérieure tout autant que celle de l'accomplissement spirituel. Car le seuil pascal entraînant la mort du « vieil homme » dont parle saint Paul est d'abord une mise en silence de tout ce qui doit disparaître, les désirs et leurs formulations, les goûts et leurs représentations. Ce seuil est incontournable pour rendre aveugle, inopérant le « moi » égocentré et être, vivre enfin en tant que « moi » essentiel, relié, filial. Franchir ce seuil n'est pas simple un changement d'humeur spirituelle ni un mauvais moment à passer. C'est vivre une métamorphose. Thérèse d'Avila l'évoque à l'aide d'une image, celle du ver à soie qui « doit mourir dans le cocon » de la présence de Jésus-Christ, devenue « notre demeure ». « Le ver à soie se change en papillon blanc après être entièrement mort au monde », aux désirs passagers. « L'âme ne se reconnaît plus⁸⁵. » Voilà une image suggestive de la résurrection, de la transformation radicale que réalise le processus de la vie spirituelle. L'homme est bel et bien promis à un changement d'état touchant à ses fondements. Un renouvellement qui le rend méconnaissable au regard de sa condition antérieure. « Il ne se reconnaît plus. » Ce qu'il sait et connaît est ce qu'il expérimente : l'amour, la vie divine dont il est débiteur. Une vie qui l'a vivifié, qui l'a rendu à la vie en anéantissant ce qui le maintenait dans l'étroitesse mortifère, illusoire de son « moi » égocentré, « l'homme pécheur ».

« O Vie divine, tu ne tues que pour donner la vie et tu ne blesses que pour guérir. Oui, tu m'as blessé pour me guérir, ô divine main ! Tu as donné la mort à ce qui me tenait dans la mort, à ce qui me privait de la vie de Dieu dont je vis maintenant⁸⁶. »

L'homme au cœur silencieux sait désormais que l'amour dont il vit, l'amour des profondeurs, n'est pas fluctuant, évanescent, sujet à l'instabilité de l'impermanence. Cet amour-là demeure. Il jouit de son fruit : une paix que nul ne peut ravir. Quand bien même une épreuve l'atteindrait dans son corps ou dans son âme, le secouerait en tous sens jusqu'à le faire vaciller, souffrir, peiner,

douter. La paix persiste, intacte, puissante. Non à la manière stoïque, apathique d'une quiétude impassible et indifférente. Non car l'amour le presse. Il compatit à la condition humaine de ses semblables, de ses proches. Il se sait en profonde unité et solidarité humaine avec eux, aussi différents soient-ils par leur culture, leur religion, leur style de vie, leur statut social, leur âge. Aussi, quand l'un d'entre eux souffre, il souffre avec lui. Il entend, voit, ressent leurs plaintes, leurs détresses, celles des exilés et des émigrés fuyant la guerre, la famine, l'oppression politique, les dérèglements climatiques. Il entend, voit, ressent le désespoir des sans-emploi, des sans-abri, des personnes âgées isolées. Il s'indigne face aux discriminations raciales, ethniques, religieuses, fondées sur l'orientation sexuelle. Il s'inquiète de la promulgation de lois liberticides à l'encontre des piliers d'une société responsable de sa destinée : l'éducation, la justice, la presse, l'expression artistique, la liberté associative. Il s'alarme face à la dégradation croissante de l'environnement, la voracité de l'exploitation des ressources naturelles par des groupes industriels sans scrupules. Il s'afflige, scandalisé, en apprenant les froides spéculations du monde de la finance sur le dos de populations surexploitées en Afrique, en Asie, en Amérique latine, en Océanie. Il entend, voit, ressent aussi la joie et le contentement de ceux qui luttent pour les droits de l'homme et de la nature, pour la reconnaissance des alternatives sociétales en faveur d'un développement durable et raisonné. Il applaudit et soutient les justes combats pour la liberté et le respect des consciences.

A l'exemple d'un mahatma Gandhi, d'un dalaï-lama, d'un pape François, l'homme qui vit ainsi, animé par l'amour des profondeurs, est solidaire de tout humain et de tout vivant. L'inquiétude du « Royaume des Cieux » inspire ses pensées, ses paroles, ses actes, son engagement.

« Que vienne le règne de l'au-delà. »

Oui, c'est cela qui l'habite, l'anime, le guide désormais.

Que tout être soit respecté, aimé, béni. Car tout vivant est resplendissement de l'unité de la vie, de son mystère, de sa beauté, de sa dignité.

Quels que soient sa vocation personnelle, son rôle social, sa mission spirituelle, l'homme de l'accomplissement, au cœur silencieux, est aussi celui de l'engagement solidaire pour la défense des valeurs éthiques universelles. Car ce sont ces valeurs qui donnent corps et vie à l'amour des profondeurs.

Avis pour un voyage vers l'Inconnaissable

Nous venons de parcourir les principales phases du cheminement spirituel. Des débuts enthousiastes en passant par les seuils de maturation franchis dans l'élan de l'abandon, jusqu'aux derniers pas vers l'accomplissement d'une transformation marquée par le sceau de « l'au-delà ». Nous pouvons à présent davantage cerner ce qui convient et ce qui est à éviter dans la progression vers une telle destination. Que préconiser sur le chemin vers l'Inconnaissable ?

Afin d'éviter tout faux départ, une recommandation s'impose comme un indispensable prérequis : partir avec soi-même.

Partir avec soi-même

Pour s'aventurer vers le mystérieux centre de soi-même, quoi de plus évident que de partir avec tout soi-même. Tellement évident, irréfutable. Presque inutile de le mentionner. Et pourtant ! Combien d'engagements faussés parce qu'on ne mobilise qu'un personnage d'emprunt, une partie de soi-même ! Un « soi-même » survalorisé dans ses qualités, ses vertus, ses dons, minimisant ses limites, ses défauts, ses failles par narcissisme ou simple ignorance.

Le préalable pour l'embarquement dans ce voyage intérieur est un minimum de connaissance de soi. Une connaissance sincère, la plus objective possible, lumières et ombres comprises. Sans surestimer les premières ni masquer les deuxièmes. La vie spirituelle n'est pas l'épanchement de soi dans les parfums d'un idéal tranquillisant. Elle ne peut s'expérimenter sans que l'on soit conscient de son humanité, avec toutes ses composantes, narcissiquement valorisantes ou pas. Quand bien même cette conscience serait partielle. Il importe qu'elle ne soit pas partielle. Car c'est mon humanité, toute mon humanité, qui est du voyage. Elle seule. C'est vers le fond d'elle-même, dans l'épaisseur de son centre qu'il importe de progresser. Et c'est elle, avec elle, sur elle qu'il faudra travailler, lutter, apaiser, encourager, soutenir, purifier, libérer, éveiller, convertir, transformer...

Dans le sillage de la grande tradition philosophique grecque, Socrate avait mis en évidence cet impératif à toute investigation spirituelle avec le célèbre aphorisme : « Connais-toi toi-même. » Œuvrer à se connaître, c'est prendre soin de soi. C'est assurer ce labeur primordial dans la lucidité de ce qui me caractérise afin de réaliser ce que je suis essentiellement. Et cela, dans la singularité d'une existence, avec ses contraintes, ses joies, ses épreuves, ses activités socioprofessionnelles. La démarche spirituelle s'effectue d'autant mieux, plus justement, dans la conscience de ce je suis, de ce je porte en moi. Et ainsi aller au plus profond de moi. Sans ce préalable, l'aventure spirituelle est très mal engagée, voire factice.

La foi : le sens du mystère

Bien disposé sur la ligne de départ, avec l'heureux souci de la connaissance de soi, quel viatique plus essentiel pour un voyage vers l'Inconnaissable que la foi comme acquiescement au sens du mystère de l'existence ? Ce flair de l'au-delà est déjà expression de la foi. Sans détour, parlons de la foi. Tout au long du cycle de la vie spirituelle, je l'ai évoquée à plusieurs reprises. La foi est assurément la vertu intérieure précieuse entre toutes pour avancer sur ce difficile chemin intérieur.

Qu'est-ce que la foi ?

Immense interrogation qu'aucune réponse ne satisfait vraiment. Pour tenter d'y répondre, les chrétiens recourent à un passage du Nouveau Testament, au début du chapitre 11 de la lettre aux Hébreux : « La foi est la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point. » La foi serait assimilable à un regard de l'esprit qui perce l'Invisible, « ce qu'on ne voit pas » avec les yeux de chair. Une perception à la fois énigmatique et certaine de ce qu'on espère, qu'on ne peut atteindre par les sens et la seule raison. La foi établit un lien avec ce que je devine, espère mais qui se dérobe à ma vue. Elle met mystérieusement en contact mon cœur avec ce que je ne peux saisir, reconnaître clairement. Elle est de l'ordre d'une connaissance intuitive. En s'inspirant d'un verset de la lettre de saint Paul aux Ephésiens, on peut dire, d'une manière plus imagée, que la foi est une vision « des yeux du cœur illuminés » par l'Esprit⁸⁷. Formule imagée à rapprocher des mots d'Albert Einstein : « Le plus beau sentiment du monde, c'est le sens du mystère. Celui qui n'a jamais connu cette émotion, ses yeux sont fermés. » Pour celui qui la connaît, les yeux du cœur sont ouverts.

Enoncée d'une manière générale, la foi est cette attitude de l'esprit attentif à ce qui le dépasse, le surpasse. Ce qui déborde les prises immédiates de l'intelligence. Non pour être soumis à une posture fidéiste, superstitieuse, démissionnaire de la raison. Avoir le sens du mystère n'est pas irrationnel et moins encore antirationnel. C'est au contraire permettre à la raison de s'ouvrir à une dimension du réel qui excède son mode habituel d'appréhension. Une

ouverture qui confère à la raison sa plus haute expression. Blaise Pascal le dit avec sa profondeur coutumière : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela. » Loin de la diminuer, le sens du mystère anoblit la raison humaine. Il lui donne non pas d'être comblée en ce qu'elle comprend, mais de découvrir des dimensions toujours nouvelles de la réalité. Il lui ouvre d'autres horizons parce que le sens du mystère est appréhension de l'au-delà du fini, du visible, du figurable, du sensible, du quantifiable, du vérifiable. C'est ainsi qu'il initie aux arcanes de la foi, à son mode de connaissance qui investit, sans le saisir pour autant, l'infini, l'invisible, l'infigurable, l'impalpable, l'indémontrable.

Si la raison semble s'opposer à la foi, c'est parce que la foi va au-delà de ce que la raison réduite à ses seules ressources peut comprendre. La foi transporte l'esprit au-delà du domaine ce que la seule raison évalue, analyse, vérifie. Elle n'est nullement en guerre contre la raison. Elle tend simplement à l'entraîner plus loin, plus haut, autrement. Et servir une cause plus noble parce que plus élevée, plus essentielle à la destinée humaine.

Ce mouvement typique de la foi, qui surélève en quelque sorte la raison et la positionne sur un registre nouveau, est la condition première pour avancer, mettre un pas devant l'autre sur le chemin vers l'Inconnaissable. C'est ainsi que l'on peut lire le verset de la lettre aux Hébreux, toujours au chapitre 11 : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il existe » (Hébreux 11, 6). Dépourvu du sens du mystère, l'homme ne peut guère s'orienter et moins encore progresser vers ce qui le dépasse, décrypter le secret qu'il porte en lui-même et le caractérise essentiellement.

Le sens du mystère n'est pas seulement une reconnaissance de ce que je ne peux enserrer dans les prises de mon intelligence. Il est humble adhésion à quelque chose de plus, à une dimension nouvelle. Quelque chose de transcendant. Quelque chose qui tend à instaurer un rapport dialogal, une relation interpersonnelle, par-delà les catégories intramondaines. Non pas que ce « quelque chose » serait extérieur à soi. Etant à l'intime de soi, ce « quelque chose » n'en demeure pas moins au-delà du saisissable, du compréhensible, du définissable. Le verbe croire sous-entend cette forme de connaissance qui est aussi, je le répète, une adhésion, un assentiment de l'esprit.

La foi comme pressentiment du mystère de l'existence et adhésion à ce qui est reconnu intuitivement comme juste et bon déborde largement la sphère des seuls « croyants », adeptes des religions. Du reste, être croyant, fidèle d'une

confession religieuse ne garantit pas d'être animé du sens du mystère qu'implique une saine relation avec « Dieu », toujours au-delà. Ledits croyants ne peuvent-ils pas être conditionnés, y compris à leur corps défendant, par un assentiment mimétique ? Un acquiescement grégaire à des formules, des credo, des rites sans une implication réelle du cœur, liés à une dévotion trop émotionnelle, attachés superstitieusement à telles images, à tels lieux de prière, à telles représentations culturelles et autres conceptions théologiques ? N'est-ce pas une part des vives apostrophes de Jésus adressées aux scribes et aux Pharisiens⁸⁸, enfermés et enfermés dans un formalisme casuistique, liturgique, ritualiste qui étouffe la Parole de Dieu et sert davantage l'assise de leur pouvoir, éloignés d'une « adoration en esprit et en vérité » (Jean 4, 23-24) ? Critiques de Jésus aussi vis-à-vis de ceux qui prient dans un esprit magique « comme le font les païens », ou qui jeunent et font l'aumône pour se faire voir et prévaloir⁸⁹. Par ailleurs, n'est-ce pas les raisons du sévère examen auquel s'adonne Jean de la Croix à l'encontre des « représentations pieuses », du culte des images, de la manière d'user « des oratoires et autres lieux consacrés à la prière », d'une « multitude des cérémonies »...⁹⁰ ? En tous les cas, le *sensus fidei*, le sens et l'expression de la foi débordent largement les frontières des religions officielles. Je pense à de nombreuses personnes en écrivant ces lignes. Jésus lui-même s'émerveille de la foi de nombreux « païens », éloignés de la communauté juive de son époque : la foi du centurion (Luc 7, 1-10), celle de la Cananéenne (Marc 7, 24 et suivants), du bon Samaritain (Luc 10, 29), de la Samaritaine (Jean 4, 9), etc. La foi est un mot polysémique et analogique. Autrement dit, la foi recouvre diverses significations. Il y a la foi « confessionnelle » de telle ou telle religion. Il y a la foi « élémentaire » qui recouvre « le courage d'être » (Tillich)⁹¹, commune à nombre de nos contemporains. Ce type de foi peut converger avec la foi comme ouverture au sens mystérieux de l'existence à laquelle je fais référence. Cette dernière signification de la foi est englobante. Elle doit, à mon sens, perdurer, quelles que soient ses qualifications religieuses particulières, christique, judaïque, musulmane, hindoue, bouddhique... Elle permet de se prémunir des limites du langage, de ne pas se fixer aux seuls énoncés de la foi⁹².

En tant qu'appréhension de l'au-delà, la foi oriente vers ce qui transcende les sens et le compréhensible. Ainsi l'homme de foi se caractérise-t-il en « ne s'attachant plus à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas ; car ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel⁹³ ». Ces paroles de saint Paul évoquent la force de détachement inhérente à l'impulsion de la foi, entraînant toujours plus loin dans le mystère qu'elle reconnaît. Dans ce mouvement, la foi

éveille les facultés de l'âme à un mode nouveau. L'entendement (l'intelligence), la volonté et la mémoire sont sollicités sur un mode de conscience jusque-là ignorées. Non sans éprouver une sensation de vide dont nous avons parlé avec la thématique de la nuit spirituelle⁹⁴. C'est la raison pour laquelle la foi rend peu à peu inopérant tout autre appui, recourt, image, pensée, sentiment... Et plonge, nous l'avons vu, le croyant dans une obscurité qui se mue paradoxalement en guide et « nuit bienheureuse ». La foi est bien « le seul moyen proportionné pour s'unir à Dieu⁹⁵ », se rapprocher de lui, le connaître dans le respect de son mystère. Autrement dit, sans jamais le réduire, l'identifier à ce qui peut en être compris, traduit en pensée, en concept, en image.

L'éveil au sens du mystère de l'existence, à son contenu, c'est l'éveil à la dimension divine de l'existence, au potentiel divin caché en soi et animant toutes choses. C'est l'accueil de l'influence du divin au plus profond de soi. Y adhérer suppose un abandon volontaire qui s'apparente à un consentement dépourvu de tout autre appui que l'intuition de sa présence.

Ainsi la foi, par-delà le balisage des formules d'un nécessaire credo, est-elle une puissance d'adhésion spirituelle au secret de l'existence. D'aucuns diraient qu'elle est l'émergence d'une conscience nouvelle. C'est effectivement cela ; avec la force, l'énergie qui engage vers ce qui est obscurément perçu. Il s'agit de la foi-confiance, autre que la foi confessionnelle, dont une Thérèse de Lisieux s'est faite le chantre. Quand Thérèse insiste sur la confiance comme attitude essentielle pour s'en remettre à Dieu et s'unir à Jésus, quand elle affirme à la fin de sa vie que « c'est la confiance et rien que la confiance qui conduit à l'amour⁹⁶ », c'est de ce dynamisme d'adhésion aimante qu'elle parle. Cela n'a rien à voir avec un mièvre sentiment, un transport passager de l'affectivité. Il est au contraire une énergie constante, ferme, capable en toutes circonstances d'opérer le saut vers l'impossible humain. Le passage vers l'autre rive, l'Inaccessible. En effet, « pour les hommes, dit Jésus, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible » (Matthieu 19, 26) ; ainsi qu'à « celui qui croit » (Marc 9, 23). Effectivement, à l'homme replié sur lui-même, réfractaire au sens du mystère, non réceptif à l'influence divine, il n'est guère possible d'accéder à ce qui sommeille en lui. A ce qui ne peut être sondé qu'avec la conscience nouvelle que procure la foi. La foi permet de prendre pied dans l'impossible humain. C'est ainsi qu'elle est transformatrice, résiliente, qu'elle ouvre dans l'opacité de l'épreuve une issue, une voie. Non pas illusoire, mais dont la finalité transcendante ne peut jamais être atteinte dans la vie présente. Elle guide jusqu'aux derniers instants, à l'ultime souffle de l'existence. Et révèle

définitivement son dessein secret : accorder le fini à l'Infini, introduire le temps dans l'Eternel. Non de mourir, de disparaître, mais d'entrer dans la Vie. « Celui qui croit en moi, dit Jésus, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jean 11, 25-26).

Au fil d'une vie, au gré des joies et des peines, des rencontres et des pertes, des jours et des nuits, le sens de la foi permet de sonder le mystère de l'existence et de nous préparer à « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment⁹⁷ » ; pour tout humain ouvert à plus que lui-même, fermement enclin à aimer lui-même et son prochain. Sans oublier la bienveillance envers son environnement naturel. Cela suffit. Et c'est déjà infini.

La foi est bien plus que la signification religieuse dans laquelle on a l'habitude de l'assigner et de la réduire. Certes, elle conduit ordinairement à une reconnaissance de Celui qu'on appelle Dieu, à une adhésion explicite à son mystère. C'est, peut-on dire, le cours commun du régime de la foi. Du moins reconnu comme tel. Pour autant, lorsque la foi reconnaît la Réalité absolue, elle ne peut s'appesantir dans les *représentations* de la foi sans se trahir elle-même. Lorsque le croyant demeure docile au dynamisme de la foi, il est conduit, comme nous l'avons dit, à lâcher, sans les renier, ses représentations, goûts, sentiments de Dieu. A ce propos, comment ne pas penser à la multitude de personnes en Occident affirmant avoir « perdu leur foi » en Dieu parce qu'ils ont grandi avec des conceptions de Dieu trop anthropomorphiques ? En réalité, bon nombre d'entre elles n'ont pas eu l'occasion de décrypter le sens de l'obscurité dont elles étaient envahies ni de trouver les clés pour aller au-delà de leur imagerie et de leur perception de Dieu. Alors que c'est la foi même qui le leur demandait.

Pour clore ces réflexions, j'invite à présent à une lecture attentive, méditée de l'hymne attribuée à Grégoire de Nazianze (329-390). Hymne qui est, à mon sens, un des écrits les plus inspirés pour suggérer cet élan vers l'indicible et divin mystère de l'existence.

*O Toi, l'au-delà de tout,
N'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi ?
Quelle hymne te dira, quel langage ?
Aucun mot ne t'exprime, à quoi l'esprit s'attachera-t-il ?
Tu dépasses toute intelligence.
Seul tu es indicible, car tout ce qui se dit est sorti de toi.
Seul tu es inconnaissable, car tout ce qui se pense est sorti de toi.*

*Tous les êtres, ceux qui parlent et ceux qui sont muets, te proclament.
Tous les êtres, ceux qui pensent et ceux qui n'ont point la pensée,
Te rendent hommage.
Le désir universel, l'universel gémississement tend vers toi.
Tout ce qui est te prie,
Et vers toi tout être qui pense ton univers fait monter une hymne de silence.
Tout ce qui demeure demeure par toi ; par toi subsiste l'universel mouvement.
De tous les êtres tu es la fin ; tu es tout être, et tu n'en es aucun.
Tu n'es pas un seul être, tu n'es pas leur ensemble.
Tu as tous les noms, et comment te nommerai-je, toi le seul qu'on ne peut
nommer ?
Quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées qui couvrent le ciel même ?
Prends pitié, O Toi, l'au-delà de tout,
N'est-ce pas tout ce qu'on peut chanter de toi ?*

Discerner les dangers

La vie spirituelle, nous venons de le voir, engage sur un chemin qui n'est autre que soi-même. Cependant, ce chemin mène au-delà, bien au-delà de ce que nous pouvons et estimons connaître de soi. Il conduit vers des zones inconnues. Ces espaces intérieurs deviennent accessibles lorsque notre esprit accepte de se recevoir d'un autre que lui-même, plus grand que lui-même. Lorsqu'il pressent un souffle, un silencieux murmure montant du plus intime de « soi-même ». Ce qu'on appelle la « grâce ». Cet autre nom du divin, parfum de l'au-delà. L'écoute sans jugement, dépouillé de tout cliché peut la recevoir. C'est dans la qualité de cette écoute que se joue l'aventure spirituelle. Ecouter, c'est apprendre à accueillir. A observer calmement pour accueillir avec discernement. Car tout n'est pas profitable sur le chemin de la vie spirituelle. Les dangers, les écueils, les mirages existent. Nombreux. Inévitables. Quels sont-ils ? J'en ai ciblé cinq, parmi ceux qui me semblent les plus courants et redoutables.

Le premier défi n'est pas à chercher bien loin ni difficile à identifier. Il trouve son origine en celui qui se met en route. Plus précisément, dans *les idéaux fantasmés* de ce que l'homme ambitionne pour être libre et heureux. Non pas Cela que l'on nomme Dieu ou d'un autre nom. Mais ce que l'homme peut faire, contrefaire avec son mystère, singeant ce que Dieu est à partir de ses projections humaines et grâce auxquelles il pense s'affranchir de sa médiocrité, de son ennui, de son ignorance. Un certain Karl Marx a écrit que la religion était « l'opium du peuple⁹⁸ ». Il s'inspira largement de Ludwig Feuerbach⁹⁹ pour qui la religion n'était qu'une aliénation fonctionnant à la manière d'un miroir réfléchissant les idéaux de l'homme. Feuerbach a raison ; non dans les conclusions qu'il en tire, niant la Réalité absolue, divine, Cela qui est au-delà de tout. Son raisonnement est juste en ce qu'il cerne très bien la propension typiquement humaine à hypostasier ses pensées, ses désirs, ses espérances, ses ambitions jusqu'à leur conférer un statut divin. Oui, il importe de tenir compte des réflexions de Feuerbach pour sauver l'homme de lui-même. Car l'illusoire projection de ses idéaux les plus nobles est un des plus gros obstacles sur le chemin de la vie spirituelle.

Quand l'homme, happé par le stress, la déprime, l'angoisse de sa condition humaine, « sa misère réelle » disait K. Marx, ne recherche dans la spiritualité, qu'elle soit laïque ou religieuse, que rêverie et échappatoire hors de la réalité, identification chimérique avec ses plus hautes aspirations, il se façonne un « Dieu de poche » (Sartre), fait à son image, à la mesure de ses peurs et de ses désirs. Il ne fait qu'instrumentaliser la démarche spirituelle à ses propres fins. Ou bien il se forge un imaginaire Dieu protecteur, un Dieu « paratonnerre », un Dieu fétiche. Un talisman. Bref, un Dieu irréel. Vrai idole de l'esprit. Cette dérive pseudo-spirituelle, elle, est bien réelle, avérée depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours. Le réquisitoire des prophètes de la « mort de Dieu » est toujours actuel¹⁰⁰. Il est bon de le prendre en considération sans a priori négatif parce que élaboré par les maîtres de l'athéisme idéologique. Leur critique met en relief la pertinence du seuil nocturne dont nous avons parlé. Et elle nous encourage à devenir véritablement « athées » de toutes nos représentations de Dieu et autres projections idolâtrées¹⁰¹.

Connexe à cette dérive vers un Dieu illusoire, le deuxième danger qui guette l'homme en marche vers la source de lui-même est de *se construire une spiritualité extérieure à lui-même*. Une pseudo-spiritualité qui masque ce qui encombre et empêche le sain bouleversement, l'inévitable ménage intérieur. Une spiritualité cache-misère, en quelque sorte, marchande de bonne conscience. En effet, « il est plus facile de se bâtir un chemin de la perfection “hors de soi”, remarque Yves Raguin, je veux dire un chemin de la perfection qui consiste en prières à dire, en actes à accomplir, en comportements à maintenir. Quand se manifeste ce qu'il y a en nous de mauvais ou de simplement obscur, on le repousse dans l'ombre et on bloque les passages par lesquels il a surgi dans notre conscience¹⁰² ». L'attachement obstiné à sa religiosité, à ses pratiques oblitère les passages vers l'Infini, étouffe l'appel des profondeurs. Il paralyse toute avancée. Il est un manque patent de liberté intérieure. Il constitue le deuxième obstacle sur le chemin spirituel. Comment déjouer son emprise ? Par une souplesse dans l'usage de ses méthodes et autres appuis spirituels du moment. Etre capable, périodiquement, de ne pas en user. Surtout prendre conscience que le changement à opérer est en soi-même.

Le troisième danger, plus intérieur, est *le mirage de l'éveil partiel*. Il peut survenir très tôt. Dès lors qu'il y a eu une expérience marquante de sa propre intériorité. Expérience d'autant plus difficile à gérer qu'elle sera intense, affectera l'imagination et suscitera un essor inédit de la conscience. Un peu à la manière d'un choc amoureux. Ou d'un moment gratifiant à forte charge émotive,

quel qu'il soit. La nature humaine est ainsi faite qu'on ne résiste guère à vouloir le reproduire pour y goûter de nouveau. Puisque cela est impossible, l'esprit va chercher à cristalliser, à pérenniser cet instant de grâce dans l'imaginaire et la mémoire. On pourra même lui conférer un statut « charismatique » auquel on s'identifie irrésistiblement. Le danger est d'autant plus conséquent que le moment vécu a été puissant, un vrai sommet. On se croit « arrivé ». Plus pernicieuse encore sera la subtile prise en considération de son statut d'éveillé, de témoin assisté du divin. Donc de « maître » en puissance. Une forme d'autocanonisation. Nous constatons, ici encore, que la difficulté ne réside pas dans la qualité de l'expérience spirituelle vécue, mais dans la gestion que le sujet en fait. Combien de pseudo-guides, gourous, yogis, swamis, éveillés autodéclarés, en Inde, en Europe ou sur le Net ont-ils ainsi surgi hier et surgissent encore aujourd'hui ! Et sans nul doute surgiront demain.

L'obstacle de l'éblouissement causé par un éveil partiel ouvre fréquemment la faille de l'orgueil spirituel, de la présomption survalorisant son propre parcours. Ici la supervision avec autre que soi est salutaire si l'écoute du progressant est sincère. Sans oublier ce que l'humilité ne cesse de lui rappeler : s'arrêter en chemin, hypnotisé par sa propre expérience, c'est quitter le chemin. Car jamais ne s'arrête le chemin dont le but est au-delà du temps, du cours de la vie présente. Aussi élevée, authentique que fut l'expérience spirituelle dont on a pu être le bénéficiaire.

Le mirage d'un éveil partiel peut également conduire à un quatrième danger : celui *des déséquilibres psychologiques*. Vaste volet s'il en est, éminemment complexe, aux multiples ramifications anthropologiques. Disons simplement ceci : s'engager dans une voie spirituelle suppose un minimum d'assise personnelle et de lucidité sur soi, dans la conscience de ses limites et de ses qualités. C'est le socle, le point de départ que nous avons préalablement défini. Il doit être suffisamment ferme, solide. En effet, une pratique intense de techniques yogiques, tantriques, d'assise silencieuse ou de louange continue, de récitation prolongée de mantras, de refrains euphoniques, sans un accompagnement prudent peut produire des états de conscience au travers desquels le sujet développe fantasmes et autres processus de dépersonnalisation. J'ai pu le constater ici et là, où les gourous, prétendus maîtres et autres « bergers » animateurs de groupe n'étaient que des instructeurs prématurément investis. Usant de leur ascendant, profitant de la fragilité et de la naïveté de leurs fidèles, ils les entraînaient sur des voies hasardeuses, alimentant troubles et désordres psychiques. Ce type de dommages altère durablement le processus de l'éveil spirituel.

Ce quatrième obstacle des déséquilibres psychologiques est souvent contigu à un autre danger, non des moindres : *l'illusion d'un « au-delà de l'éthique »*. Comme est étrange, surprenant, ce libre autoaffranchissement des repères élémentaires concernant le respect d'autrui. Ici encore, on anticipe fallacieusement la fin du cheminement spirituel. Suite généralement à une expérience d'éveil partiel, conforté par ce qui a pu être lu – que l'état éveillé conduit à un « au-delà du bien et du mal », que pour « le juste il n'y a plus de loi » –, ou bien grisé par son statut de « serviteur de Dieu », on cautionne tout et n'importe quoi sous couvert d'amour et d'aide spirituelle¹⁰³. Fausse mystique, dangereuse. Terre propice pour générer des groupes sectaires et autres chapelles où prime une surchauffe émotionnelle donnant prise aux pires manipulations¹⁰⁴. Qu'une chose soit claire : l'éveil spirituel ne peut en aucun cas développer une errance morale. Il fortifie au contraire une attitude juste, intègre envers soi, envers autrui et tout vivant. Ce critère est déterminant pour discerner, en toute voie spirituelle, le vrai du faux.

Le juste, l'éveillé, le saint que l'on dit être au-delà du dualisme « bien-mal », notamment dans les traditions orientales, ne peut en aucun cas nuire, porter atteinte à l'intégrité de ses semblables. Etant accompli dans son humanité la plus essentielle, il n'a plus d'inclination à ce qui blesse la vie. Il mène une existence « vertueuse ». Il est « innocent », incapable de nuire.

En fin de compte, le marqueur décisif pour évaluer la qualité de sa démarche spirituelle est et sera toujours la qualité de son attitude envers autrui. Si l'on prend pour référence la voie de Jésus-Christ à laquelle je me réfère, il s'agit « de mettre le prochain avant soi dans sa pensée, son désir et son action », écrit très justement Henri Le Saux à la fin de sa vie. C'est « le yoga essentiel de Jésus », précise-t-il. Il est bon d'écouter encore ce prophète de « l'au-delà », qui voua sa vie entière à une quête spirituelle où se conjugaient deux amours : Jésus-Christ et la spiritualité de l'Inde.

« L'homme, écrit-il, qui aime et sert ainsi à la suite de Jésus est un libéré, d'une libération combien plus vraie que cette pseudo-libération qui consiste en un ersatz d'expérience au niveau du concept et dont se contentent trop de soi-disant védantins et yogis de l'Inde et d'Europe. Il a “défait les nœuds de son cœur”, comme dit l'Upanishad ; cette attache de soi au monde mouvant de ses désirs et de ses identifications successives, à ce qu'il pense, perçoit, sent et désire ; il est libéré de cet égoïsme qui est la source de toute peine et de toute crainte. Bien sûr les vagues des passions intérieures et des attaques et appels du dehors continueront à déferler sur lui ; il en sentira souvent l'angoisse (car le

stoïcisme n'est pas son idéal), comme Jésus lui-même, spécialement en son agonie à Gethsémani ; mais cette angoisse n'affectera jamais son être profond, le lieu en lui du Pneuma, de l'Esprit. Au milieu de toutes les contradictions et souffrances, il gardera sa paix et sa joie profonde. [...] Le disciple de Jésus continue à s'intéresser à ses frères, aux problèmes des hommes et à ceux de la société dans laquelle il vit, mais l'intérêt qu'il leur porte n'est ni dispersant ni distrayant, ni non plus asservissant, car ce prochain qu'il aime, qu'il sert et dont il veut le salut est précisément ce mystère le plus profond de soi-même¹⁰⁵. »

Ces paroles de Swami Abhishiktananda¹⁰⁶ nous ramènent, une fois encore, au fruit de l'Esprit. C'est là l'unique critère sûr d'une spiritualité accomplie. Le fruit que décline l'amour des profondeurs dans la condition humaine et garde sûrement sur le chemin. Il permet d'éviter efficacement les écueils, de déjouer les dangers, de dissiper les mirages, de débusquer « les loups déguisés en brebis » (Matthieu 7, 15) que sont les faux gourous en tout genre. Finalement de conduire vers l'au-delà où demeure Celui que Jésus appelle « Père, Abba ! ». Et que tout humain de bonne volonté approche dans le secret de son cœur éclairé par l'Esprit.

Chacun est le chemin

J'ai encore un quatrième et dernier avis à préconiser pour tout cheminement intérieur orienté vers l'Inconnaissable. Une recommandation négligée, voire ignorée. Elle consonne avec la première recommandation. Souvenez-vous : partir avec soi-même. Là, il s'agit de prendre conscience d'une chose essentielle. Le chemin vers le centre immanent à soi-même prendra toujours davantage, au fil d'une vie, les contours uniques de l'être que Je suis, que chacun est dans son irréductible singularité. Quiconque porte en lui le chemin qui le conduira au but. En ce sens, « toute personne est une histoire sacrée » (Jean Vanier). En vérité, chacun est le chemin. Chacun a la clé de son avancée. Non pas que chacun irait dans des directions divergentes, opposées, n'aboutissant nulle part, en des lieux dissemblables. Non, la destination est commune à tous. Nous allons, nous progressons tous vers l'Unité. C'est le point de convergence universelle. Une destination qui, bien plus qu'un « lieu », est un état : éveiller le cœur à son propre fond. « Divin » pour les uns, « Tout » unifiant pour les autres. En tous les cas, un fond réalisateur du désir le plus universel et le plus secret : entrer et demeurer dans l'éveil à soi qui est félicité. Si la finalité est donc commune, si le cycle de la vie spirituelle révèle des constantes, des seuils identiques et incontournables, chacun devra trouver son mode de conduite, son rythme de progression, sa « grâce ». Le travail sur soi, en marche vers l'au-delà, chacun aura à le découvrir et à l'accomplir d'une manière unique, absolument singulière. En grande partie incommunicable. Un vieil adage scolastique, issu des écoles de la philosophie médiévale, le dit avec bon sens : « Tout ce qui est reçu l'est à la manière de celui qui le reçoit¹⁰⁷. » Le même contenu sera réceptionné de manière différente selon les caractéristiques du contenant. Un même breuvage, un thé, un café, un vin, a une saveur différente selon qui le goûte. L'Esprit unique sera décrypté, reconnu, accueilli, intériorisé, assimilé différemment. Chacun selon le contenant, le filtre de sa personnalité, de son charisme, de son histoire, de ses limites et de ses vertus. Chacun selon sa grâce.

Disons-le autrement. Tout humain est appelé à réaliser sa plénitude. Chacun le fait selon ses capacités, ses spécificités. Le chemin comporte les étapes que nous avons précisées. Chacun a un style, une façon unique de les franchir. Parce que

chacun intériorise différemment la Voie en lui-même. Chacun a à découvrir la manière unique dont l'universel l'Esprit se répand et accomplit son œuvre en soi. L'aventure spirituelle n'uniformise pas. Son mode n'est pas la standardisation ni le clonage. Bien au contraire, elle diversifie, accentue les originalités de chacun, appelé à jouer son rôle, sa mission. Mieux encore, à interpréter de manière neuve, créatrice sa participation dans l'unique harmonique qu'est la sonorité silencieuse de l'Univers. Musicalité de l'amour qui engendre, soutient l'Etre et la Vie. Ceci n'est pas romantisme creux mais réalisme plein de l'existence qui ne peut porter les fruits de la vie sans le respect et la bienveillance active de l'amour, ADN de l'Etre. Tous les saints, les éveillés, grands témoins humains du divin sont à la fois semblables et différents parce que uniques dans leur manière d'exprimer le bien universel. Pensons aux Initiés et initiateurs que sont Moïse, Zarathoustra, Bouddha, Jésus, Mahomet. Pensons aux grandes figures de la spiritualité, artisans d'humanité que sont François d'Assise, Vincent de Paul, l'Abbé Pierre, Swami Chidananda, Swami Ramdas et autres Gandhi, Ramana Maharishi, Lao-Tseu, Tchouang-Tseu, Milarépa, Al-Hallaj, Al-Ghazali... Tous si singuliers et si proches. La vérité spirituelle n'est pas, ne peut être monophonique, monocorde. Elle est polyphonique et symphonique. Elle conforte l'unité dans la diversité. Ainsi la réalisation spirituelle de chacun s'accomplit-elle dans l'achèvement plénier de son irréductible unicité en Celui qui est tout, en tout et en tous. Unique soleil, multiple réfléchissement de sa lumière.

Ces perspectives ultimes ont une grave conséquence pratique. Au gré de l'avancée vers le centre de soi-même, de la maturation de son être, de l'épanouissement pascal de sa personnalité dans la perception de l'unique « Je suis », chacun aura à dépasser la méthode, la technique, la discipline, l'ascèse, le mode dévotionnel qu'il a suivi, aidé, porté vers l'au-delà. Le bon usage d'une méthode spirituelle est d'aller au-delà de la méthode. Pour quelle raison ? Parce que son juste aboutissement est de conduire et d'initier au jaillissement créateur de la vie qui surpasse toute méthode. A la manière d'un art. De tout art. Au terme de son apprentissage, l'élève n'a plus besoin du maître ni de méthode. Il devient lui-même maître de son art pour le transmettre de manière novatrice, à partir de son propre fond.

Merveille de l'Un diffusée, reflétée dans l'unicité de chaque être. Communion avec l'Unique Source dans la diversité des singularités. C'est l'horizon vers lequel nous attire l'Un-sans-second, le Père que révèle Jésus et que la nature exprime sous nos yeux dans une étonnante et incommensurable profusion.

Chacun incarne l'unique chemin. Chacun est le chemin. Il est bon qu'il en soit ainsi. L'aboutissement de la démarche spirituelle n'est pas une dissolution de sa personne, de son « moi » essentiel dans je ne sais quelle « impersonnelle nature divine ». Il est une unification de sa personnalité, délestée, affranchie de ses attachements et de ses idoles, libérée de tout retour sur soi au point d'anéantir le « moi » égocentré, prisonnier de Mâyâ, diraient les hindous. La libération de soi n'est pas la disparition de soi, mais son immersion dans l'Autre qui est mien. Et être Un en communion plurielle. « Etre Un avec », selon la belle formule Swami Prajnânpad. Cet horizon permet d'entendre et de comprendre le sens des paroles de Jésus : « Le Père et moi nous sommes un » (Jean 10, 30). Ajoutant : « Moi en lui et lui en moi » (Jean 14, 10 et 20). Même logique unificatrice de l'amour promise par Jésus aux désirants de l'Esprit, au terme de l'existence : « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en loi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (Jean 17, 21).

Tel est l'aboutissement, le plein accomplissement dans et par l'amour. Une communion des saints, des pèlerins aboutis et accomplis que nous sommes appelés à être, dans l'unique Sainteté de « l'au-delà de tout ».

Amis lecteurs, bonne et persévérante marche vers l'Inconnaissable. Et dans cette aventure qui n'a pas son égal, ne jamais oublier de :

- Partir avec tout soi-même,
- Etre guidé par l'humble sens du mystère,
- User de la lampe prudente du discernement,
- Etre soi-même tout au long de l'éveil à l'universelle Source.
- Et, par-delà ce qui passe, se laisser attirer par le silencieux amour.

Incompréhensible à la seule raison, la Source de ce que je suis se laisse et se laissera connaître plus profondément, plus véritablement dans l'amour qui excède tout savoir, toute science. Alors, oui, « je connaîtrai comme je suis connu ¹⁰⁸ ».

Notes

1. Issue d'une famille de cheminots, Madeleine Delbrêl (1904-1964) est une des figures chrétiennes les plus marquantes du xx^e siècle. Professant d'abord un esprit radicalement athée, elle adhère sous l'influence d'un groupe d'amis, à l'âge de 20 ans, à la foi chrétienne. Assistante sociale, elle fonde les « Equipes Madeleine Delbrêl » à Ivry-sur-Seine, en plein milieu ouvrier alors largement dominé par l'idéologie communiste. Ecrivaine douée, essayiste et poète, ses écrits sont traversés par une vive conscience de la présence de Dieu et une expérience spirituelle au cœur de son engagement social.

2. Raimon Panikkar, *L'Expérience de Dieu : icônes du mystère*, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1998, rééd. 2014, p. 137

3. Dans l'hindouisme du Vedanta, Mâyâ représente le monde physique, phénoménal, impermanent que la conscience non éveillée prend pour la Réalité et dont il faut « percer la voile » pour atteindre Brahman.

4. Ce mot sanscrit, littéralement « noms et formes », désigne les formules conceptuelles et les expressions mythologiques propres aux révélations divines. Tels les récits du Mahâbhârata de la mythologie hindoue, compilés en dix-huit volumes. La Bhagavad-Gita y est incluse dans le sixième volume. Le cycle liturgique de la religion chrétienne (Avent, Noël, Carême, Pâques, Ascension, Pentecôte) appartient aux « nama-rupas ». Nécessaires à la transcription et à la transmission du donné révélé, ils sont signes de ce qui demeure au-delà.

5. Voir *La Montée au fond du cœur : le journal intime du moine chrétien – sannyasi hindou, 1948-1973*, OEIL, 1986, notes du 28 mai 1972, p. 429.

6. « Qui veut sauver sa vie la perdra » (Matthieu 16, 25 ; Marc 8, 35 ; Luc 9, 24).

7. Né dans le Bengale occidental, Swami Prajnânpad (1891-1974), après avoir étudié à l'université de Calcutta, rencontre son maître Swami Niralamba (1921) et devint sannyasi (1925). La lecture de Sigmund Freud l'initie à la psychanalyse. Il en intègre certains aspects (rôle des désirs et des émotions dans la construction de la personnalité) au processus de libération du « moi » égo-centré. Ses disciples Daniel Roumanoff, Arnaud Desjardins, Frédérick Leboyer, André Comte-Sponville contribuent à faire connaître son enseignement védantin dont l'originale intégration de concepts philosophiques occidentaux permet une large audience.

8. *Les Formules de Swami Prajnânpad*, commentées par Arnaud Desjardins, la Table ronde, 2003, p.40.

9. Dans la tradition taoïste, Tchouang-tseu dit à ce propos : « Mon wu (je) a perdu son wo (moi). » Voir Yves Raguin, *La Source*, DDB, 1998, p. 92.

10. Voir ci-dessus, p. XX.

11. Après le cycle initial d'études philosophiques et théologiques à l'Institut catholique de Toulouse (1986-1991), j'ai étudié deux années pour l'obtention d'un master en théologie à l'université de Fribourg, en Suisse (1991-1993), puis une année au Centre de spiritualité thérésienne et sanjuaniste, à Avila, en Espagne (1995-1996).

12. Soutenue à l'Institut catholique de Toulouse, le 13 décembre 2002, dont le sujet était « Le mystère pascal dans l'expérience et la pensée de sainte Thérèse de Lisieux » (dir. Mgr André Duplex). Elle a été publiée aux éditions du Cerf, en 2003, sous le titre *Aimer jusqu'à mourir d'amour. Thérèse et le mystère pascal*.

13. Elle s'étala sur plus de deux années et fut conduite par le père Jean-François Noël, prêtre et psychanalyste du diocèse d'Aix-en-Provence.

14. Mentionnées ci-dessus à la page. XX.

15. C'est à Christophe Rémond, alors aux Presses de la Renaissance, grâce à ses suggestions et ses encouragements, que je dois la rédaction de ce livre biographique : *Louis et Zélie Martin : une sainteté pour tous les temps*, publié en 2009. Ch. Rémond dirige actuellement la maison d'édition qu'il a fondée en 2012, Le Passeur éditeur.

16. *Une vie bouleversée : journal (1941-1943)*, Seuil, 1995, p. 55 (libre traduction), 26 août 1941.

17. Matthieu 13, 44. Voir aussi, dans l'Évangile de Luc, les paraboles de la « drachme perdue » (Luc 15, 8-10), celle de la « brebis perdue » (Luc 15, 4-7) qui développe une logique spirituelle semblable.

18. Pensons « au fruit de l'Esprit », unique en ces différentes facettes énumérées par saint Paul dans l'épître aux Galates : « charité, joie, paix, patience, bienveillance, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Galates 5, 22).

19. Voir *Les Confessions*, livre III, 6, 11.

20. Jean de la Croix : « Le centre de l'âme, c'est Dieu » (*Vive Flamme* B 1, 12, in *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 1 454). « Dans le centre, dans le fond de l'âme, en sa substance tout intime et pure, [Dieu] réside seul, en silence » (*Vive Flamme* B 4, 3, in *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 1 537). C'est « en ce centre de l'âme » qu'a lieu « l'union et la transformation de l'âme en Dieu ».

21. Voir Luc 10, 38-42 : « Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : "Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider." Le Seigneur lui répondit : "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée". »

22. Psaume 118, verset 67.

23. Pour illustrer ce propos, Henri Le Saux cite un beau texte du poète et philosophe tamoul Thiruvalluvar, extrait de sa célèbre œuvre, *Tirukkural* : « Désire le désir de Celui qui est sans désir. Pour échapper au désir, désire ce désir » (*Tirukkural* 35). Voir *Sagesse hindoue, mystique chrétienne*, Le Centurion, nouvelle édition 1991, p. 149.

24. Pensons aux paroles de saint Paul, si lucide sur l'âpreté du combat intérieur : « Je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas. » Et il ajoute : « Or, si je

fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui accomplis l'action, mais le péché qui habite en moi » (Romains 7, 15-20).

25. La projection sur la sphère divine d'un dessein punitif, transformant le Dieu d'amour de l'Évangile en un « Dieu vindicatif », « vengeur de tous les crimes », a culminé au début du XIX^e siècle avant de refluer vers une perception plus proche de la révélation évangélique. Voir notre livre *Aimer jusqu'à mourir d'amour Thérèse et le mystère pascal*, op. cit., p. 33-36.

26. Selon l'étymologie hébraïque, le mot « péché » (*hatta't*) voudrait dire « manquer la cible ». Dans la Bible des Septante, les juifs grecs d'Alexandrie ont traduit *hatta't* par *hamartia*, qui signifie « égarement », « erreur » et aussi « détournement », « éloignement de Dieu ».

27. Voir *Sagesse hindoue, mystique chrétienne*, op. cit., p. 187.

28. Nous retrouvons aussi cette thématique dans certains courants bouddhistes. Daisaku Ikeda, maître japonais du courant Soka Gakkai, écrit : « L'illumination du Bouddha consiste moins à "éradiquer", à éliminer totalement troubles et désirs terrestres qu'à leur insuffler bienveillance et sagesse. Il s'agit de transformer la rivière bourbeuse des désirs, du karma et des souffrances en un pur courant de bienveillance et de sagesse. Autrement dit, de changer les turbulences négatives de la vie en vagues qui nous poussent vers la bonté. Ceux qui parviennent à cet état de vie sont parfaitement tranquilles et sereins, en ce sens qu'ils ne sont plus troublés par les désirs terrestres ; en même temps, leur vie est dotée d'un grand dynamisme » (*La Sagesse du Sûtra du Lotus*, volume 2, ACEP, 2001, p. 115).

29. Les deux autres étant la cupidité ou l'avidité et la colère ou la haine.

30. Même si ces circonstances peuvent être l'occasion d'un déclic plus engageant en termes de conversion et d'éveil.

31. Étymologie du mot « entendre ».

32. Étymologie du mot « comprendre ».

33. Matthieu 18, 3. Et d'autres passages : Luc 9, 46-48 ; Marc 9, 36-37.

34. Voir le passage où Thérèse précise sa « petite voie toute nouvelle », aux premières pages de son dernier manuscrit (C 3 r^o), rédigé à la fin de sa vie, en juin 1897.

35. Entre autres témoins, je pense à Thérèse de Lisieux : « Je comprends, écrit-elle, et sait par expérience "que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous". Jésus n'a point besoin de livres ni de docteurs, il enseigne sans bruits de paroles... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sens qu'il est en moi, à chaque instant, Il me guide, m'inspire ce que je dois dire ou faire. Je découvre juste au moment où j'en ai besoin des lumières que je n'avais encore vues, ce n'est pas le plus souvent pendant mes oraisons qu'elles sont le plus abondantes, c'est plutôt au milieu des occupations de ma journée » (manuscrit A 83 v^o).

36. L'état de consécration propre à la vie religieuse et monastique, que j'ai expérimenté durant vingt-trois ans, est sans conteste un don immense pour l'humanité, qu'il relève de la tradition chrétienne, bouddhiste, hindoue (sannyasi). Il n'en demeure pas moins que, dans le christianisme, dès le IV^e siècle, il a été considéré comme « un second baptême », permettant d'accomplir (et de déprécier) ledit « premier baptême » sacramentel, par la pratique de la perfection évangélique censée être condensée dans les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Si l'idéal religieux et monastique fait signe – c'est sa vocation, sa mission

essentielle – dans le monde qui passe, de la réalité du « Royaume des Cieux » qui ne passe pas (voir l'évocation de l'appel à la chasteté pour le Royaume en Matthieu 19, 10-12 ; les interpellations de Jésus sur le danger des richesses et la récompense promise au détachement radical : Matthieu 19, 21 ; 27-29), penser à une « supériorité » spirituelle de l'état religieux sur l'état laïc, qui le rendrait nécessaire pour entrer en sainteté et plus encore pour connaître l'expérience mystique, est une lourde erreur qui fausse le sens même du célibat consacré et conditionne maintenant encore les esprits. C'est oublier que la plupart des apôtres étaient mariés, à commencer par Pierre, et que le commandement unique de Jésus ne requiert aucunement un retrait de la vie sociale. Pour la genèse de cette dérive, voir le classique ouvrage de Dom Jean Leclercq, *La Vie parfaite : points de vue sur l'essence de l'état religieux*, 1948.

37. Voir la constitution *Lumen gentium*, au chapitre 5 : « Il est donc clair pour tous que chacun des fidèles, peu importe son état ou son rang, est appelé à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité » (5, 40).

38. Après les premières distinctions d'Origène (iii^e siècle) et d'Evagre le Pontique (iv^e siècle), c'est surtout avec Augustin d'Hippone et le Pseudo-Denys (v^e-vi^e siècles) que les « étapes » de la vie spirituelle ont été précisées.

39. L'expression vient de saint Paul : « Et pour que je ne sois pas enflé d'orgueil, à cause de l'excellence de ces révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir » (II Corinthiens 12, 7). Quel que soit la réalité de cette mystérieuse « écharde », son rôle était clair : maintenir l'apôtre Paul dans l'humilité, « l'empêcher de s'enorgueillir » dans une phase particulièrement faste de sa vie spirituelle.

40. Psaume 27, verset 8

41. Thérèse d'Avila, *Le Château intérieur ou le Livre des demeures*, I^{res} demeures, chapitre 1, 7 (*Œuvres complètes*, Cerf, 1995, p. 972).

42. Plus loin, Thérèse d'Avila écrit de nouveau, en précisant l'enjeu de cette disposition intérieure : « La porte par où on entre dans ce château, c'est l'oraison. Ainsi donc, nous figurer que nous entrerons dans le ciel sans entrer en nous-mêmes pour nous connaître, pour découvrir notre misère et les bienfaits de Dieu, ainsi que pour implorer sans cesse sa miséricorde, c'est une folie » (*Le Château intérieur*, II^{es} demeures, chapitre 1, 11, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 993).

43. Métaphore classique dans la littérature mystique, remontant au moins à Hugues de Saint-Victor (xii^e siècle).

44. *La Nuit obscure*, livre II, 1 et 2 (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1 004 et 1 005).

45. « Il faut abandonner votre premier genre de vie et dépouiller le vieil homme, qui va se corrompant au fil des convoitises décevantes, pour vous renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement et revêtir l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité » (Ephésiens 4, 22-24).

46. Ce que recommandait Thérèse d'Avila durant ces périodes de « mélancolie » : de suspendre la pratique de l'oraison durant plusieurs jours pour mieux la pratiquer ensuite.

47. Par exemple : marcher silencieusement, lire lentement quelques passages de textes spirituels, chanter ou moduler un son, le passage d'un psaume...

48. *La Montée du Carmel*, livre 1, chapitre 11, 4 (*Œuvres complètes, op. cit.*, p. 618).

49. Voir le classique ouvrage *L'Abandon à la Providence divine*, paru en 1861, dont la rédaction a longtemps été faussement attribuée à Jean-Pierre de Caussade (mort en 1751).

50. Nous n'ignorons pas la signification fortement dévaluée du « lâcher-prise » dans certains milieux en vogue parmi les centres de « développement personnel » et autres associations visant une recherche de « bien-être ». Le « lâcher-prise » relève alors davantage de la relaxation globale du corps, d'une recherche de détente psychologique par une déprise momentanée de ce qui peut être une source de stress. Pour autant, cette vulgarisation peut servir de préliminaires à une compréhension plus juste et spirituelle du terme.

51. « Le véritable zen est sans pitié et sans compromis. C'est une épée à deux tranchants, qui détruit la vie et qui donne la vie. Avant d'éveiller la Grande Vie, on doit expérimenter la Grande Mort. Et lorsque frappe la Grande Mort, il ne reste plus rien. Ce n'est que lorsque tout ce en quoi vous avez cru, tout ce que vous avez aimé, tout ce que vous avez pris comme appui est balayé que vous en arrivez à connaître la Grande Vie du zen » (Ruth Fuller Sasaki (1892-1967), une des grandes pionnières du bouddhisme zen aux Etats-Unis).

52. *La Montée du Carmel*, livre 1, chapitre 13 (*Œuvres complètes, op. cit.*, p. 627-628 ; voir aussi le dessin de la main de Jean de la Croix et son commentaire, p. 562-566).

53. A propos d'une sœur antipathique au plan naturel : « Un jour à la récréation, [la sœur en question] me dit à peu près ces paroles d'un air très content : "Voudriez-vous me dire, ma Sr Th. de l'Enf. Jésus, ce qui vous attire tant vers moi ?" Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme... Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer... » (manuscrit C 14 r°). Plier les manteaux de ses sœurs au chœur, accepter durant les récréations de rester en compagnie de celles qui lui sont les moins agréables, ne pas réclamer un objet qui lui a été emprunté, occuper une place au lavoir délaissée par toutes parce que exposée aux projections d'eau, offrir son sourire pour demeurer dans une bienveillance de fond où Jésus rassemble... Ces actes manifestent l'état d'abandon actif dans lequel vivait Thérèse les dernières années de sa vie.

54. *Doctrine de la non-dualité (advaita-vâda) et christianisme. Jalons pour un accord doctrinal entre l'Eglise et le Vedânta*, par un moine d'Occident, Dervy-Livres, 1982, p. 85.

55. « La présence de Dieu est, à mon sentiment, en quoi consiste toute la vie spirituelle et il me semble qu'en la pratiquant comme il faut on devient spirituel en peu de temps. » Voir Frère Laurent de la Résurrection, *L'Expérience de la présence de Dieu*, Seuil, 1998.

56. « Vivre en plénitude sa vie de chaque jour, comme si c'était le dernier jour » (Charles de Foucauld).

57. Ce verset, repris par Jésus à l'heure de sa mort sur la croix, est chanté avant le repos de la nuit, à l'heure de la prière des complies, dans l'office liturgique de l'Eglise catholique.

58. « *En una noche oscura / Con ansias en amores inflamada / ¡ Oh dichosa ventura ! / Salí sin ser notada / Estando ya mi casa sosegada* » (*Œuvres complètes, op. cit.*, p. 914).

59. In *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 924. La « pratique de la méditation » dont il est question ici est celle où l'esprit se concentre et réfléchit sur un texte biblique, un passage de l'Evangile, une parole de Jésus afin d'orienter son esprit vers Dieu, de s'élever à lui. Elle diffère de la méditation pratiquée par nos contemporains, redevable généralement aux traditions bouddhiques et hindoues.

60. Voir Jean de la Croix, *La Nuit obscure*, livre 1, chapitre 1, 2 et 3 (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 925).

61. « Si certaines personnes se troublent en leur prière de ne pouvoir plus ainsi nommer Dieu, écrit Henri Le Saux, si elles croient que Dieu leur échappe une fois qu'elles ne peuvent plus le penser, n'est-ce pas plutôt qu'elles ont peur de s'échapper à elles-mêmes, comme si, hors ce Dieu de leur conception, elles perdraient leur identité ? » In *L'Apport de l'Inde à la prière chrétienne* (1971), publié dans *Les Yeux de lumière*, OEIL, 1989, p. 47.

62. *La Montée du Carmel*, livre 2, chapitre 4, 5 (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 642).

63. « Comme Dieu a dessein, écrit Jean de la Croix, de “dépouiller [les progressants] du vieil homme” et de les “revêtir du nouveau qui est créé selon Dieu dans la nouveauté de l'Esprit”, comme dit encore l'apôtre (Ep 4, 24 ; Col 3, 10), il met à nu leurs puissances, leurs affections et leurs sens, tant spirituels que sensibles, tant extérieurs qu'intérieurs, de façon que l'entendement se trouve dans l'obscurité, la volonté dans la sécheresse, la mémoire dans le vide. L'âme tout entière est plongée dans l'affliction, en proie à l'amertume et à l'angoisse. Elle est complètement privée du goût qu'elle trouvait dans les biens spirituels, et cette privation est une des conditions requises pour que l'esprit reçoive et s'incorpore la forme spirituelle, qui n'est autre que l'union d'amour » (*La Nuit obscure*, livre 2, chapitre 3, 3, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 979).

64. Il en parle à deux reprises. D'abord sous l'angle de la prière (passage de la méditation à l'état de contemplation) dans *La Montée du Carmel*, livre 2, chapitre 13 (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 679-681). Et, plus largement, sous l'angle des purifications de l'âme dans *La Nuit obscure*, livre 1, chapitre 9 (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 946-950).

65. Jean de la Croix, poésie « Chant de l'âme qui connaît Dieu par la foi », dont les premiers vers sont : « Je sais une source qui jaillit et s'écoule, même si c'est de nuit » (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 151).

66. Jean de la Croix, poésie « Appuyé sans aucun appui » (*Œuvres complètes*, p. 205).

67. *La Montée du Carmel*, livre 2, chapitre 4, 3 (*Œuvres complètes*, p. 641).

68. Montagne sacrée de l'Inde du sud où Henri Le Saux vécut ses premières expériences mystiques dans la clarté spirituelle du Vedanta.

69. *La Montée au fond du cœur : le Journal intime...*, op. cit., p. 372-373.

70. Mère Teresa écrivait en 1979 à son confident, le pasteur Michael Van Der Peet : « Jésus a un très grand amour pour vous, mais pour moi, le silence et le vide sont si importants, que je regarde et je ne vois pas, que j'écoute et que je n'entends pas. »

71. Bien que liée à un événement contingent, les premières hémoptysies dues à l'avancée inexorable de la tuberculose, la nuit de la foi des dix-huit derniers mois de la vie de Thérèse de Lisieux contient les mêmes ingrédients « néantisant » qui acheminèrent sa jeune personnalité à ne plus avoir d'autres désirs si ce n'est celui d'aimer, jusque dans ses derniers instants. Voir notre étude *Aimer jusqu'à mourir d'amour. Thérèse et le mystère pascal*, op. cit., p. 274-315.

72. Jean de la Croix, « La nuit obscure », strophe 3, 4 et 5 (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 915).

73. « Chant de l'âme qui se réjouit d'être parvenue au plus haut état de perfection qui est l'union avec Dieu, par le chemin de la négation spirituelle » (*Œuvres complètes*, p. 119).

74. « Est prisonnier d'un signe, écrit saint Augustin, celui qui fait ou révère un acte signifiant, sans en connaître la signification. Celui, par contre, qui fait ou révère un signe utile, divinement institué, dont il comprend la force significative, ne révère pas l'apparence qui passe mais plutôt la réalité où tous ces signes doivent être rapportés. Or, un tel homme est spirituel et libre » (*La Doctrine chrétienne*, livre III, 12 et 13).

75. Corinthiens 5, 16-17.

76. *Vive Flamme* B 4, 3 (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1 537).

77. Poésie « Couplets sur une extase de sublime contemplation », dont les premiers vers sont : « J'aborde une sphère inconnue, / Et j'y demeure en ignorance, / Mais surpassant toute science » (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 129).

78. Galates 5, 22.

79. Voir Matthieu 25, 34-36.

80. Lire le chapitre 13 de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, consacré à la charité, à l'amour divin.

81. « *A la tarde, te examinarán en el amor.* » Une maxime que l'on peut traduire ainsi : « Sur le soir, tu seras examiné, évalué sur l'amour » (*Paroles de lumière et d'amour* 58, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 276).

82. « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu ; car Dieu est amour » (I Jean, *op. cit.*, 4, 8). « Dieu est amour ; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui » (I Jean, 4, 16). Voir aussi d'autres passages étayant cette affirmation dans l'Évangile de Jean.

83. Ce qui renvoie à l'abyssal mystère de l'intime du divin, dont l'Évangile de Jean, en particulier, parle en termes suffisamment clairs pour que les premiers chrétiens, devenus théologiens, en formulent le mystère avec la thématique de la « Tri-unitas », la « Trinité ». La « Trinité » ne peut être « une invention de théologiens imbus de philosophie grecque » car cette formule est aussi « loin des conceptions grecques ou hellénistiques que de la pensée indienne ou chinoise » (Yves Raguin, *La Profondeur de Dieu*, DDB, 1973, p. 132).

84. Lettre du 22 novembre 1587, à Anne de Jésus, carmélite de Béas (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1 569).

85. *Le Château intérieur*, V^{es} demeures, chapitre II, 7 (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1 044).

86. Jean de la Croix, *Vive Flamme* B 2, 16 (*Œuvres complètes*, p. 1 480).

87. « Que [Dieu] illumine les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle est l'espérance qui s'attache à son appel... » (Ephésiens 1, 18).

88. Voir notamment le chapitre 23 de l'Évangile de Matthieu, déjà mentionné.

89. Voir Matthieu 6, 1-7 et 14.

90. Voir Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre 3, chapitres 36 à 45. Un exemple des vues critiques de Jean de la Croix : « Il y aurait énormément à dire de la stupidité d'une foule de personnes en ce qui regarde les images des saints. La sottise de quelques-unes va si loin qu'elles ont plus de confiance en telle statue qu'en telle autre. Elles s'imaginent que Dieu les exaucera davantage si elles prient devant celle-ci plutôt que devant celle-là, alors que les deux statues représentent le même sujet : ce seront deux statues du Christ ou deux statues de Notre-Dame. Le vrai motif, c'est qu'elles sont plus affectionnées à la façon de

celle-ci qu'à la façon de celle-là. Singulière ineptie touchant à la relation à Dieu et le culte qui lui est dû ! Dieu ne considère que la foi et la pureté de cœur de celui qui prie » (*La Montée du Carmel*, livre 3, chapitre 36, 1, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 878).

91. Voir Christoph Theobald, *Urgences pastorales. Comprendre, partager, réformer*, Bayard, 2017, p. 152 et suivantes.

92. « L'acte de foi », sa visée, précise très justement Thomas d'Aquin, « ne s'arrête pas à l'énoncé mais à la réalité » qu'est Dieu, son mystère (*Somme théologique*, IIa IIae, question 1, article 2, ad. 2).

93. II Corinthiens 4, 18.

94. Nous nous inspirons ici de ce que Jean de la Croix écrit à propos « des profondes cavernes du sens », c'est-à-dire des facultés de l'âme, mémoire, entendement et volonté plongées dans une perception si nouvelle qu'elles n'en éprouvent d'abord que vide et obscurité. Acclimatation difficile à l'influence prépondérante de l'Esprit avant d'aboutir à l'apaisement et au contentement intérieur (Voir *Vive Flamme* B 3, 18 et suivants in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1 502).

95. Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre 2, chapitre 9 (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 663).

96. Lettre 197, septembre 1896.

97. Saint Paul citant le livre d'Isaïe (64, 3), dans sa première lettre aux Corinthiens (2, 9).

98. Pour en saisir davantage la portée, il est bon de resituer la célèbre phrase de Marx : « La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple. »

99. Ludwig Feuerbach (1804-1872) a marqué l'histoire de la pensée philosophique et la critique de la religion avec son ouvrage majeur *L'Essence du christianisme*, paru en 1841.

100. Feuerbach, Comte, Marx, Nietzsche, Freud, auxquels on ajoute volontiers Darwin, bien que ce dernier insistât toujours sur le fait qu'il était agnostique et n'ait jamais été athée.

101. Nous oublions que le livre de la Sagesse, aux chapitres 13 et 14, dénonce à sa manière cette grave méprise idolâtrique : culte des astres et des forces naturelles, cosmiques, culte des objets sculptés de main humaine et élevées au rang de divinité, culte d'un défunt que la douleur du deuil et le temps transforment en un « dieu »...

102. Yves Raguin, *La Source*, *op. cit.*, p. 72-73.

103. Le jésuite Hugo Makibi Enomiya-Lassalle (1898-1990), grand méditant zen, qui passa plus de la moitié de sa vie au Japon, énumère ces dérives en s'inspirant du mystique flamand Jan Van Ruysbroeck (1293-1381). « Concrètement, les égarements et les vices suivants sont indiqués : l'orgueil, l'affirmation de la supériorité à l'égard de toute loi ou obligation, par-delà le bien et le mal ; l'insoumission, au moins intérieure, à l'égard de toute autorité ; la liberté effrénée des instincts naturels qu'on justifie en disant que la quiétude contemplative serait troublée par la résistance à ces instincts » (*Méditation zen et Prière chrétienne*, Albin Michel (1968), 1994, p. 128). On ne peut être plus clair.

104. Voir l'ouvrage interpellant *Le Livre noir de l'emprise psycho-spirituelle*, publié par le CCMM (Centre contre les manipulations mentales), 2012, réédité en 2016.

105. *Intériorité et Révélation. Essais théologiques*, extrait de « Jésus le sauveur », texte daté du vendredi saint 1971, resté inachevé, Editions Présence, 1982, p. 288-289.

106. Nom qui signifie « Félicité de l'Oint » (« Joie du Christ ») et qu'Henri Le Saux prit lors de la fondation, avec l'abbé Jules Monchanin, de l'ashram du Saccidânanda dans le lieu appelé Shantivanam (« bosquet de la paix ») le 21 mars 1950. Initialement, le père Le Saux s'appela Abhishikteshvarânanda. Plus tard, il adopta la forme abrégée que nous connaissons.

107. Dans la formule originale latine : « *Quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur.* » Adage attribué à Thomas d'Aquin (voir, entre autres, dans son œuvre majeure, *Somme théologique*, I, question 75, article 5).

108. Saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens 13, 12.

Spiritualité en dialogue, avenir de l'humanité

L'exploration des principales phases du cheminement spirituel nous a permis d'observer et de comprendre combien l'éveil intérieur conjugue, au fil d'une vie, liberté humaine et œuvre de l'Esprit. En accordant l'humain au divin, l'aventure spirituelle initie aux profondeurs de soi ouvertes sur l'Infini. Autour d'elle, tel un aimant solaire, gravitent les épopées humaines les plus exaltantes. L'aventure spirituelle est l'aventure suprême, extrême parce qu'elle conduit aux sources de l'être. Ce mystère insaisissable, traditions religieuses et voies spirituelles en ont été saisies sous différents aspects. Chacune a tenté d'en rendre compte de façons variées, à travers divers vocables¹. Pour en faire l'expérience, par-delà leur diversité, toutes invitent à aller au-dedans de soi par un acte volontaire. « Si tu vas au bout du monde, écrit Madeleine Delbrêl, tu trouveras les traces de Dieu. Si tu vas au fond de toi, tu trouveras Dieu lui-même. »

Démarche éminemment personnelle, la vie spirituelle attire notre esprit et entraîne notre liberté au fond commun de l'être humain. L'homme du XXI^e siècle a plus que jamais besoin d'une spiritualité qui l'aide à quitter le dehors de son être, de ses apparences, de sa superficialité, et le conforte à aller au-dedans de lui-même. Là où vit ce qui demeure et insuffle à l'existence présente sa juste orientation et sa pleine mesure. Or les profondeurs de soi ne se dévoilent que dans l'épaisseur d'un mystère grandissant. Aller au fond de soi, ce n'est pas trouver une réponse dissipant toutes nos interrogations.

Aller au fond de soi n'évanouit pas les souffrances, les contraintes inhérentes à la condition humaine.

Aller au fond de soi ne résout pas l'énigme de l'existence.

Aller au fond de soi enseigne sans parole un incessant dialogue, par-delà les idées, les sentiments, les émois, les goûts. Dialogue silencieux que suscite l'expérience des profondeurs. La vie dans l'Esprit est réhabilitation de l'échange, rédemption de la communication, salut de la relation. Elle est un apprentissage continu du questionnement dialogal de notre esprit, émerveillé face aux messages que ne cesse de lui envoyer l'Insondable secret du vivant. Aller au fond de soi permet de trouver une paix qui demeure, y compris – cela peut paraître étrange – dans les tourments les plus oppressants et les épreuves les plus brutales. Quand la tempête soulève les vagues, le fond de l'océan reste calme.

Alors, quelle spiritualité pour le XXI^e siècle ?

Incontournable réflexion si l'on veut vivre à plein son humanité dans un monde en métamorphose vertigineuse au dire des prophéties « scientifiques »². Le mot qui l'éclaire est *dialogue*. Un avenir de paix ne sera possible sans une humanité portée et animée par une spiritualité en dialogue, fondée sur la conviction de l'apport unique de toute personne à l'édifice de l'universelle communauté humaine. Ce n'est pas un rêve, une vaine utopie ni une illusion. C'est la seule perspective réaliste pour des lendemains viables. Sans cette option résolue, l'humanité aura grande peine à relever les immenses défis auxquels elle commence à être confrontée³.

Le dialogue est cette capacité à être en quête, inlassablement à l'écoute, jamais repu de son savoir, de ses connaissances sur les mystères du vivant, de soi-même, de l'autre, du prochain comme du lointain. Dialoguer, c'est manifester cette appétence à évoluer, à surmonter crispations idéologiques, fixations dogmatiques et autres hypoacusies de l'esprit. Dialoguer, c'est mettre un temps en suspens ses certitudes les plus fortes. Non pour les renier mais pour évaluer, comprendre, mieux apprécier les convictions d'autrui, son positionnement, son mode de pensée, la pertinence de ses arguments. Le dialogue puise au-delà de soi ses ressources pour établir des passerelles invisibles vers et avec autre que soi. Dialoguer, c'est donner à la vie de l'esprit la possibilité d'enrichir et d'élargir sa vision, de mûrir ses conceptions et sa perception du réel. C'est reconnaître la non-possession de la vérité et manifester la force de l'humilité, indispensable vertu, nous l'avons vu, pour le progrès spirituel.

Enfin, dialoguer, c'est gérer les écueils du seul dialogue verbal, les blocages involontaires de la conscience, les divergences persistantes en ayant le courage d'aller au-delà des mots et du débat des idées. De prendre le temps pour tendre une oreille délibérément attentive. Silencieusement attentive. Entrer en dialogue

prend du temps et réclame du silence. Exigeant dialogue. Il faut avoir des réserves de silence pour le pratiquer. Ne nous y trompons pas, « le dialogue est une véritable ascèse, peut-être l'ascèse la plus importante du XXI^e siècle⁴ ». Gage d'équilibre et d'ouverture d'esprit, le dialogue, s'il investit de sa vertu les dimensions constitutives de la société⁵, est et sera une des données majeures concourant à l'émergence d'un avenir apaisé de l'humanité. Nous verrons que, protecteur de la liberté de conscience, le dialogue positionne les religions à leur juste place : servante de l'éveil spirituel. Garant d'une éthique universelle, il confère aussi à la spiritualité sa dimension politique et aux engagements sociétaux de l'homme leur amplitude universelle.

Une primauté : la liberté de conscience

Voilà une liberté primordiale : penser et s'exprimer librement. Cela peut paraître aller de soi. Le constat est pourtant accablant. Afficher sans contrainte ses opinions et convictions est certainement une des libertés les plus attaquées dans l'histoire de l'humanité. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est que cela ne s'arrange pas. Les médias ne cessent d'en rappeler la consternante actualité. Prenons pour exemple le recul des valeurs démocratiques. Triste réalité mondiale qui ne cesse de s'accroître. « Après une récession globale de l'économie, nous avons à présent une récession globale des valeurs démocratiques à travers le monde », reconnaissait l'émissaire kenyan de l'ONU Maina Kiai⁶. Or, là où la libre prise de parole, constitutive du dialogue et de la démocratie, est opprimée, la liberté de conscience est sur le reculoir, contrainte de se confiner dans des espaces privés, voire clandestins. Pourquoi ce repli ? Bien évidemment parce que l'expression de la libre pensée dérange ceux qui ne tolèrent ni contradictions ni entraves à l'exercice de leur pouvoir, qu'il soit politique, économique, financier, scientifique, moral, religieux. Bref, tous ceux qui ne supportent pas la critique et la remise en question de leur autorité, de leurs privilèges, de leurs stratégies, de leur vision. Depuis plus d'une décennie, n'assistons-nous pas à la montée de régimes politiques autoritaires, tentés par des dérives dictatoriales, avec leur cortège habituel de mise sous contrôle des espaces vitaux à la liberté de conscience : les milieux éducatifs, judiciaires, médiatiques, artistiques, associatifs ?

Le dialogue est gardien et promoteur de la liberté de conscience parce qu'il se plaît à écouter, à échanger, à comprendre autre que soi, à progresser vers ce qui est juste et bon pour la vie de l'homme. Il conduit ceux qui s'y adonnent sincèrement à un dépassement ou à une inflexion de leurs positions initiales. Le dialogue est un chemin vers ce qui est vrai en abolissant la prétention à s'approprier la vérité, quelles que soient les « chapelles » : religieuses, philosophiques, politiques, psychologiques, scientifiques. Prenons en exemple les Ecritures sacrées, védiques, bouddhiques, bibliques, coraniques. La pertinence d'une interprétation ne peut autoriser quiconque la défend à s'arroger le statut d'être seul possesseur de la vérité sur le texte en question. Certes, les

livres dénommés « saints » ou « sacrés » sont une expression éminente de la vérité, qu'il convient de lire, de méditer avec la plus grande attention. Pour autant, ils ne contiennent pas la vérité comme un vase contient l'eau qu'il renferme. Et moins encore leurs exégèses. L'affirmer serait verser dans un fondamentalisme proche d'une idolâtrie de la lettre qui tue l'Esprit, donnant prise aux dérives sectaires, politico-religieuses, les plus dangereuses. En ce sens, le dialogue est un des antidotes à la folie. Celle qui plonge l'humanité dans les conflits les plus dévastateurs. Car qu'est-ce qu'être sous l'emprise de la folie si ce n'est croire détenir la vérité au point de vouloir réduire au silence tout contradicteur ? Qu'est-ce que la folie sinon s'estimer être seul (ou son parti) dans la norme, le juste, le vrai ; contrairement aux autres qualifiés d'esprits ignorants, faux, d'égarés ? Ces vues primaires génèrent une vision binaire. Elles divisent l'humanité en deux camps, deux mondes : ceux qui sont la vérité et ceux qui sont dans l'erreur. Ceux qui sont sauvés et ceux qui sont damnés. Ceux qui sont victimes et ceux qui sont coupables. Folle et désastreuse vision. L'expérience réfute une telle vue de l'esprit. Elle enseigne que toute discrimination extérieure trace sa ligne de démarcation là où elle s'origine : dans le cœur de l'homme. Aucun d'entre nous n'est ou blanc ou noir. Pur ou impur. Nous sommes tous « gris », traversés d'ombres et de lumières, d'erreurs et de vérités, de péchés et de grâces, de bons grains et d'ivraie, de pesanteur et de légèreté, de colère et de paix. Dans des proportions que nul ne peut savoir.

Le dialogue neutralise les virus de l'esprit qui tendent à séquestrer les individus dans l'univers sinistre et homicide de la pensée unique. C'est ainsi qu'il sous-tend « le droit à l'insoumission à tout diktat » (Kamel Daoud). Le dialogue recèle une forme d'insurrection spirituelle intrinsèque à sa logique. Il ne peut être lui-même sans que ses protagonistes s'affranchissent de leurs étroitesse de vue ni s'ouvrent à une vision intégrant la richesse des diversités humaines, la singularité de leurs expressions culturelles et sociales, spirituelles et religieuses.

C'est sur ce propos de la liberté de conscience, de sa provocation au dialogue, que se pose, avec le plus d'acuité, la brûlante question du religieux, du rôle de la religion dans la société humaine. La religion n'est-elle pas la sphère qui s'affirme la dépositaire d'un sens ou du Sens définitif de la destinée humaine ? Comment peut-elle assumer les exigences du dialogue sans se diluer, se renier et perdre sa puissance persuasive, sa force *kérygmaticque*, annonciatrice de la finalité de la vie humaine ?

Les religions au service de la vie spirituelle

« En devenant une religion, le christianisme s'est vidé de son mystère et de sa force⁷. » Ainsi s'exprime Henri Le Saux dans une des dernières pages de son *Journal*.

Que voulait-il dire ?

Le sannyasi chrétien qu'il était devenu déplorait l'enlissement de l'Eglise catholique – pas seulement – dans une inflation ritualiste, d'imageries dévotionnelles et de lourdeur dogmatique finissant par opacifier le mystère du Christ et en rendre l'accès difficile. Toute voie spirituelle qui s'attarde et s'enlise dans les spéculations théologiques des définitions de Dieu et ses attributs, où prédominent, comme en contrepoids dévotionnel, cérémoniaux et rites sans réelle initiation intérieure au symbolisme religieux, perd son âme et devient « religion » au sens péjoratif du terme. Elle ne transmet plus ou si peu la flamme de ses origines. De son contact mystique avec l'Eternel, elle a sombré dans l'opacité temporelle du mimétisme des formes conventionnelles. Elle n'a pas cultivé la perméabilité à la vie du mystère qui l'a enfantée. La « tradition », dont se réclame toute religion, transmet par l'expérience d'une vie dans l'Esprit. Sinon elle ne véhicule que des pratiques sans âme, des coutumes et des préceptes humains⁸, des revêtements archaïques dérivant en cérémonies où prévalent recherches émotionnelles et projections magiques.

Dans l'univers du christianisme, cet affaiblissement du lien avec le mystère fondateur se renforça sous l'effet parallèle d'une interprétation exclusiviste de l'histoire du salut : « Hors de l'Eglise, point de salut⁹. » En identifiant « salut » et espace ecclésial visible, l'Eglise institution jetait un voile sur son invisible Tête et perdait le nord de sa mission : rendre présent « le Royaume des Cieux » par l'éveil baptismal au Christ pascal. Par suite, elle devint inattentive aux appels de l'Esprit à l'œuvre au-delà de son propre champ et ne put reconnaître ce qui est juste et bon hors d'elle-même. Cet égarement connu de sinistres sommets à l'heure des croisades, puis avec les tribunaux de l'Inquisition, les guerres de Religion au XVI^e siècle, les missions d'évangélisation dépendantes des visées

impérialistes des nations européennes¹⁰. En dépit de voix courageuses, prophétiques¹¹, la chrétienté catholique eut longtemps à pâtir de ce comportement hégémonique qui continue à ternir son aura. Il fallut attendre le milieu du XX^e siècle pour que son magistère officiel s'en démarque clairement¹². Ce faisant, l'Eglise catholique opérait une conversion remarquable, validée par le II^e concile du Vatican (1962-1965). Elle confirmait l'essor d'une phase irréversible de la rencontre décomplexée, non défiante avec les religions. « L'histoire de la rencontre entre les religions est celle d'un extraordinaire retournement [de l'Eglise catholique]. Nous sommes passés de l'anathème au dialogue », souligne Pierre-François de Béthune¹³.

Arrêtons-nous quelque peu à la fameuse déclaration *Nostra Aetate*, concernant « les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes¹⁴ ». La portée spirituelle et théologique du plus court document du II^e concile du Vatican est immense. La valeur intrinsèque des autres religions y est enfin reconnue et formellement mise en lumière. Après avoir évoqué certains aspects de l'hindouisme et du bouddhisme, l'Eglise encourage « ses fils pour que, avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec les adeptes d'autres religions, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent en eux ».

Sous-pesons les derniers mots de cette phrase clé : « Reconnaître, préserver et faire progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles » des voies religieuses, telles que l'hindouisme et le bouddhisme. Prenons-nous conscience de la portée de cette déclaration, de la force spirituelle de sa signification ? Sans cesser de vivre et de témoigner de la foi dans l'Evangile du Christ, il s'agit de « reconnaître », de « préserver » et de « faire progresser », donc de promouvoir « les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles » des principales voies religieuses orientales mentionnées peu avant. Incontestablement, *Nostra Aetate* inaugure une ère radicalement nouvelle dans la rencontre des religions. Il porte un coup fatal, espérons-le, à « l'ecclésiocentrisme ». Cette forme de suffisance nombrilique qui replie la communauté chrétienne sur elle-même. La chrétienté – orthodoxe, catholique, anglicane, protestante et autres – sera davantage elle-même – le « Corps du Christ » – en délaissant tout souci d'influence territoriale. Elle sera d'autant plus en cohérence avec sa mission d'initiatrice au mystère du Christ qu'elle se décentrera d'elle-même. Elle se facilitera la tâche en dialoguant avec d'autres voies spirituelles animées par l'Esprit qui « offre à tous [les

hommes], d'une façon que Dieu seul connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal¹⁵ ». Le contexte actuel, d'un monde globalisé et instable, ne fait que renforcer le caractère incontournable du dialogue interreligieux pour les Eglises chrétiennes comme pour toute autre tradition religieuse. Le pape Benoît XVI insista fortement sur ce point : « Dans la situation actuelle, le dialogue interreligieux est une condition nécessaire pour la paix dans le monde, et il est donc un devoir pour les chrétiens comme pour les autres communautés religieuses¹⁶ ». Le dialogue avec d'autres religions n'est pas une option facultative, une spécialité réservée à des théologiens de métier et aux missionnaires. Il est une urgence essentielle pour tout croyant, tout humain en quête de sens et de justice. Il permet de déjouer les tentations de suffisance, de découvrir l'œuvre originale de l'Esprit dans d'autres espaces spirituels. C'est ainsi que le dialogue sert à la paix.

Le dialogue est une force de discernement pour distinguer ce qui procède du divin, mystère transcendant, et ce qui relève de surimpositions conceptuelles, rituelles, culturelles, des pratiques locales, des coutumes. Il permet d'en prendre conscience d'abord à l'intérieur d'une même sphère religieuse car autre est la manière de croire, de vivre sa foi en Amérique latine, aux Etats-Unis, en Europe, en Afrique, en Inde, au Vietnam, au Japon... Combien est riche d'enseignements l'expérience pluriculturelle d'une même foi. Celle-ci ne dévalue pas ce que je crois être vrai ni n'entraîne vers un relativisme dépréciatif de ma foi. Elle induit un réajustement de mes convictions dans l'échelle de l'appréhension du réel, de la compréhension forcément limitée que j'en ai. Et m'évite le piège de « l'absolutisme » de ma pensée qui est une idolâtrie. Plus encore, entrer en dialogue avec des personnes animées d'une autre perception religieuse et spirituelle que la sienne, y compris athées et agnostiques, aide à mieux déceler la justesse noétique réfractée par le prisme de différentes compréhensions du sens de l'existence. Toutes les religions se réclament du sacré et de la transcendance. Elles le font à bon droit. C'est, peut-on dire, leur lieu de naissance et leur centre de gravité permanent. En aucun cas elles ne peuvent affirmer en être les détentrices exclusives et les seules interprètes autorisées. Cette attitude déviante – l'histoire et l'actualité en dressent un implacable constat – engendre rivalités concurrentielles et conflits dévastateurs.

Dieu ne peut être annexé.

Est-il bon de rappeler ce qui devrait être un truisme ? A savoir que le divin, la Réalité absolue que l'on nomme Dieu ou autrement, n'est ni juive, ni chrétienne, ni musulmane, ni hindoue, ni bouddhiste... ? Dieu est au-delà. Acceptons enfin

« que “Dieu” ne soit pas une appellation d’origine contrôlée¹⁷ » ! L’anecdote rapportée par Christian de Chergé, prieur de l’abbaye Notre-Dame de l’Atlas¹⁸, est tellement éclairante à ce propos. Mohammed, un habitant de Tibhirine, village proche du monastère, fait remarquer à Christian : « Il y a longtemps que nous n’avons pas creusé notre puits ! » « L’image est restée, précise Christian. Nous l’employons quand nous éprouvons le besoin d’échanger en profondeur. » « Une fois, par mode de plaisanterie, je lui posai la question : “Et au fond de notre puits, qu’est-ce que nous allons trouver ? De l’eau musulmane ou de l’eau chrétienne ?” Il m’a regardé mi-rieur, mi-chagriné : “Tout de même, il y a si longtemps que nous marchons ensemble et tu me poses encore cette question !... Tu sais, au fond de ce puits-là, ce que l’on trouve, c’est l’eau de Dieu”. »

L’eau de Dieu... Au tréfonds de soi, sourd « l’eau de Dieu ».

Aucun nom, aucun adjectif religieux ne peut qualifier la réalité divine. Dieu est au-delà. L’affirmer n’est nullement un mépris des religions¹⁹. C’est au contraire les honorer de la meilleure des façons. C’est reconnaître leur rôle éminent de conductrice vers Dieu, d’initiatrice de son mystère. A l’exemple de Jean-Baptiste, de son attitude à l’égard de Jésus-Christ, une religion cohérente avec elle-même devrait trouver sa joie à « diminuer », à s’effacer pour que le mystère divin grandisse en chacun de ses fidèles. Et consentir de bon cœur, telle une mère, à l’émancipation spirituelle de ses enfants. Sinon la voie de libération qu’elle est censée tracer se mue en une impasse sectaire où s’affirment la défense de son territoire et l’ambition de « convertir » ceux qui sont autres. Voire de les exclure de son champ d’influence. Et succomber aux tentations du contrôle des rouages sociaux en soudoyant les pouvoirs politiques afin de mieux asservir les consciences.

Force est de déplorer, au regard des siècles écoulés, qu’aucune tradition religieuse n’a échappé aux virus de l’hégémonie exclusiviste, vraie maladie de l’esprit, s’employant à taire et faire taire celui qui contredit, conteste, objecte, proteste ; ou à l’anathématiser purement et simplement. Qu’elle soit juive, chrétienne, musulmane, hindoue, bouddhiste, autre, toutes les religions ont contracté, à un moment de leur histoire, la pathologie du « suprématisme confessionnel ». Elles en connaissent encore, ici et là, les convulsions homicides et liberticides²⁰, jusqu’à tuer au nom de Dieu. Ce qui est, bien évidemment, un vrai « blasphème » et une « perversion » de la foi religieuse²¹.

La raison d’être des religions, chacune selon son charisme et la révélation dont elle est porteuse, n’est pas de s’autoclôturer, mais de donner aux hommes

les moyens d'accomplir leur destinée ultime. L'essor de la vie spirituelle devrait être leur priorité. Tout comme « le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » (Marc 2, 27), la religion est faite pour l'éveil et la libération spirituelle de l'homme. Non l'inverse. Les garants des institutions religieuses en sont-ils convaincus ? Pour cela, il leur faut consentir à ne pas retenir, « contrôler ». Et accepter l'émancipation de leurs fidèles. Accepter que leur trajectoire puisse leur échapper, voire les contredire. La parabole de l'enfant prodigue dispense ici encore sa lumière. L'éloignement de la maison-institution peut faire partie intégrante du chemin spirituel, pour un retour qui n'appartient qu'à l'homme d'opérer en sa libre conscience et en Dieu, avec Dieu.

Ne nous y trompons pas. En plaçant la vie spirituelle au centre de leur mission, le rôle, que je crois incontournable, de la religion est davantage mis en évidence : annoncer une présence transcendante, « divine ». Et proposer une pédagogie spirituelle, une « mystagogie », en communiquant des repères concrets, pas seulement moraux et dogmatiques, pour accompagner l'homme vers son centre de gravité, « l'autre rive ». Chaque religion est dépositaire d'un chemin révélé qui cible un horizon au-delà du temps. En ce sens, la religion est mère et servante du désir spirituel de l'homme pour éduquer cette aspiration vers l'infini, l'éclairer, voire l'exaucer. Elle préserve l'homme en quête de sens, de l'errance d'une spiritualité sauvage, sans axe ni véritable jalon, dépourvue de référence objective, ne pouvant conduire qu'à une impasse, un enlèvement, un essoufflement fatal. En définitive, la vocation des religions est d'être au service de l'éveil spirituel de l'homme. En retour, l'homme en quête spirituelle a tout intérêt à être à l'écoute des religions, de leur expérience des voies de l'Esprit, de leur enseignement séculaire, des témoins qu'elles ont engendrés. Par cette écoute attentive, responsable, libre de tout suivisme grégaire, la quête spirituelle peut fructifier, donner la pleine mesure de son dynamisme libérateur. Et ainsi sauver en quelque sorte la religion, la prévenir des tentations d'autoenfermement et de suffisance qui la guettent.

Les oasis d'éveil intérieur que sont les monastères et autres centres tenus par des religieux et religieuses, ainsi que les ashrams hindous et autres dojos bouddhistes, clament silencieusement cette primauté de la vie spirituelle. « Recherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît » (Matthieu 6, 33). Là est leur message essentiel²². Celui de l'au-delà, dont le monde aura toujours besoin d'entendre l'écho mystérieux.

Quel exemple plus précis, plus parlant et actuel puis-je mentionner ?

En premier lieu, celui de Taizé. La communauté de Taizé, fondée par le frère Roger Schutz²³. Plus de 100 000 jeunes s'y rassemblent chaque année²⁴. Elle illustre remarquablement la force universelle de l'Esprit, dans la mise en relief du religieux enfin au service du spirituel. Humblement et solidement ancré dans la foi en Jésus-Christ, sans esprit de prosélytisme, témoignant d'un œcuménisme chrétien dynamique, également accueillant aux courants spirituels et religieux les plus divers, sans pour autant sombrer dans une confusion syncrétique, Taizé est incontestablement un haut lieu « ecclésial » au sens fort du terme : un espace de rassemblement où tout humain, venu des quatre coins de la planète, est reconnu dans sa singularité spirituelle, librement tourné vers la Source. Ainsi s'expérimente, dans une louange polyglotte et le silence d'une communion en prière, l'unité dans la diversité des voix et des visages.

Dans ce même esprit d'ouverture dialogale, avec des lignes charismatiques et vocationnelles fort différentes, citons la communauté de l'Arche, fondée par Lanza del Vasto en 1948, la communauté de Bose en Italie, fondée par Enzo Bianchi en 1965, celle de Sant'Egidio, fondée par Andrea Riccardi, à Rome, en 1968, Shivananda ashram (*Divine Life Society*) fondé en 1938, dans le nord de l'Inde, à Rishikesh, la communauté d'Auroville, proche de Pondichéry, fondée par 1968 par Mirra Alfassa, compagne spirituelle de Sri Aurobindo, et bien d'autres lieux ouverts sur l'Infini sans prosélytisme ni suffisance confessionnelle.

Prier et méditer : un acte politique essentiel

Dans la mesure où il puise son inspiration et sa force dans un silence de communion, le dialogue peut être le garant d'invariants éthiques, transversaux aux cultures et aux sociétés humaines. Par sa logique de conciliation, le dialogue décèle le dénominateur commun de l'extraordinaire diversité religieuse, culturelle, sociale de l'humanité. Or, ce fond universel, dont le dialogue est à la fois révélateur et gardien, est le principe inspirateur de l'engagement pratique, sociétal et politique, inhérent à une authentique spiritualité. L'expérience m'a appris qu'il constitue aussi le porche ouvrant sur un point de convergence spirituel, un au-delà des religions ou du religieux²⁵, comme de toute idéologie. Car « l'au-delà passe au-dedans²⁶ » de soi, dans l'intériorité essentielle à tout humain. Prier, méditer, invoquer les forces de l'esprit, se rassembler dans un silence de communion sont bel et bien un acte politique. L'acte politique le plus essentiel, le plus décisif parce qu'il est l'épicentre d'une force tellurique capable de fracturer l'épaisseur des somnolences spirituelles et éthiques, des indifférences aux détresses humaines, des errances comportementales et morales. Et de changer le monde en changeant l'homme qui le fait. Il y a eu et il y aura toujours, en la matière, de grands témoins de cette synergie entre spiritualité et action politique. Reviennent les noms de Thomas More²⁷, du mahatma Gandhi, de Martin Luther King, de Nelson Mandela, du dalaï-lama. Chacun à sa manière a marqué d'une empreinte spirituelle son engagement politique. De même, plus proche de nous, Robert Schuman et Edmond Michelet sont connus et reconnus pour leur foi, source d'inspiration au cœur même de leurs responsabilités politiques²⁸.

La mutation sans précédent que vit le monde du XXI^e siècle engendre, selon les uns, une phase « de chaotisation générale ». Pour d'autres, le tournant d'une « refondation radicale des paradigmes sociétaux ». Certains n'hésitent pas à prédire l'ère d'un « saut quantique vers un nouveau statut ontologique de l'homme²⁹ » accompli grâce à l'intelligence artificielle érigée au rang de religion³⁰. Quoi qu'il en soit de la pertinence de ces affirmations, elles traduisent

l'ampleur inégalée du bouleversement civilisationnel qui se passe sous nos yeux, en nous et autour de nous. Le caractère historique de cette transition vers l'inouï anthropologique n'est-il pas une opportunité pour fonder enfin ou refonder l'action sociopolitique sur des bases éthiques et spirituelles qui garantissent le seul axe humanisant : la justice et le respect du vivant ? L'humanité est et sera de plus en plus confrontée à des choix radicaux. Une situation qui tend à mettre à nu la conscience de chacun. Car, ainsi qu'il a été dit au début de ce livre, désormais, *nous savons*.

Nous savons l'indécente inégalité de la répartition des richesses³¹.

Nous savons le scandale du sauvetage des banques³², elles-mêmes coupables de la mise à la rue de milliers de personnes aux Etats-Unis suite à la crise des *subprimes*³³.

Nous savons que la course effrénée à la consommation de biens matériels, encouragée par la majorité des acteurs politiques et économiques, le conditionnement publicitaire et autres *Black Friday*, en dépit des conférences environnementales internationales, conduit à un épuisement accéléré des ressources de la planète et à un désastre écologique certain³⁴.

Nous savons la destruction des écosystèmes naturels causée par l'agriculture industrielle et l'usage intensif des pesticides³⁵.

Oui, *nous savons*. Etrangement, la politique de l'autruche et de l'endormissement des esprits semble avoir encore de beaux jours devant elle, confortée par des stratégies de « déni de la réalité », notamment en matière climatique, orchestrées à de sinistres fins égoïstes³⁶.

Savoir est, devrait être l'aiguillon de notre conscience pour inspirer non seulement des paroles, mais surtout poser des actes, engager des actions proportionnées à ce que nous savons. Sinon, à quoi bon se désoler, s'alarmer, protester en se limitant à des soupirs dépités devant nos écrans, relayant infos et documentaires, alertes et analyses ? Comment continuer à vivre en paix avec soi-même ? Comment ne pas être secoué, réveillé et indigné, révolté ? Sachons-le, les défis titanesques du XXI^e siècle mettent en jeu les caractéristiques mêmes qui définissent l'homme. Car c'est de l'homme et de sa survie qu'il est question. Emportées dans le flux d'un monde globalisé, paramétré par un système de productivité où domine sans partage l'économie de marché, les alternatives crédibles semblent bien en peine d'émerger, de se frayer d'autres voies. L'action que le savoir inspire, dont l'humanité a aujourd'hui un besoin vital, cette action

éminemment humanitaire aux dimensions planétaires ne peut atteindre son but salutaire sans convier les ressources humaines les plus profondes : celles de l'esprit. Un observateur attentif déclarait que, dans le contexte actuel, « seul l'art et la culture permettront de rester ancré dans la réalité ». Oui, entièrement d'accord. Et plus encore la méditation et la prière. Je mentionne aussi les démarches altruistes qui ont la vertu de décentrer de soi. Notamment celles de l'aide à la personne, secourir et visiter ceux qui sont en peine, en difficulté existentielle : prisonniers, chômeurs, migrants, SDF, malades, personnes avec un handicap, âgées, isolées... Ces démarches favorisent une mise en silence de ses pensées, préjugés et convictions, pour écouter et comprendre autrui. Le rejoindre avec empathie, tel qu'il est, dans son inaliénable dignité humaine.

Etre ou ne pas être humain, en compassion active et réactive face aux appels des désolations humaines. Tels seront les termes fondamentaux inspirés par l'Esprit, inspireurs des décisions structurelles, économiques, sociopolitiques et des orientations civilisationnelles à venir. Dénonçant sans détour l'inhumanité « d'une économie de l'exclusion et de la disparité sociale » fondée sur « l'idolâtrie de l'argent », engendrant « une mondialisation de l'indifférence » et « une culture du bien-être anesthésiant » le sens de la solidarité envers les exclus, le pape François a clairement encouragé « un retour de l'économie et de la finance à une éthique en faveur de l'être humain »³⁷. Car « la crise financière que nous traversons, ajoute-t-il³⁸, nous fait oublier qu'elle a, à son origine, une crise anthropologique profonde : la négation du primat de l'être humain³⁹ ! » Par conséquent, prier et méditer, c'est donner et redonner sans cesse à nos réflexions, nos paroles, nos actions, la primauté qui revient tout naturellement à l'être humain. C'est faire en sorte que l'humain soit respecté en tant qu'humain, qu'il ne devienne jamais le simple rouage d'une machine à produire et à consommer. Un individu étourdi dans un monde conditionné par l'omnipuissance et l'omniprésence d'une technologie numérique érigée au rang d'entité divinisante.

La défense de l'homme, la valorisation de sa vocation essentielle implique la reconnaissance de son irréductible dignité, le développement de ses capacités à s'émerveiller, à prendre conscience de ce qui EST. A être là, présent avec ses semblables. Attentif à ce qu'ils sont, à leurs joies et à leurs peines, leurs espoirs et leurs difficultés, leurs visions des choses et leurs interrogations. Partager avec eux, écouter et échanger, créer des liens, les approfondir et les bonifier. Et cheminer ensemble, par-delà les recherches d'intérêt personnel, de gain, de performance technique et de rentabilité économique. Nous le savons bien : ce

qui relève de l'ordre physique et matériel – argent, biens économiques, progrès technologiques, santé et intégrité du corps – ne peut en aucun cas procurer le bonheur. Un peu court, dira-t-on, de rappeler cette banalité. Il semble pourtant urgent et essentiel de le faire. Certes, ces biens que je viens d'énumérer restent des biens. Ils ont leur incontestable utilité, voir nécessité, pour répondre aux besoins fondamentaux de l'homme. Le nier serait une stupidité et un grave déni de la condition humaine. Ces biens fluctuants, éphémères n'en demeurent pas moins inappropriés à rendre une vie heureuse⁴⁰.

Alors, où est le bonheur ? Où peut-il s'épanouir ?

Dans la relation. Nulle part ailleurs. « La plus grande des pauvretés, c'est de n'exister pour personne » (Mère Teresa). La plus grande des richesses, c'est d'exister dans la vérité de relations stables et réciproques, qualifiées par l'amour, l'amitié. Voilà ce qui est le plus précieux dans une vie : être aimé et aimer. Sous différents registres, selon divers degrés : amour conjugal, familial, amour parental, filial, amitié fraternelle, amitiés multiformes de longue date, au sein d'associations, issues du milieu professionnel... Le bonheur réside dans une relation harmonieuse. Comment vivre sans liens caractérisés par l'amour, l'amitié ? Impossible. Pas de vie heureuse sans relation construite dans le don de soi et l'attention respectueuse envers autrui. Là est la clé d'une vie heureuse.

Dans le cours d'une vie humaine, la famille est sans nul doute l'un des principaux agents, éducateur et protecteur du sens de la relation et du respect d'autrui. La cellule familiale est le lieu privilégié, véritablement universel, de l'apprentissage de notre humanité jusqu'en ses plus hauts développements. Là où est la famille, là est l'humanité. Quelle que soit sa forme, elle est présente à toutes les cultures parce qu'elle est consubstantielle à l'essor de l'homme. La famille concourt de manière décisive non seulement à la croissance de chacun, à son éducation, à sa socialisation, mais aussi à l'épanouissement de sa vie relationnelle, de son aptitude à « être avec ». Nous savons les dommages provoqués par une enfance et une adolescence vécues dans un milieu familial délétère, déstructuré, où font défaut ses composantes essentielles. En ce sens, promouvoir la cellule familiale est une des missions primordiales de l'être humain. La famille est le terreau nécessaire à l'humanisation de l'individu et l'espace favorable à son éveil spirituel, à l'initiation des actes essentiels à cet éveil : prier et méditer. En retour, prier et méditer confortent ce maillon vital en libérant le souci de soi par le soin bienveillant et respectueux de l'autre. Ce qui s'appelle la solidarité, le « sens de l'autre », pierre angulaire de l'éthique, de la vie tant familiale que sociale. Ce qu'Emmanuel Levinas appelait « l'ultime intelligibilité de l'humain ». La prière et la méditation en famille permettent d'en

faire l'expérience par une initiation vivante, dans le jeu de relations concrètes, entre époux, mère, père, enfants, frères et sœurs, grands-parents. Dans cet irréductible fond relationnel dont témoigne la microsociété familiale, n'avons-nous pas la portée, la force politique et sociétale de la méditation et de la prière ? Et l'œuvre subversive par excellence ? Car qu'est-ce qu'être subversif aujourd'hui si ce n'est protéger ce qui, en l'homme, assure l'éclosion et la fruition de son humanité : son cœur, son esprit, son identité essentielle qui s'accomplit dans la relation ? La famille est un incontournable allié dans la résistance contre le délitement des fondamentaux humains.

Prier et méditer, en famille, seul, en assemblée, c'est être subversif face à un ordre social fasciné par les critères d'un consumérisme débridé et « l'évangile » des nouveaux prophètes d'un transhumanisme obnubilé par le mirage d'une immortalité chronologique et les pouvoirs de l'intelligence artificielle. Le cœur et la relation sont les grands absents de cet horizon « transhumain ». Vouloir s'affranchir de l'humain, c'est le dévoyer et favoriser une société en déficit d'humanité. Prier et méditer, c'est au contraire défendre et cultiver ce qui, en l'homme, rend l'homme plus authentiquement humain. C'est lui permettre de réaliser ce qu'il est, en communion solidaire avec ses semblables.

Prier et méditer, c'est être inlassablement en dialogue, verbal et plus encore silencieux avec Celui qui est « au-delà de tout ». Engagé dans une démarche consensuelle, volant au secours, s'il est besoin, du « vivre ensemble » dans la diversité, là où il est mis en péril. Prier et méditer, c'est être sourd, inattentif à la funeste « consanguinité » idéologique ambitionnant l'établissement d'une nation ou d'une religion épurée de toute scorie étrangère à elle-même. Prier et méditer, c'est prendre conscience que « nous ne sommes plus seuls au monde » (Bertrand Badie)⁴¹ et s'appliquer résolument à élargir « l'espace de sa tente » (Isaïe 54, 2).

Prier et méditer, c'est accueillir la lumière guidant l'homme au lieu sûr où il puise l'énergie d'une joie et d'une paix renouvelable : la relation, solidaire et unifiée. Solidaire avec ses proches. Unifiée à partir de son propre fond ouvert sur l'infini. Car ce fond, qui est son identité essentielle, ouvre l'homme sur un « au-delà » de lui-même. Celui qui n'est ni un concurrent ni un rival, moins encore un adversaire, mais donne à l'être humain d'être simplement ce qu'il est. Paradoxe que l'homme contemporain, obnubilé par les feux de ses propres artifices et le confort grandissant de son autonomie, a tant de mal à reconnaître et à accepter.

Oui, assurément, la première urgence politique pour l'homme contemporain est de prier et de méditer. De faire silence pour entrer en dialogue avec ses profondeurs et entendre ce que l'Esprit dit à son esprit, recevoir son inspiration

altruiste. Laisser vivre l'Humain solidaire de tout humain, sans discrimination aucune ni rejet et refoulement du mystère divin dont il est porteur.

« Proclamez l'Évangile à toute la création » ?

A l'approche du terme de ce livre, je me tourne plus directement vers celui qui l'a principalement inspiré : Jésus-Christ. Je sais qu'à l'instant même où j'écris ce nom je peux surprendre, voire déranger certains lecteurs, lectrices qui entendraient cette évocation comme une invocation déplacée. Une indiscrette mise à nu de mon intimité spirituelle. Une forme d'impudeur confessionnelle. Je n'ignore pas combien le contexte socioculturel français, actuellement tourmenté par la question religieuse, conditionne les esprits et détermine des réactions passionnées. Parler ouvertement de mon lien personnel avec Jésus-Christ n'est nullement motivé par une intention provocatrice et moins encore d'opposition aux principes de la laïcité dont je suis un partisan convaincu. Je souhaite le faire avec liberté d'esprit, confiant dans la capacité d'écoute du lecteur, en cohérence avec le contenu des pages et chapitres précédents.

Pour être crédible, une réflexion sur la spiritualité au XXI^e siècle ne peut, à mon sens, s'écrire ni se publier sans se dire soi-même, sans se dévoiler quelque peu, sans évoquer le fil de sa vie, son expérience personnelle. En vérité, comme on peut l'être d'une source inspiratrice, ma vie est traversée par la présence du Christ depuis le jour où il m'a saisi, aux débuts des années 1980, ainsi que je l'ai précisé, hors des sentiers balisés par les différentes confessions chrétiennes. Cette présence, réalité personnelle à la fois insaisissable et familière, je ne cesse de la découvrir, de la connaître et de la reconnaître dans un mystère toujours plus vaste. Elle m'accompagne au jour le jour, dans les phases paisibles comme par avis de tempête, dans mes choix et mes tâtonnements, mes certitudes et mes doutes, mes fidélités et mes lâchetés, mes joies et mes peines, mes réussites et mes échecs. Le mystère divin qui m'a été donné de pressentir en lui investit le cœur sans le contraindre. Il n'est jamais intrusif, tout en étant capable d'induire de grands bouleversements intérieurs et extérieurs. Je lui dois d'être debout, aujourd'hui, dans l'espérance et l'amour que dispense la foi en son mystère. Je lui dois tant. En particulier de m'avoir gardé réceptif aux voies spirituelles orientales, reconnaissant pour leur génie contemplatif, leur « secret » qui est « l'appel au-dedans, l'ouverture au-dedans, toujours plus au-dedans⁴² ». Ce lien

avec l'Orient, au principe de mon parcours spirituel, est une grâce qui a préservé mon esprit des tentations de repli sur soi, d'exclusivisme, d'intolérance, de présomption confessionnelle. Bref, des dérives d'enfermement et de suffisance spirituelle, potentiellement présentes en toutes voies religieuses.

Avant de clore ce livre, je voudrais méditer et réfléchir sur le sens d'une des dernières paroles de Jésus. Il s'agit de son ultime recommandation, dans la version de l'Evangile de Marc : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Evangile à toute la création » (Marc 16, 15). Que signifie cette parole ? Comment l'entendre aujourd'hui ? N'encourage-t-elle pas à un étroit prosélytisme ? N'est-elle pas une exhortation à vouloir convertir autrui au risque de heurter sa liberté de conscience ? J'ai abordé les graves errances de l'Eglise catholique et d'autres courants religieux à ce propos. Cette problématique est présente dans ce que les chrétiens appellent « l'évangélisation », l'engagement missionnaire qui leur incombe au nom même de leur baptême. « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile », clame saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens (I Corinthiens 9, 16). Alors de quelle manière comprendre cette injonction à proclamer, à temps et à contretemps, « l'Evangile à toute la création » ?

« Allez dans le monde entier... »

En premier lieu, remarquons l'invitation à opérer un mouvement, un déplacement. Il s'agit de sortir de soi pour « aller vers ». Non pas dans une direction bien précise, qu'elle soit géographique, culturelle, sociologique. L'élan en question n'est pas déterminé. A vrai dire, ce qui est ciblé n'est rien de moins que le « monde entier », « toutes les nations »⁴³. Y compris l'environnement naturel, le vivant multiforme : « toute la création ». L'annonce de l'Evangile n'a aucune visée discriminante de l'univers humain. Elle n'est pas, ne peut être sélective, limitée à une aire sociale particulière. Elle est totalisante. Tout être humain est concerné, dans l'intégralité de ce qui constitue son humanité. « Tout homme et tout l'homme » pour reprendre la formule de Paul VI⁴⁴. En fait, le destinataire de la bonne nouvelle du Christ est d'une actualité permanente, ici et là, en tout lieu et en tout temps.

Plus concrètement, qu'est-il, ce destinataire omniprésent, à durée indéterminée ?

Il est là, présent devant moi, autour de moi. Il est celui, celle que je croise, rencontre, aborde, qui m'interpelle, me parle, m'écoute, qui m'ennuie, me contrarie, voire m'agresse, ou bien me sourit, me réjouit, m'éclaire, me reconforte, me secourt... Plus largement encore, il est là, dans cette nature qui

m'entoure et dans cette ville, ce bourg, ce village, ces arbres et ces rues, ces fleurs et ce jardin, ces rivières et ces prairies, ces oiseaux et ce parc, ces vagues et ce port, ce lac et ces bateaux, ces montagnes et ces aqueducs, ces places et ces plages... « Toute la création ». Pas uniquement la nature brute. Pensons à celle transformée par l'homme avec bonheur pour son utilité pratique et son plaisir ludique. Trop souvent, hélas, avec démesure, sans égard vis-à-vis de l'environnement. Tout espace, tout lieu créé et recréé, transformé ou tourmenté, transfiguré ou défiguré, est destinataire de l'Évangile.

Pour comprendre sa visée totalisante, ne jamais oublier que le ressort de cette annonce évangélique est intérieur. Il trouve son origine dans un saisissement. Le saisissement intérieur que produit une rencontre singulière : la mise en contact avec le mystère de Jésus-Christ. Celui-ci investit plus le dedans qu'il n'envoie ici ou là. Il captive le cœur pour une « annonce » à réaliser dans l'ordinaire quotidien. Là où s'écoule la vie. « Il faut savoir fleurir là où Dieu nous a semés », aimait à rappeler François de Sales. Avant de parler expressément autour de soi de la voie de l'Évangile et du mystère du Christ, c'est d'un dialogue intérieur qu'il s'agit, avec Celui dont l'amour a saisi le cœur. Dialogue aimant, plus silencieux que verbal. Il est le foyer et le moteur de l'élan évangélisateur. Ce foyer mobilisateur procède d'un amour sans limites. Et certes, « l'amour du Christ presse⁴⁵ » quiconque en éprouve l'incoercible l'énergie. Il « presse » l'esprit de l'homme parce que l'homme ainsi saisi ne peut garder en lui seul et pour lui-même ce mystère qui le déborde de toutes parts, dont la résonance est universelle. Un mystère qui se révèle au-dedans, tout autant qu'il révèle à lui-même celui qui le porte, le rendant ainsi capable de le porter à ceux qui l'entourent.

Si d'aventure l'homme parle du mystère qui le saisit, c'est qu'il pressent l'opportunité de le faire. Afin de rendre compte de l'espérance qui est en lui. Sinon, il n'en prendra guère l'initiative. Non par pusillanimité. Une sereine assurance l'habite, celle de la confiance. Mais il sait qu'une parole est d'autant mieux reçue, comprise qu'elle est appelée, désirée. Il parlera alors volontiers de l'intimité de son cœur, de sa foi, si quelqu'un le lui demande. Le conseil de François de Sales, toujours lui, prend alors tout son sens : « Ne parle de Dieu que si l'on t'interroge, mais vis de telle façon qu'on t'interroge. » Je me souviens des premiers échanges avec ces guides que furent pour moi Antoine Chevrier, Raymond Lambert et Léo Paquette⁴⁶. La force paisible qui émanait d'A. Chevrier me poussa à l'interroger sur les raisons de sa sérénité. Ses réponses m'encouragèrent à rejoindre son dojo, à commencer la pratique du yoga et de la méditation zen. Avec R. Lambert, outre la simplicité de sa personne, ses qualités

d'humour et d'écoute clairvoyante, son aura spirituel, l'autorité de son témoignage de vie et de son enseignement dégageaient une force polarisante, irrésistiblement attractive. Et la paix, la douceur contagieuse de L. Paquette, la manière calme, assurée avec laquelle il évoquait le mystère divin. Le besoin d'échanger avec lui gagnait une grande partie de son entourage. Ses paroles sur sa foi en Jésus-Christ, son expérience intérieure, dépourvues de tout accent prosélyte, en étaient d'autant plus persuasives. Le visage de Pierre-Marie Salingardes me revient en mémoire. Frère carme, il était responsable de la communauté du monastère du Brousey, proche de Cadillac, en Gironde. Une même force captivante rayonnait de sa personnalité. Simplicité, humour, humilité, serviabilité, tact, attention discrète forçaient la sympathie et suscitaient une foule de questions sur sa spiritualité et la foi qui l'habitait. Inversement, je me rappelle mon premier périple en Inde. Alors que je ne connaissais pas de communauté chrétienne, nombre de mes compagnons de voyage, en quête spirituelle sur les chemins des voies orientales, m'interrogeaient sur ma foi toute nouvelle en Jésus-Christ. Ils remarquaient, disaient-ils, « ma joie au visage », mon attention envers autrui manifestée lors des difficultés inhérentes aux pittoresques et éprouvants trajets en territoire indien, truffés d'inconforts et de désagréments. A mon retour en France, durant la période où je travaillais comme libraire, à Nîmes, que dire de ces clients prenant l'initiative d'échanger sur ma vie spirituelle, sur les raisons de la sérénité qu'ils décelaient à travers mon activité de simple vendeur ? La force attractive d'une vie authentiquement vécue dans la profondeur témoigne d'elle-même de la vérité dont elle est porteuse. Infiniment mieux que toute parole hors témoignage, non qualifiée par l'expérience. Elle rayonne littéralement et provoque l'interrogation. « Vis de telle façon qu'on t'interroge... »

Chaque parcours de vie connaît ses phases d'alternance, tantôt lumineuses, tantôt assombries, paisibles ou tempétueuses. Ces fluctuations, entre heurs et malheurs, ne sont pas, comme telles, des obstacles à la vie spirituelle, au témoignage de celle-ci. Elles traduisent l'impermanence de notre monde, diagnostiquent avec raison les bouddhistes. Elles sont à gérer par une culture assidue de notre champ intérieur, en orientant inlassablement l'attention de notre cœur, notre regard intérieur, vers Celui que nous pressentons être notre source, cause suprême de notre vie. Notre « Seigneur » et notre « Père », dira le croyant. Bref, le Mystère qui nous engendre et nous anime continuellement. N'oublions jamais l'impératif spirituel que confirme le conseil de Jésus : « Priez en tout temps » (Luc 21, 36), quelle que soit la météo existentielle du jour. Alors, oui, « qui regarde vers lui resplendira, sans ombre ni trouble au visage » (Ps 33,

verset 6.). Là est la cause du rayonnement de quiconque creuse en lui pour prendre conscience du trésor de vie qu'il recèle en son cœur et qu'il est lui-même.

« Allez dans le monde entier. » . Entendons : ne restez pas confinés dans l'étroitesse de votre « moi » égocentré qui paralyse les vellétés altruistes. Quittez-le. Où que vous soyez sur Terre, dans le monde, laissez briller la lumière du sens qui vous conforte et vous éclaire. Car « vous êtes le sel de la terre » et « la lumière du monde » (Matthieu 5, 13-14). Aucune forfanterie, nulle prétention démesurée en faisant siennes ces paroles que le Christ adresse à quiconque l'écoute. Elles sont à assumer sans réserve. Tout être humain, dès lors qu'il commence à réaliser ce qu'il est, « proclame », de quelque manière, ce qu'il porte en lui. « Recherchant d'abord le Royaume de Dieu et sa justice », sa vie et sa personne ne peuvent pas ne pas l'exprimer. Il énonce « l'Évangile », la Bonne Nouvelle de la présence divine au milieu des hommes. Celle du Christ vivant, dont l'amour est plus fort que ce qui peut blesser, meurtrir, anéantir l'humain.

Au regard de celui qui croit en Jésus-Christ, « vrai homme et vrai Dieu », le fond de la réalité humaine est sacré parce que capable de communion divine, prédestiné à réaliser sa filiation divine. La création, elle aussi, est conviée à un horizon semblable car l'œuvre dont il s'agit revêt une dimension cosmique. Là est le fondement de l'éthique universelle dont l'humanité a besoin. De sorte que tout homme qui prend la défense de la vie humaine, de ses droits et de ses devoirs, pour le service de la paix et de la justice, participe de fait à l'évangélisation. De même, quiconque défend l'intégrité de la création proclame la Bonne Nouvelle de la présence de Dieu qui en est l'auteur.

« Aller dans le monde entier, proclamer l'Évangile à toute la création », c'est laisser la lumière du fond de l'existence émerger et luire à partir de chacune de nos vies. C'est laisser être et vivre ce qui est. C'est entrer dans la grande œuvre qui revient à l'être humain et y participer réellement, activement. Aussi modestes que paraissent ses actes. Œuvre immense. Elle invite chacun à creuser en lui jusqu'à la source de lui-même. Là, dans ses profondeurs, il puise une eau qui sourd au-delà de lui-même et qui pourtant procède de lui-même. Tels des vases communicants, la profondeur ultime de l'homme débouche sur la profondeur de Dieu. C'est l'expérience d'une étrange « continuité discontinue » entre lui, l'humain, et Lui, le divin. Cette découverte intérieure provoque un émerveillement métaphysique. Non nécessairement un émoi sensible. L'émerveillement de la foi, du mystère de la foi. L'émerveillement d'être appelé,

moi, fils de la Terre, humain parmi les humains, à être aussi fils du Royaume des Cieux.

C'est la substance et la portée de la dernière recommandation de Jésus. Elle souligne à l'infini la dignité de l'être humain, de tout être humain. Et la dimension sacrée de la création. L'accomplissement de la dignité humaine – car la dignité est une tâche – et le respect actif dû à l'environnement naturel sont les deux faces de la mission existentielle de l'humanité. Chacun d'entre nous y a sa part, convié d'une manière unique. Par conséquent, tout humain a la vocation d'être, en quelque sorte, un Evangile vivant. Ce n'est pas là une formule de style, une vaine ambition, une folle utopie. Etre « humain », vivre en congruence avec sa dignité humaine, c'est aussi simple que faire le bien. Or ce qui est simple est difficile. Pour ce faire et bien faire, nous l'avons dit, il importe de s'appliquer à vivre et à laisser être ce qui est en nous, au plus profond de nous. Cette profondeur est à portée de désir. Du désir spirituel. Celui dont nous avons dit qu'il était à sauver des périls de son étouffement. C'est tout l'enjeu de la démarche spirituelle à l'œuvre dans le fil d'une vie humaine.

Certains lecteurs, lectrices, peu réceptifs à l'idée de transcendance, pourront penser qu'une telle vision n'est qu'élucubration creuse, fruit de la projection d'un idéal humain fantasmé. Cependant, je persiste à écrire que l'homme du XXI^e siècle ne sera guère exaucé dans ses attentes de justice, de partage, de concorde, de paix planétaire, de sauvegarde de la création s'il demeure inattentif au désir spirituel qui est en lui. Il retranche une part essentielle de lui-même s'il demeure sourd à l'appel des profondeurs, de ses propres profondeurs. De multiples manières, elles lui sont accessibles. Toutes convergent vers un seul point : consentir à l'édification de l'humanité. Tout ce qui constitue l'humanité. Sans omettre son fond spirituel, aussi inconfortable et dérangeant que soit ce « fond » pour l'homme contemporain habitué à saisir, examiner, contrôler, dominer, faire le tour de ce qu'il sonde. Le fond de l'humain n'est pas sondable. On ne peut en faire le tour comme on fait le tour de la Terre ou de la Lune. Il reste une énigme, à la manière dont l'art l'était pour Freud. Il relève d'une autre forme d'approche. Celle que j'ai appelée le « sens du mystère », dont le porche d'entrée privilégié est l'humilité.

L'homme ne peut être lui-même sans reconnaître et accepter *tout ce qu'il est* : ce qu'il sait ou croit savoir de lui-même ; et ce qu'il ne connaît pas encore. Or, ce qu'il est ouvre sur un au-delà de lui-même. Paradoxe qui faisait dire à Blaise Pascal que « l'homme passe l'homme ». Loin des perspectives transhumanistes actuelles, ce dépassement de l'homme n'est pas une désertion des saines limites de l'humaine condition. Il signe et signale son accomplissement par les voies de

son intériorité plus vaste que l'univers. Autrement dit, l'homme est et sera d'autant plus humain qu'il réalise et réalisera le potentiel divin lové au cœur de son humanité. Jésus-Christ est venu révéler ce mystère. C'est le sens et la quintessence de la bonne nouvelle, « l'Évangile ».

Le « Royaume des Cieux » est là, présent en vous, en moi, en tout humain. Le commandement de l'amour mutuel découle de cette Bonne Nouvelle. En aimant son semblable, sans oublier l'attention due à son habitat naturel, l'homme accomplit ce qui lui a été donné, « le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean 1, 12). Ce faisant, il « proclame l'Évangile à toute la création », où qu'il soit et quel que soit son état de vie.

« Au-delà » est en toi

Au terme de ce livre, essayons de reformuler ensemble la question, titre du présent livre : *quelle spiritualité pour le XXI^e siècle ?* Cet essai en forme d'interrogation n'est pas une tentative de réconcilier religion et spiritualité, bien qu'il ait sollicité l'une et l'autre. Ni un plaidoyer pour un néochristianisme, bien qu'il ait été inspiré par la foi qui m'anime. Moins encore il ne soutient un projet visant à promouvoir l'avènement d'une illusoire religion universelle, bien qu'il ait fait appel aux valeurs communes de l'humanité. Non, rien de tout cela. Ce livre est l'expression d'une quête inquiète et confiante. Comment aujourd'hui, en ce début du XXI^e siècle, réentendre et laisser se déployer ce qui demeure au fond de l'homme ? Comment réhabiliter ce qui, en l'homme, rend l'homme plus humain ?

Pourquoi un questionnement à la fois inquiet et confiant ?

« Inquiet » parce que les enjeux sociétaux qui lui sont inhérents et que nous avons énumérés ne cessent d'être plus complexes, graves, difficiles à résoudre.

« Confiant » parce que je ne peux m'empêcher d'espérer en l'homme, en son aptitude à aimer la vie plus que tout. De croire en ce dont l'homme est porteur, infiniment plus fort que ce qui le menace.

Ce questionnement, j'ai voulu y répondre en contact avec le fil de ma vie. Attirant l'attention du lecteur sur ce que le langage désigne par le mot « esprit » ou « cœur ». Deux mots synonymes. Ils désignent le fond de notre humanité. Ce fond, présent en tout être humain, nous donne la capacité d'être en phase avec notre semblable, solidaire et respectueux de son humanité. Par-delà ce qu'il peut penser, croire et ne pas croire.

Pour nous éveiller à ce fond, le révéler à nous-mêmes, notre esprit a besoin de silence. Le silence des mots et plus encore le silence des pensées. L'esprit a besoin de ce grand jeûne intérieur que lui procure le silence des mots et des pensées pour retrouver son assise, sa stabilité, sa lucidité. De même que nous avons besoin de sommeil pour régénérer notre corps, nous avons besoin de silence pour régénérer notre esprit. L'esprit se renouvelle par ces bains

quotidiens de silence afin d'éveiller et d'affûter ses capacités d'écoute et de dialogue. Et d'agir au mieux, au plus juste avec ses semblables. Le silence des mots et des pensées est écoute du cœur. Il devrait être estimé plus que tout. Il est le garant de l'humanité parce qu'il est le berceau de la spiritualité, tout comme de l'art et de la civilisation. Transversal aux cultures, le silence de l'esprit les transcende. C'est ainsi que spiritualité, art et civilisation n'appartiennent à aucune religion, aucune philosophie, aucune idéologie, aucune école. Ils sont le trésor de l'humanité. Trouver l'origine de ce trésor, le lieu de son gisement, c'est entrer en symbiose avec le mystère qu'est tout être humain. C'est reconnaître que le fond de la vie humaine est au-delà de nos seules prises. Qu'aucune compréhension ne peut en élucider entièrement le contenu. Que ce fond est avant tout à découvrir et à recevoir avec gratitude, dans l'émerveillement et la candeur de l'enfant. C'est prendre conscience que la spiritualité est un humanisme, la clé de tout humanisme.

Alors, que peut attendre de la spiritualité l'homme du XXI^e siècle ?

Il peut en attendre beaucoup. Bien plus que ce qu'il peut en espérer s'il s'oriente vers une spiritualité qui prenne en compte l'homme, tout l'homme. La vie spirituelle n'est pas la désertion de l'humain ni un affranchissement vers un au-delà de l'humain. Oui, « le XXI^e siècle sera spirituel » pour l'épanouissement plénier de l'humain dans la mesure où les ingrédients fondamentaux de la vie spirituelle seront préservés. Autrement dit, mis en pratique. Quels sont-ils ? J'en mentionnerai trois qui me paraissent essentiels : l'attention silencieuse, le sens du mystère et l'esprit de dialogue.

L'attention silencieuse pour discerner ce qui est juste.

Le sens du mystère pour demeurer ouvert à l'inexplicable et ne jamais réduire sa quête spirituelle à ce qui a pu être saisi, compris dans l'expérience de l'attention silencieuse.

Le dialogue pour écouter autre que soi, éviter l'enfermement idéologique et s'enrichir des silences d'autrui, tout autant et plus encore que de ses paroles.

Tout cheminement de vie où se conjuguent silence, sens du mystère et dialogue, connaît différentes phases que j'ai tenté d'expliquer et de traduire, je l'espère, en termes audibles aux oreilles contemporaines. Vers quelle fin ce cheminement oriente-t-il ? Vers Celui, Cela d'où procède le mystère du vivant et auquel ce même mystère attire l'humain de tous lieux et de tous temps. Est-ce que, je parle de « Dieu » sans vraiment le dire ? Pas nécessairement. Tout dépend, je l'ai précisé⁴⁷. Tout dépend, je l'ai précisé, de la forme conceptuelle

employée et de la voie spirituelle pratiquée. Dans l'univers de la vie spirituelle, les moyens ne sont pas neutres. Ils conditionnent le contenu de l'aboutissement. Cependant, pour le sujet qui nous occupe, il importe d'aborder l'inévitable : « Dieu », ce vocable si connoté, saturé de sens. D'abord une chose capitale. Distinguons « Dieu » et la religion.

Ce que le mot « Dieu » est censé signifier, que les religions, il est vrai, se sont quasiment approprié, est incommensurable. Ne nous laissons pas bloquer, abuser, dissuader par les interférences, les parasitages conceptuels, les contresens dont l'histoire a surchargé ce mot. Car « Dieu » n'est qu'un mot. Certainement la plus célèbre des appellations humaines du mystère de l'existence. Je n'ai pas hésité à l'employer dans ce livre. Il n'y a pas à être rétif à sa prononciation. Si certains le sont, ce que je peux aisément comprendre, qu'ils s'efforcent pour le moins d'être réceptif à ce qu'il évoque : l'infini, l'éternel, le tout, le vivant, la nature, l'harmonie, l'au-delà... Car « Dieu » appartient à l'homme, au mystère qui le caractérise. Contrairement aux préjugés, malheureusement confortés par ce que les hommes ont fait de « Dieu » au cours de leur histoire – pensons aux despotismes religieux de tout bord –, « Dieu est là où il y a ouverture, car Dieu vit dans le dialogue des uns avec les autres⁴⁸ ». Sinon ce n'est pas Dieu. En l'absence de réel dialogue et d'écoute, l'invocation du nom de Dieu est creux verbiage humain d'une idéologie religieuse capable de transformer « Dieu » en assommoir de son prochain, en éteignoir de son esprit, en totalitarisme des plus inhumains. « Dieu » sans dialogue n'est qu'une dangereuse parodie de Dieu. Une supercherie. Car « Dieu », ce que le mot « Dieu » signifie et auquel il renvoie, ne peut s'imposer. Que ce soit à la manière d'un syllogisme théologique, d'une formule dogmatique, d'un anathème ou d'une fatwa, d'une vision mystique, d'un miracle ou de la magie d'un mantra. Le mystère « Dieu » est ce qu'il est : indémontrable, insondable, insaisissable. Il ne peut s'imposer, être imposé sans implorer ni se dissoudre. C'est ce que l'Evangile veut dire, entre autres, en disant que « Dieu est amour ». Aussi est-il bon, en dépit de ses excès, que l'athéisme occidental continue son combat contre l'obscurantisme religieux et ses nouveaux rejetons, juifs ultras, islamistes djihadistes, évangéliques fondamentalistes, catholiques traditionalistes, hindous nationalistes et autres fanatiques bouddhistes. Et il est tout aussi néfaste et détestable que ce même athéisme en vienne à s'affirmer en maître de pensée absolue. Il s'allie alors objectivement au camp qu'il prétend défier. Le virus de la pensée unique ne connaît pas de frontières intellectuelles.

Attention silencieuse, sens du mystère et esprit de dialogue sont les remèdes du sectarisme idéologique, qu'il soit religieux, philosophique, psychologique,

politique, scientifique. Par suite, ils garantissent une progression sur des chemins distincts vers un but commun : l'essor d'une humanité diverse et solidaire, qui fraternise entre ses différentes composantes.

Dans l'évocation de l'incontournable question de « Dieu », si je crois en Lui, en Jésus-Christ et son Evangile, *je ne sais pas* qu'il existe. Je *crois* à son existence. J'ai l'intime conviction de sa présence. Mais je ne sais pas qu'il existe. Comment puis-je « savoir » que Dieu existe ? Savoir relève de l'évidence, du démontrable, du vérifiable. Croire relève de l'intuition, de l'au-delà des mots et de la pensée. Même si la foi use bien évidemment des mots et de la pensée. Pareillement, on ne peut dire, sans sombrer dans l'ineptie et l'absurdité, que « Dieu n'existe pas », puisqu'on ne peut démontrer son inexistence. A moins de se murer dans l'endurcissement de l'idéologie athée⁴⁹.

Son existence et inexistence n'étant pas démontrables, « Dieu » renvoie au point aveugle de la pensée humaine. La signification insondable du mot « Dieu » exprime la densité du mystère de l'existence. Par-delà les revêtements culturels, les représentations mythiques et les rites religieux, jusqu'aux cérémoniaux civiques, nécessaires à la dimension sociale de la condition humaine, puisons sans réserve dans nos profondeurs. La sincérité et la constance d'une telle démarche serviront ceux qui nous entourent, bien au-delà de ce que nous pouvons penser. Ne nous regardons pas. Le divin, ce qu'on appelle ainsi ou sous d'autres vocables, que nous n'osons ou ne voulons pas nommer, suivra, éclairera, je le crois, notre démarche, rayonnera par elle. La recommandation d'Henri Le Saux, alors immergé dans la radicalité de la spiritualité hindoue, est encore d'actualité : « Le seul remède efficace à la crise spirituelle actuelle de l'humanité est sans aucun doute ce dépassement par le dedans de tout l'ordre du mythe, de l'archétype, aussi bien humaniste que religieux, dans l'atteinte au soi réalisé directement en soi, ou du moins dans l'élan qui porte vers cette source d'où tout jaillit au sein de l'être⁵⁰. »

Ce qui importe, ce qui nous appartient et qui échoit à tout être humain, c'est d'aller au « Fond du fond » de notre être (Alexandre Jollien). Là où nous vivons, autant que nous le pouvons. Aller de la sorte est un engagement dans une incessante quête. Vivre c'est s'engager. Engageons-nous sans nous enfermer. Cherchons en demeurant à l'écoute. Sans esprit de récupération, d'annexion de l'autre dans notre propre sphère de penser et d'agir. Chercher la substance des choses de manière ouverte, sereine, c'est vivre la vie de l'esprit. C'est être dans la vérité d'une démarche spirituelle. Sans s'évader de la condition humaine. Au contraire, en poursuivant ainsi notre chemin, nous serons mobilisés pour la

défense de la vie de l'homme, de tout homme et de tout l'homme. Sans omettre son environnement naturel. Et cela commence en souriant à celui qui nous indiffère, que nous croisons dans la cage d'escalier, dans le tram, tout comme en déposant des bouteilles usagées dans le bac à recyclage de notre quartier. La vie spirituelle est affaire de pratique. Elle ramène à l'essentiel, à l'intérieur de nous-mêmes en nous extirpant de l'inessentiel et de la superficialité. Le bonheur de l'homme, nous rappelle-t-elle, n'est pas dans les choses extérieures, matérielles, passagères. Il n'est et ne sera jamais dans le grand mirage du XXI^e siècle : l'avancée des progrès technologiques, aussi prodigieux soient-ils pour la transformation de nos moyens de vivre. La vie spirituelle libère des idéologies, des pensées claustrales, discriminantes. Là est la grande libération qui procure la paix du cœur et délivre la clé d'un bonheur durable. La vie spirituelle révèle et réalise l'unité de la famille humaine, dans le respect de son environnement naturel.

Alors, oui, ne craignons pas d'invoquer, dans le silence de nos profondeurs, le grand mystère de notre vie. Invoquons-le sans réserve, avec confiance et constance. Eloignons de nous pudeur déplacée, gêne inopportune. Sans a priori, revisitons paisiblement l'héritage des antiques voies spirituelles et religieuses en dépit de leurs limites, de leurs obscurités, des scandales qui les ont discréditées. Quelle voie humaine peut-elle prétendre en être indemne ? Considérons ce qui est bon et juste. Ce qui est vrai et profitable en elles, ainsi qu'en toutes autres propositions humanistes. Celles d'hier et d'aujourd'hui. Nous réapprécierons le trésor de la vie spirituelle qui est celui de l'humanité. Le trésor qu'est tout être humain. Le trésor que tu es, qui est en toi. Et peut-être pourrions-nous acquiescer, ensemble, au sens de ces mots ou d'autres semblables :

« O Toi, l'au-delà de tout »,
Donne-moi de ne jamais renier, oublier, ignorer
Ce qui fait que l'homme est lui-même en se dépassant,
Parce qu'il Te reconnaît.

Montpellier, clinique Fontfroide, décembre 2017

Notes

1. « Dieu », « Yahvé », « Adonāï », « Elohim », « Seigneur », « Esprit », « Ahura Mazda », « Père », « Allah », « Brahman », « Atman », « Tao », « Ciel », « Nature de Bouddha », « l'Inconditionné », « le Tout », « la Nature », « Wakan Tanka » (« Grand Mystère ») des peuplades amérindiennes de l'Amérique du Nord, etc.

2. Voir, entre autres ouvrages et articles, le livre best-seller de l'historien Yuval Noah Harari, *Sapiens : une brève histoire de l'humanité* (2011, 2015 pour l'édition française). Après avoir exposé une vue synthétique de l'histoire de l'humanité, il prédit, grâce au génie scientifique (génétique, biologique, numérique, informatique), la possibilité d'un processus démiurgique : le dépassement de l'animalité propre à l'*Homo sapiens* et l'accession de ce dernier à un statut de déité. L'épilogue du livre est éloquent : « [L'homme], un animal devenu un dieu ? » Harari développe ses vues futuristes dans un deuxième livre, *Homo Deus : une brève histoire de l'avenir* (2015, 2017 pour l'édition française).

3. Au plan idéologique, je pense à la montée des intégrismes politico-religieux et des populismes de tout bord fascinés par l'autorité d'un chef « charismatique ». Au plan économique-écologique, d'une part, aux dérives d'une gestion dérégularisée des moyens de production et des échanges commerciaux, livrée aux soubresauts capricieux des sphères financières ; d'autre part, aux conséquences du réchauffement climatique et de la dévastation des écosystèmes environnementaux. Au plan technologique, à la robotique dopée par la fulgurance des progrès du numérique, de l'intelligence artificielle et/ou de l'intelligence « augmentée ».

4. Dennis Gira et Fabrice Midal, *Jésus, Bouddha : quelle rencontre possible ?*, Bayard, 2006, p. 77.

5. A savoir les dimensions sociales (et ses différents aspects : familial, professionnel, associatif), économiques (et son volet écologique), politiques, culturelles, religieuses, spirituelles et humanistes.

6. Maina Kiai fut, jusqu'en juin 2017, le rapporteur spécial de l'Organisation des Nations unies sur le droit de réunion pacifique et d'association. Propos recueillis dans le magazine suisse *Le Temps* et publié le 18 avril 2017.

7. *La Montée au fond du cœur : le journal intime...*, notes du 3 janvier 1973, *op. cit.*, p. 447.

8. C'est une des critiques de Jésus à l'encontre des notables religieux de son époque, scribes et pharisiens, en reprenant un verset du livre d'Isaïe (29, 13) : « Ce peuple m'honore des lèvres mais leur cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent : les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des préceptes humains » (Voir le chapitre 7 dans l'Évangile de Marc et l'Évangile de Matthieu au chapitre 15).

9. La formule remonte au III^e siècle. On la doit à Cyprien de Carthage (v. 200-258). Le texte originel est : « *Salus extra ecclesiam non est.* » Ce que l'on peut traduire : « Il n'y pas de salut hors de l'Eglise. » Cette posture exclusiviste est également présente dans les autres courants religieux.

10. Ce qui donne d'autant plus de relief à la démarche de repentance et de demande de pardon effectuée par le pape Jean-Paul II, au nom de l'Eglise catholique, « pour ses fautes du passé », à l'occasion du grand Jubilé de l'an 2000. Voir le document de la Commission théologique internationale « Mémoire et réconciliation : l'Eglise et les fautes du passé », *Documentation catholique*, n° 97 (2000), p. 271 à 291.

11. Raymond Lulle (1232-1315) conçut un programme de formation à la mission impliquant la connaissance des langues, des doctrines et des religions des peuples rencontrés. Bartolomé de Las Casas (1484-1566) et Francisco de Vitoria (1483(86)-1546), tous deux dominicains, prirent, de différente manière, la défense des Indiens d'Amérique du Sud face aux excès du colonialisme espagnol. La compagnie de Jésus, fondée par Ignace de Loyola (1491-1556), s'illustra aussi. Citons en premier lieu la mission jésuite du Paraguay, soucieuse de sauvegarder la culture autochtone, notamment chez la peuplade des Guaraní (fin du XVI^e siècle). Matteo Ricci (1552-1610), jésuite missionnaire en Chine, initia une forme avancée d'inculturation de la foi chrétienne en Chine, jusqu'à devenir une figure essentielle de la cour impériale et un intime de l'empereur. Roberto de Nobili (1577-1656), missionnaire jésuite en Inde du Sud, se fit sâdhu, grand indianiste avant la lettre et précurseur de l'inculturation en Inde. Plus récemment, l'œuvre du père lazariste Frédéric Lebbe (1877-1940), missionnaire en Chine, permit en 1939 l'annulation, décrétée par le pape Pie XII, de l'interdiction des « rites chinois » (qui remontait à 1744).

12. Avec l'affaire du jésuite Leonard Feeney, défenseur d'une lecture littérale de l'adage de Cyprien, qui fut pour cela excommunié en 1953, par le pape Pie XII.

13. *A la rencontre des religions : nouvelles dimensions de la foi*, Bayard, 2015, p. 17.

14. Largement approuvée (2 221 voix contre 88), la déclaration fut immédiatement promulguée par le pape Paul VI, le 28 octobre 1965.

15. Voir le II^e concile du Vatican, au chapitre 1 (n° 22, 5) de la constitution pastorale *Gaudium et Spes*.

16. Discours de Benoît XVI à la curie romaine, le 21 décembre 2012 ; voir *Documentation catholique*, n° 2504, (2013), p. 55.

17. Alain Houziaux, « La mort de Dieu et le renouveau de la spiritualité », in *Existe-t-il une spiritualité sans Dieu ?*, Les Editions de l'Atelier, 2006, p. 40.

18. L'abbaye Notre-Dame de l'Atlas, nom de la communauté des moines trappistes de Tibhirine, fut rendue tragiquement célèbre avec l'assassinat de sept d'entre eux, en mai 1996.

19. Voir le livre de John Martin Sahajananda, *Au-delà des religions*, Les Deux Océans, 2011.

20. Pour n'évoquer que l'actualité depuis le XX^e siècle, citons les courants intégristes des suprémacistes « évangéliques » aux Etats-Unis, des catholiques lefébvristes et « traditionalistes », des islamistes radicaux, salafistes et autres, des hindous fondamentalistes et nationalistes, des bouddhistes birmans avec le « mouvement 969 » (en

référence aux 24 attributs des trois joyaux du bouddhisme : les 9 attributs du Bouddha, les 6 du Dharma et les 9 de la Sangha) et au Sri Lanka, etc.

21. Comme l'ont souligné fermement, sans équivoque, les papes Jean-Paul II, Benoît XVI et François depuis les années 2000.

22. Même si ces lieux privilégiés alimentent, bien que inconsciemment et involontairement, l'idée erronée que la vie spirituelle serait l'unique apanage de ceux, celles qui ont consacré leur vie à Dieu, religieux et religieuses, moines et moniales.

23. Fondée en 1940, en Bourgogne dans le département de la Saône-et-Loire, la communauté de Taizé rassemble aujourd'hui une centaine de frères venus du monde entier, dans une vie de prière et de célibat, dans la simplicité d'une vie rythmée par l'hospitalité et la louange. L'unité des confessions chrétiennes et l'accueil des jeunes adultes font partie des engagements de la communauté depuis sa fondation.

24. Selon un article du journal *La Croix*, du 7 août 2015, « plus d'un million de repas y sont servis chaque année ».

25. Jusqu'à pouvoir s'en passer, diront certains.

26. Selon la belle formule de Frédérique Lemarchand, dans son livre *Cantique du cœur*, 2016, p. 45.

27. Thomas More (1478-1535), juriste, philosophe, théologien et homme politique anglais, fut chancelier du roi Henri VIII. Après sa démission et sa persistance à s'opposer à la politique du roi, il fut emprisonné et décapité. En 2000, Jean-Paul II l'a déclaré patron des hommes politiques.

28. L'Eglise catholique instruit leur procès de béatification, ouvert depuis 1976 pour E. Michelet ; et depuis 1990 pour R. Schuman.

29. Y. N. Harari, l'auteur du best-seller mondial au titre évocateur que nous avons déjà évoqué, *Homo Deus*, en est une des figures de proue.

30. Voir l'article « Une nouvelle religion fondée sur l'intelligence artificielle suscite des inquiétudes », dans *La Croix*, du 5 octobre 2017. Anthony Levandowski, le père de la voiture autonome, a fondé aux Etats-Unis une organisation religieuse, « The way of future » (« La voie de l'avenir »), qui fait la promotion d'une « divinité » basée sur une intelligence artificielle.

31. Le rapport de l'ONG Oxfam sur les inégalités, publié en 2017, au moment du sommet de Davos, est accablant. Les huit plus riches habitants de la planète cumulent 426 milliards de dollars ; soit l'équivalent des richesses détenues par la moitié la plus pauvre des habitants de la planète. Comment peut-on concevoir que seuls huit individus égalent 3,6 milliards de personnes ? « Il ne peut y avoir de stabilité dans un monde où 1 % de l'humanité détient autant de richesses que le reste de la population », avertissait le président Barack Obama, devant l'assemblée générale de l'ONU, en septembre 2016.

32. A propos de la crise migratoire, des tragédies humaines qu'elles entraînent, le pape François n'hésite pas à dénoncer l'égoïsme « criminel » du système économique actuel : « Lors de la banqueroute d'une banque, des sommes scandaleuses apparaissent immédiatement pour la sauver, mais quand se produit cette banqueroute de l'humanité, il n'y a pas le millième pour sauver ces frères. Et ainsi, la Méditerranée s'est transformée en cimetière, et pas seulement la Méditerranée » (discours du 5 novembre 2016).

33. Voir l'article documenté : « La crise : aux Etats-Unis, conséquences sociales, restructurations et mesures d'adaptation », du jeudi 12 novembre 2009, sur le site www.mondialisme.org.

34. Parmi de trop nombreux exemples, je mentionne celui, emblématique, d'un des plus grands supermarchés des Etats-Unis, Mall of America, créé en 1992, à Minneapolis. Regroupant 520 magasins, 50 restaurants, 8 discothèques, 14 cinémas, parcs d'attractions, ce lieu d'une superficie de 390 000 mètres carrés (258 000 mètres carrés de surface de vente), est une véritable Mecque de l'hyperconsommation. Plus de 40 millions de visiteurs et clients y transitent chaque année, 110 000 par jour. On prévoit un centre commercial encore plus grand, American Dream Meadowlands, en cours de construction, dont l'inauguration est prévue en 2019. Comment peut-on encore favoriser encore ce type de centre commercial, alors que nous savons que les ressources de la planète sont littéralement dilapidées ?! La date de ce qui est appelé « jour du dépassement de la Terre » est tous les ans plus précoce. En 2017, elle a été fixée au mercredi 2 août. Du 3 août au 31 décembre 2017, l'humanité a donc vécu à crédit, la Terre ayant épuisé les ressources naturelles qu'elle peut renouveler en un an, selon les calculs de l'institut de recherches Global Footprint Network. Ainsi, la consommation de l'humanité dépasse de 70 % les ressources disponibles. Si nous vivions comme les Américains, 5 planètes seraient nécessaires. Si le reste du monde vivait comme la France, il nous faudrait 3 planètes. En effectuant une moyenne mondiale, nous aurions besoin de 1,7 planète pour vivre. Démentielle course...

35. Voir les conclusions d'une étude publiée le 18 octobre 2017, dans la revue américaine scientifique *Plos One*, où des chercheurs ont observé une chute de plus de 75 % du nombre d'insectes volants depuis 1989 dans des réserves naturelles allemandes. « Alors que des écosystèmes entiers dépendent des insectes pour la nourriture et la pollinisation, on peut s'inquiéter d'un déclin des populations d'oiseaux et de mammifères qui s'en nourrissent », a prévenu Hans de Kroon, chercheur à l'université Radboud. « On peut difficilement imaginer ce qu'il pourrait advenir si ce phénomène de disparition des insectes ailés se poursuivait. » Cet effondrement menace directement la chaîne alimentaire.

36. Voir l'ouvrage interpellant du philosophe et sociologue Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017. Selon l'analyse de l'auteur, « les élites ont été si bien convaincues qu'il n'y aurait pas de vie future pour tout le monde qu'elles ont décidé de se débarrasser au plus vite de tous les fardeaux de la solidarité – c'est la dérégulation ; qu'il fallait construire une sorte de forteresse dorée pour les quelques pour cent qui allaient pouvoir s'en tirer – c'est l'explosion des inégalités ; et que pour dissimuler l'égoïsme crasse d'une telle fuite hors du monde commun, il fallait absolument rejeter la menace à l'origine de cette fuite éperdue – c'est la dénégation de la mutation climatique. »

37. Voir son exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, « La joie de l'Évangile » (2013), en particulier les n^{os} 50 à 60 ; et les n^{os} 186 à 216 sur « l'intégration sociale des pauvres ».

38. L'encyclique du pape François fut publiée en 2013. Le monde subissait encore les ondes de choc de la crise financière de l'automne 2008.

39. Réflexions convergentes avec d'autres penseurs et philosophes agnostiques, tel Edgar Morin, dans son opuscule stimulant *Pour une politique de civilisation*, Arléa, 2008. Le sociologue et philosophe explique qu'une civilisation ne peut résoudre ses propres incohérences et ferments de destruction sans mettre l'homme au centre de la politique, en

tant que fin et moyen, et l'économie au service de l'homme, favorisant le bien-vivre plutôt que le bien-être.

40. Pensons aux personnalités richissimes, possédant en surabondance ces biens, qui sombrent dans un profond malheur psychologique et moral. Aristote Socrate Onassis (1906-1975), le célèbre armateur grec, en est un des plus illustres exemples. A la suite du décès accidentel de son fils (1973), il s'enfonce dans la dépression, tout en s'ouvrant alors à des causes humanistes, percevant tardivement que fortune, possession d'un vaste univers matériel, santé et notoriété sociale ne faisaient pas le bonheur. « Un homme riche n'est bien souvent qu'un pauvre homme avec beaucoup d'argent », reconnaissait-il au soir de sa vie.

41. Voir son ouvrage *Nous ne sommes plus seuls au monde : un autre regard sur « l'ordre international »*, La Découverte, 2016.

42. Henri Le Saux, *L'Inde et le Carmel* (1964), publié dans *Les Yeux de lumière*, *op. cit.*, p. 73.

43. Voir le finale de l'Evangile de Matthieu (28, 19).

44. « Pour être authentique, le développement doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme » (encyclique *Populorum progressio*, n° 14). L'origine de la formule est, en fait, de Louis-Joseph Lebret, dominicain, qui fut l'un des principaux inspirateurs de l'encyclique du pape.

45. II Corinthiens 5, 14.

46. Voir ci-dessus, p. XX.

47. Même s'ils sont convergents, l'horizon spirituel de la prière et de l'oraison silencieuse des chrétiens diffère de celui de la méditation des bouddhistes zénistes ou vipassaniens, diffère de celui des mantras hindous et des techniques du yoga, tout comme celui de la salat (prière) des musulmans ou celui de la méditation laïque des agnostiques... Voir p. XX.

48. Mgr Matteo Zuppi, archevêque de Bologne ; voir le site CathoBel, article du 26 juin 2016.

49. Voir la juste attitude d'André Comte-Sponville, qui se déclare résolument « athée », mais avec ouverture d'esprit. « Si quelqu'un me dit savoir que Dieu n'existe pas, c'est un imbécile, dit-il sans ambages. De même, si quelqu'un m'affirme savoir que Dieu existe, c'est aussi un imbécile » (voir le film documentaire, *L'Heureux Naufrage*, de Guillaume Tremblay, 2015, dans lequel Comte-Sponville intervient).

50. « Archétypes religieux, expérience du soi et théologie chrétienne » (1970), publié dans *Intériorité et Révélation*, *op. cit.*, p. 183.

Jalons bibliographiques

Interreligieux :

Henri LE SAUX (avec Jules Monchanin), *Ermites du Saccidananda*, Casterman, 1956

Henri LE SAUX *Les Yeux de lumière*, OEIL, (1979) 1989

— *Eveil à soi, éveil à Dieu*, OEIL, (1971) 1985

— *La Montée au fond du cœur : le journal intime du moine chrétien-sannyasi hindou, 1948-1973*, OEIL, 1986

— *Intériorité et Révélation. Essais théologiques*, Editions Présence, 1982

— *Sagesse hindoue, mystique chrétienne*, Le Centurion (1965), nouvelle édition 1991

— *La Rencontre de l'hindouisme et du christianisme*, Seuil, 1966

— *Secrets de l'Inde. Gnânânanda et Souvenirs d'Arunâchala*, Les Ateliers du Bec, 2014

Marie-Madeleine DAVY, *Henri Le Saux. Le passeur entre deux rives*, Albin Michel, 1981

Shirley DU BOULAY, *La Grotte du cœur. La vie de Swami Abhishiktananda*, Henri Le Saux, Cerf, 2007

André GOZIER, *Le Père Henri Le Saux : à la rencontre de l'hindouisme*, Le Centurion, 1989

Revue *Questions* de n° 85, « Christ et Vedanta, L'expérience d'Henri Le Saux en Inde », 1991

Jules MONCHANIN, *Ecrits spirituels*, Le Centurion, 1965

— *Mystique de l'Inde, mystère chrétien*, Fayard, 1974

Bede GRIFFITHS, *Expérience chrétienne et Mystique hindoue*, Albin Michel, (1982) 1985

John MARTIN SAHAJANANDA, *Au-delà des religions*, Les Deux Océans, 2011

Yvan AMAR, *L'Obligation de conscience*, Editions du Relié, 2004.

Fabrice BLEE, *Le Désert de l'altérité : une expérience spirituelle du dialogue interreligieux*, Médiaspaul, 2004

- Pierre-François DE BETHUNE, *L'Hospitalité sacrée entre les religions*, Albin Michel, 2007
- *A la rencontre des religions*, Bayard, 2015
- Doctrine de la non-dualité (advaita-vâda) et christianisme. Jalons pour un accord doctrinal entre l'Eglise et le Vedânta*, par un moine d'Occident, Dervy-Livres, coll. « Mystiques et religions », 1982
- Jacques DUPUIS, *Jésus-Christ à la rencontre des religions*, Desclée, 1989
- *Vers une théologie chrétienne du pluralisme religieux*, Cerf, 1997
- *La Rencontre du christianisme et des religions : de l'affrontement au dialogue*, Cerf, 2002
- Karlfried Graf DÜRCKHEIM, *Le Zen et nous*, Le Courrier du Livre, 1961
- *Le Maître intérieur : le maître, le disciple, la voie*, Le Courrier du Livre, 1980
- *Le Centre de l'être*, Albin Michel, 1992
- Hugo Makibi ENOMIYA-LASSALLE, *Méditation zen et Prière chrétienne*, Albin Michel, 1968
- *La Méditation comme voie vers l'expérience de Dieu*, Cerf, 1982
- Laurence FREEMAN, *Jésus, le maître intérieur*, Albin Michel, 2002
- Dennis GIRA, *Le Lotus ou la Croix : les raisons d'un choix*, Bayard, 2003
- *Le Dialogue à la portée de tous... (ou presque)*, Bayard, 2012
- Dennis GIRA et Fabrice MIDAL, *Jésus, Bouddha : quelle rencontre possible ?*, Bayard, 2006
- Thomas KEATING, *La Condition spirituelle de l'être humain : contemplation et transformation*, Actes Sud, 2013
- Olivier LACOMBE, *Orient et Occident, Ultima verba*, Parole et Silence, 2001
- Olivier LACOMBE et Louis GARDET, *L'Expérience du soi. Etude de mystique comparée*, DDB, 1986
- Thomas MERTON, *Aux sources du silence*, DDB, 1952
- *Zen, Tao et Nirvana : esprit et contemplation en Extrême-Orient*, Fayard, 1970
- *Mystique et Zen*, Cerf, 1972
- Raimon PANIKKAR, *Le Dialogue intrareligieux*, Aubier, 1985
- *L'Expérience de Dieu. Icônes du mystère*, Albin Michel, 1998

— *La Trinité : une expérience humaine primordiale*, Cerf, 2003

— *Le Silence du Bouddha : une introduction à l'athéisme religieux*, Actes Sud, 2006

Yves RAGUIN, *Chemins de la contemplation*, DDB, 1969

— *La Profondeur de Dieu*, DDB, 1973

— *La Source*, DDB, 1988

Film documentaire *La Voie de l'hospitalité*, de Lizette Lemoine et Aubin Hellot, 2015

Spiritualité chrétienne :

- Olivier CLEMENT, *Le Visage intérieur*, Stock, 1978
- *Sources : les mystiques chrétiens des origines*, Stock, 1982
- *Questions sur l'homme*, Stock, (1972) 1989
- *Petite Boussole spirituelle pour notre temps*, DDB, 2008
- Maître ECKHART, *Les Sermons*, Albin Michel, 2009
- *Conseils spirituels*, Rivages poche, 2003
- Elisabeth de la Trinité, *Œuvres complètes*, Cerf (1991) 2017
- Paul EVDOKIMOV, *Les Ages de la vie spirituelle. Des Pères du désert à nos jours*, Letheilleux et DDB, (1964), 2009
- Ignace De LOYOLA, *Exercices spirituels*, DDB, 1963
- Jean de la Croix, *Œuvres complètes*, Cerf, 1990
- Lanza del VASTO, *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, Denoël, 1945
- *Approches de la vie intérieure*, Denoël, 1962
- Laurent de la Résurrection, *L'Expérience de la présence de Dieu*, Seuil, 1998
- Eloi LECLERC, *Sagesse d'un pauvre*, Ed. Franciscaines, 1959
- Vladimir LOSSKY, *Théologie négative et Connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, Vrin (1960), 1998
- *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient* (1944), Cerf, 2012.
- André LOUF, *Au gré de sa grâce : propos sur la prière*, DDB, 1989
- *Initiation à la vie spirituelle*, Parole et Silence, 2008
- Frère Roger, *Unanimité dans le pluralisme*, Presses de Taizé, 1966
- Jan Van RUYSBROECK, *L'Habitation intérieure*, Arfuyen, 2002
- *Les Sept Degrés de l'échelle d'amour spirituel*, Artège, 2015
- Jean TAULER, *Sermons*, Cerf, 1991
- *Le Livre des Amis de Dieu ou les Institutions divines*, Arfuyen, 2010
- Thérèse d'Avila, *Œuvres complètes*, Cerf, 1995
- Thérèse de Lisieux, *Œuvres complètes*, Cerf, 1992
- Victor SION, *Le Réalisme spirituel de Thérèse de Lisieux*, Cerf (1956), 2008
- Maurice ZUNDEL, *Morale et Mystique* (1962) Anne Sigier, 2001

— *Vivre Dieu : l'art et la joie de croire*, Presses de la Renaissance, 2007

Spiritualité orientale :

Sri AUROBINDO, *Le Secret du Véda*, Fayard, 1983

— *Métaphysique et Psychologie*, Albin Michel, 1988

— *Le Guide du yoga*, Albin Michel, 2007

CHÖGYAM TRUNGPA, *Pratique de la voie tibétaine : au-delà du matérialisme spirituel*, Seuil, 1976

— *Le Mythe de la liberté et la Voie de la méditation*, Seuil, 1979

Taisen DESHIMARU, *La Pratique du zen*, Albin Michel, 1981

— *Zen et Vie quotidienne : la pratique de la concentration*, Albin Michel, 1985

Mahatma GANDHI, *Lettres à l'ashram*, Albin Michel, 1948

— *Tous les hommes sont frères*, Gallimard, 1990

— *Autobiographie, ou mes expériences de vérité*, PUF, 2003

Dalai-lama (Tenzin GYATSO), *L'Art du bonheur, Sagesse et sérénité au quotidien*, Robert Laffont, 1999

— *Au-delà des religions, Une éthique de la compassion*, Fayard, 2014

Jiddu KRISHNAMURTI, *La Révolution du silence* (1970), Librairie générale française, 1995

— *Se libérer du connu* (1970), Stock, 2012

— *Le Livre de la méditation et de la vie*, Stock, 2012

L'Enseignement de Mâ Ananda Moyi, trad. de Josette Herbert, Albin Michel, 2004

MA ANANDA MOYI, *Aux sources de la joie*, trad. de Jean Herbert, Albin Michel, 2014

L'Enseignement de Ramana Maharshi, trad. d'Eleonore Braitenberg, Albin Michel, 2005

L'Enseignement de Râmakrishna, trad. de Jean Herbert, Albin Michel, 2005

Swami PRAJNANPAD, *Les Formules de swâmi Prajnânpad*, commentées par Arnaud Desjardins, La Table ronde, 2003

Swami RAMDAS, *Carnet de pèlerinage*, Albin Michel, 2007

Daisetz Teitaro SUZUKI, *Les Chemins du zen*, Albin Michel, 1995

THICH NHAT HANH, *Bouddha vivant, Christ vivant. Les enseignements, les pratiques spirituelles et les correspondances entre les deux traditions*,

Marabout, 1998

Swami VIVEKANANDA, *Jnâna-yoga*, Albin Michel, 1972

— *Le Cœur des enseignements du Bouddha*, La Table ronde, 2000

Magistère de l'Église catholique :

Nostra Aetate, déclaration du II^e concile du Vatican sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, 28 octobre 1965

Pape Jean-Paul II, *Redemptoris missio*, 1990

Dialogue et annonce : réflexions et orientations concernant le dialogue interreligieux et l'annonce de l'Évangile, 1991

Pape Benoît XVI, *Discours aux représentants des Églises et communautés chrétiennes, et autres traditions religieuses, 25 avril 2005*

— *Discours aux représentants des autres religions aux États-Unis, 17 avril 2008*

Le Dialogue interreligieux dans l'enseignement officiel de l'Église catholique : du concile Vatican II à Jean-Paul II (1963-2005), Ed. de Solesmes, 2006

Pape François, *Evangelii gaudium*, 2013.

— *Laudato si'*, encyclique sur la sauvegarde de la maison commune, 2015

Collectif :

Ecologie et Spiritualité (avec Jacques BROSSE, André COMTE-SPONVILLE, Eugen DREWERMANN, Albert JACQUARD, Jacques LACARRIERE, Théodore MONOD, Jean-Marie PELT, Pierre RABHI, etc.), Albin Michel, 2006

L'Homme entre Terre et Ciel : nature, écologie et spiritualité (avec Jean-Marie PELT, Pierre RABHI, Nicolas HULOT, Edward GOLDSMITH), Jouvence, 2007

Revue *Esprit*, « Le temps des religions sans Dieu », juin 1997

Spiritualité laïque :

- Christophe ANDRE, *Méditer, jour après jour : 25 leçons pour vivre en pleine conscience*, L'Iconoclaste, 2011
- André COMTE-SPONVILLE, *De l'autre côté du désespoir : introduction à la pensée de swâmi Prajnânpad*, Accarias-L'Originel, 1997
- *L'Esprit de l'athéisme : introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, 2006
- Alain HOUZIAUX (dir.), *Existe-t-il une spiritualité sans Dieu ?*, coll. « Questions de vie », Les Editions de l'Atelier, 2006
- Alexandre JOLLIEN, *La Construction de soi, un usage de la philosophie*, Seuil, 2006
- *Petit Traité de l'abandon : pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose*, Seuil, 2012
- Jon KABAT-ZINN, *L'Eveil des sens. Vivre l'instant présent grâce à la pleine conscience*, Les Arènes, 2009
- *Au cœur de la tourmente, la pleine conscience*, De Boeck, 2009
- *Méditer, 108 leçons de pleine conscience*, Les Arènes, 2010
- Luc FERRY et Marcel GAUCHET, *Le Religieux après la religion*, Grasset, 2004
- Fabrice MIDAL, *Quel bouddhisme pour l'Occident ?* Seuil, 2006
- *Pratique de la méditation*, Librairie générale française, 2012
- Daniel MORIN, *Maintenant ou jamais : le mirage du futur*, Accarias-L'Originel, 2013
- Mathieu RICARD, *Plaidoyer pour le bonheur*, Pocket, 2004
- *L'Art de la méditation : pourquoi méditer ? Sur quoi ? Comment ?*, Pocket, 2010
- THICH NHAT HANH, *Le Miracle de la pleine conscience. Manuel pratique de méditation*, L'Espace bleu, 1996
- Eckhart TOLLE, *Le Pouvoir du moment présent* (1997), J'ai lu, 2010
- Joseph-Marie VERLINDE, « André Comte-Sponville-Luc Ferry. Spiritualité sans Dieu, leurre ou vrai chemin ? », in *Nouvelle Revue théologique*, 2011-4, tome 133, p. 601-619.
- Jacques VIGNE, *Pratique de la méditation laïque*, Editions du Relié, 2017

Spiritualité et psychologie :

Maurice BELLET, *Foi et Psychanalyse*, DDB, 1975

— *Le Dieu pervers*, DDB, 1979

— *Thérèse et l'illusion*, DDB, 1998

Jacques ARENES, *La Recherche de soi*, DDB, 2000

— *Accueillir la faiblesse*, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2005

— *La Quête spirituelle hier et aujourd'hui : un point de vue psychanalytique*, Cerf, 2011

— *Croire au temps du Dieu fragile. Psychanalyse du deuil de Dieu*, Cerf, 2012

Jean CLAPIER, *Thérèse de Lisieux au risque de la psychologie*, Presses de la Renaissance, 2010

Boris CYRULNIK, *Psychothérapie de Dieu*, Odile Jacob, 2017

Jean-Baptiste LECUIT, *L'Anthropologie théologique à la lumière de la psychologie. La contribution majeure d'Antoine Vergote*, Cerf, 2007

Jean-François NOËL, *Le Bigot et le Pèlerin : à la frontière du psychique et du religieux*, 2002

— *Le Désir inconscient de Dieu*, DDB, 2008

— *L'Echarde dans la chair : éloge de la sainteté ordinaire*, DDB, 2011

Bernard POTTIER et Dominique STRUYF, *Psychologie et Spiritualité : enjeux pastoraux*, Lessius, 2012

Matthieu RICARD et Wolf SINGER, *Cerveau et Méditation*, Allary Editions, 2017

Réginald RICHARD et Christine DEZE, *Psychologie et spiritualité: à la recherche d'une interface*, Presses de l'Université Laval, 1992

Spiritualité, théologie, philosophie, politique et société :

Maurice BELLET, *La Quatrième Hypothèse sur l'avenir du christianisme*, DDB, 2001

Albert CAMUS, *L'Homme révolté* (1951), Gallimard, 1985

Jean-Loup DHERSE et Dom Hugues MINGUET, *L'Éthique ou le Chaos ?*, Presses de la Renaissance, 1998.

Stéphane HESSEL, *Indignez-vous !*, Indigène Editions, 2010

Stéphane HESSEL et Edgar MORIN, *Le Chemin de l'espérance*, Fayard, 2011

Anselm JAPPE, *La Société autophage : capitalisme, démesure et autodestruction*, La Découverte, 2017

Hans JONAS, *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique* (1979), Cerf, 1990

Bruno LATOUR, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017

Frédéric LENOIR, *Les Métamorphoses de Dieu : des intégrismes aux nouvelles spiritualités*, Plon, 2003

Emmanuel LEVINAS, *Éthique et Infini*, Fayard, 1982.

Jacques MARITAIN, *Humanisme intégral*, Aubier, 1936

Johann Baptist METZ, *Pour une théologie du monde*, Cerf, 1971

— *La foi dans l'histoire et dans la société : essai de théologie fondamentale et pratique*, Cerf, 1979

Jürgen MOLTSMANN, *Le Dieu crucifié*, Cerf, 1974

Théodore MONOD, *Et si l'aventure humaine devait échouer* (1991), Grasset, 2000

Edgar MORIN, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil (1973), 1979

— *Sciences avec conscience*, Fayard (1982), 1990

— *Pour une politique de civilisation*, Arléa, 2008

Marion MULLER-COLARD, *Le Complexe d'Elie : politique et spiritualité*, Labor et Fides, 2016

Pierre RABHI et Nicolas HULOT, *Graines de possibles, regards croisés sur l'écologie*, Calmann-Lévy, 2005

Pierre RABHI, *Manifeste pour la Terre et l'humanisme : pour une insurrection des consciences*, Actes Sud, 2008
— *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010
Baruch SPINOZA, *L'Ethique* (1677), traduction Bernard Pautrat, Folio, 1994
Bruno GIULIANI, *Le Bonheur avec Spinoza, L'Ethique reformulée pour notre temps*, Algora, 2011.
Christoph THEOBALD, *Urgences pastorales. Comprendre, partager, réformer*, Bayard, 2017
Gustave THIBON, *Les Hommes de l'éternel*, MAME, 2012
Pape François, *Politique et Société*, rencontres avec Dominique WOLTON, Editions de l'Observatoire, 2017.
Film documentaire *Demain*, de Cyril DION et Mélanie LAURENT, Cinéart, 2015
Film documentaire, *L'Heureux Naufrage*, de Guillaume Tremblay, 2015

Remerciements

A Elisabeth, présence d'amour dans le fil de ma vie

A mes chers parents, Jeanine et Raymond, mes frères Lionel et Christian

A mes amis de toujours, Brigitte et Jacques, Valérie et Jérôme, Dominique et Luc, Virginie et Jean-Marc, Julia, Evelyne, Roselyne, Annette et René, Geneviève

Aux amis, fidèles du groupe « Shantivanam-Nîmes », Jean-Claude, Jean-Pierre, Guy, Colette, Léo et Corinne, Laurence, Fabien, Catherine, Brigitte, Alain

Aux amis de l'association « Les chemins de Shanti », Nicole et Dominique, Marie-Paule et Jean-Louis, Pascale et Jean-Christian, Evelyne et Joël, Claire, Carole, Hélène, Isabelle, Chantal, Dominique V., Hélène et Yves

Aux amis du « Jardin intérieur », Charline et Benjamin, Chloé et Nicolas, Lucie et François, Mar Laine et Simon, Rozen, Jeremy

Aux amis, fidèles soutiens sur le chemin de vie, Corinne et Bernard, Lionel, Christophe, Gilbert H.

A mes collègues du collège de l'Institut Valsainte, Béatrice Ch., Dominique S., Max, Annick, Valérie, Marie-Jo, Pierre, Julien, Colette, Monique, Yolande, Joëlle, Mireille, Dominique N., Céline, Marjolaine, Béatrice F., Frédéric, Sylvie, Bertrand, Olivier, Sophie, Aglaé, Gisèle, Nadia, Michel

A mes frères et sœurs du Carmel, Ivan, Marie-Dominique, François, Marie-Philippe, Hélène, Madeleine, sœur Marie-Emmanuel

Index des noms propres

ADLER, Alfred [1](#)
Alexandre VI (pape) [1](#)
ALFASSA, Mirra [1](#)
AL-GHAZALI [1](#)
AL-HALLAJ [1](#)
Anne de Jésus [1](#)
Augustin d'Hippone [1](#)
AUROBINDO, Sri [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
AUROVILLE (communauté) [1](#)

BADIE, Bertrand [1](#)
BAKOUNINE, Mikhaïl [1](#)
BELLET, Maurice [1](#) [2](#) [3](#)
Benoît XVI [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
BERGSON, Henri [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Bernard de Clairvaux [1](#)
BESANT, Annie [1](#)
BESNARD, Albert-Marie [1](#)
BIANCHI, Enzo [1](#)
Biblica (librairie) [1](#) [2](#)
BIDAR, Abdennour [1](#)
BILLOT, Benoît [1](#)
BONNEUIL, Christophe [1](#)
BOUDDHA Gautama [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
BRETON, Jacques [1](#)

CAFFAREL, Henri [1](#)
CAMUS, Albert [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
CHAR, René [1](#)
CHEVRIER, Antoine [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
CHIDANANDA, Swami [1](#) [2](#) [3](#)
COMTE, Auguste [1](#)
COMTE-SPONVILLE, André [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Cyprien de Carthage [1](#)
CYRULNIK, Boris [1](#) [2](#) [3](#)

Dalai-lama (Tenzin GYATSO) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
DAOUD, Kamel [1](#)
DARWIN, Charles [1](#)
DE BÉTHUNE, Pierre-François [1](#) [2](#) [3](#)
DEBRAY, Régis [1](#)
DE CAUSSADE, Jean-Pierre [1](#)
DE CHERGÉ, Christian [1](#) [2](#)
DE FOUCAULD, Charles [1](#) [2](#)
DÉJEANT, Henri [1](#)
DE LA FONCHAIS, Benoît [1](#)
DE LAS CASAS, Bartholomé [1](#)
DELBREËL, Madeleine [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
DEMAUGE, André-Jean (abbé) [1](#)
DESHIMARU, Taisen [1](#) [2](#) [3](#)
DESJARDIN, Arnaud [1](#) [2](#) [3](#)
DHIRENDRA BRAHMACHARI, Swami [1](#)
DUPLÉIX, André (Mgr) [1](#)
DÜRCKHEIM, Karlfried Graf [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

ECKHART, Maître [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
EINSTEIN, Albert [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Élisabeth de la Trinité [1](#) [2](#) [3](#)
ELLUL, Jacques [1](#)
EN-CALCAT (abbaye) [1](#) [2](#)
ENCAUSSE, Gérard (alias Papis) [1](#)
ENOMIYA-LASALLE, Hugo Makibi [1](#) [2](#) [3](#)
ERDOĞAN, Recep Tayyip [1](#)
Evagre le Pontique [1](#)

FEENEY, Leonard [1](#)

FERGUSON, Marilyn 1

FERRÉ, Léo 1

FERRY, Luc 1 2 3 4

FEUERBACH, Ludwig 1 2 3 4 5 6

FONTFROIDE (abbaye) 1

FONTFROIDE (clinique) 1 2

François (pape) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

François de Sales 1 2 3

François d'Assise 1 2 3 4 5

FRANKL, Viktor 1 2 3 4 5 6 7

FREEMAN, Laurence 1 2 3

FREUD, Sigmund 1 2 3 4 5

GANDHI, Mahatma 1 2 3 4 5 6

GATES, Bill 1

GAUCHET, Marcel 1 2

GIRA, Dennis 1 2 3 4

Grégoire de Nazianze 1

GRIFFITHS, Bede 1 2 3

HANISH, Docteur 1

HARARI, Yuval Noah 1 2 3

HAWKING, Stephen 1

HEINDEL, Max 1

Henri VIII 1

HESSE, Hermann 1

HILLESUM, ETTY 1

HOUZIAUX, Alain 1 2

HUDAL, Alois 1

HUGO, Victor 1

Hugues de Saint-Victor 1

IKEDA, Daisaku 1

JACQUARD, Albert 1 2

JAPPE, Anselm 1 2

Jean de la Croix 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46

Jean-Paul II (pape) 1 2 3 4 5

JOLLIEN Alexandre 1 2 3

JOLY, Pierre-Benoît [1](#)
JONAS, Hans [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
JUNG, Carl Gustave [1](#) [2](#)

KALOU, Rinpoché (lama) [1](#) [2](#)
Karma Migyur Ling (centre) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
KEATING, Thomas [1](#) [2](#)
KIAI, Maina [1](#) [2](#)
KIERKEGAARD, Soren [1](#)
KIM JONG-UN [1](#)
KING, Martin Luther [1](#)
Kirpal Singh [1](#)
KRISHNAMURTI, Jiddu [1](#) [2](#) [3](#)
KRISHNANANDA, Swami [1](#)
KROON, Hans [1](#)

LAMBERT, Raymond [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Lanza del Vasto [1](#) [2](#)
LAO-TSEU [1](#)
LAPIZE, Bernard [1](#)
LATOURE, Bruno [1](#) [2](#)
Laurent de la Résurrection [1](#) [2](#) [3](#)
LAVOUÉ, Jean [1](#)
LEBBE, Frédéric [1](#)
LEBOYER, Frédéric [1](#)
LEBRET, Louis-Joseph [1](#)
LECLERCQ, Jean (dom) [1](#)
LEMARCHAND, Frédérique [1](#)
LENOIR, Frédéric [1](#) [2](#)
LÉONARD, Jean (père) [1](#) [2](#)
LE SAUX, Henri [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
LEVANDOWSKI, Anthony [1](#)
LEVINAS, Emmanuel [1](#) [2](#)
LOYOLA, Ignace de [1](#) [2](#) [3](#)
LULLE, Raymond [1](#)
LUTHER, Martin [1](#) [2](#)

MÂ ANANDA MOYI [1](#) [2](#) [3](#)
MAHOMET [1](#) [2](#) [3](#)
MAIN, John [1](#)

MALEBRANCHE, Nicolas [1](#)
MALESCOURS, Antoine [1](#)
MALRAUX, André [1](#)
MANDELA, Nelson [1](#) [2](#) [3](#)
MARCINKUS, Paul [1](#)
MARTIN, John (Sahajananda) [1](#) [2](#) [3](#)
MARTIN, Louis et Zélie [1](#) [2](#) [3](#)
MARX, Karl [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
MENCIUS [1](#) [2](#)
MERTON, Thomas [1](#) [2](#) [3](#)
MICHELET, Edmond [1](#) [2](#)
MIDAL, Fabrice [1](#) [2](#) [3](#)
MILARÉPA [1](#) [2](#)
MOÏSE [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
MONCHANIN, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
MORE, Thomas [1](#) [2](#)
MORIN, Edgar [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
MULLER-COLARD, Marion [1](#) [2](#)
MUSK, Elon [1](#)

NALANDA (site bouddhique) [1](#)
NIETZSCHE, Friedrich [1](#) [2](#)
NIRALAMBA, Swami [1](#)
NOBILI, Roberto de [1](#)
NOËL, Jean-François [1](#) [2](#) [3](#)

OBAMA, Barack [1](#)
ONASSIS, Aristote Socrate [1](#)
ONFRAY, Michel [1](#)
ORIGÈNE [1](#)
ORMESSON, Jean d' [1](#)
OTTO, Rudolf [1](#)

PANIKKAR, Raimon [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
PAQUETTE, Léo [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
PASCAL, Blaise [1](#) [2](#) [3](#)
PATANJALI [1](#)
Paul VI (pape) [1](#)
Philippe de Lyon (maître) [1](#)
PIERRE (abbé) [1](#) [2](#)

PINONCELY, Max [1](#)
PLATON [1](#)
PRAJNÂNPAD, Swami [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
PRÉVERT, Jacques [1](#)
PSEUDO-DENYS [1](#)

RABELAIS, François [1](#)
RAGUIN, Yves [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
RAMAKRISHNA [1](#)
RAMANA, Maharshi [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
RAMDAS, Swami [1](#) [2](#) [3](#)
RÉMOND, Christophe [1](#) [2](#)
RICCARDI, Andrea [1](#)
RICCI, Matteo [1](#)
RIFKIN, Jeremy [1](#)
RISHIKESH (ville) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
ROGER (frère) [1](#)
ROTH, Kenneth [1](#)
ROUMANOFF, Daniel [1](#)
RUBIN, Jerry [1](#)
RÛMI, Djalâl ad-Din [1](#) [2](#)

SAI BABA, Sathya [1](#)
SAINT-JEAN-DU-GARD (ville) [1](#)
SALINGARDES, Pierre-Marie [1](#)
SANT'EGIDIO (communauté) [1](#)
SARTRE, Jean-Paul [1](#) [2](#)
SASAKI, Fuller Ruth [1](#)
SATCHIDANANDA, Swami [1](#)
SATYANANDA, Swami [1](#)
SCHUMAN, Robert [1](#) [2](#)
SHIGETO OSHIDA, Vincent [1](#)
SHIVANANDA, Swami [1](#)
SHIVANANDA (ashram) [1](#) [2](#) [3](#)
SIDDHESWARANANDA, Swami [1](#)
SINGER, Christiane [1](#)
SINGER, Mythilde [1](#)
SOCRATE [1](#) [2](#)
SOGYAL, Rinpoché [1](#)

SOPHOCLE [1](#)

SPENGLER, David [1](#)

STEINER, Rudolf [1](#)

TAIZÉ (communauté) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

TCHOUANG-TSEU [1](#) [2](#)

Teresa (Mère) [1](#) [2](#) [3](#)

TEUNSANG Lama [1](#) [2](#) [3](#)

THEOBALD, Christoph [1](#) [2](#)

Thérèse de Lisieux [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#)

Thérèse d'Avila [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)

THIBON, Gustave [1](#) [2](#) [3](#)

THIRUVALLUVAR [1](#)

Thomas d'Aquin [1](#) [2](#)

TILLICH, Paul [1](#) [2](#) [3](#)

TOULOUSE, Jeanne [1](#) [2](#)

TRUMP, Donald [1](#)

VANIER, Jean [1](#)

VAN RUYSBROECK, Jan [1](#) [2](#) [3](#)

VAN SCHAICK, Peter [1](#)

VIAN, Boris [1](#)

VIJAYANANDA, Swami [1](#) [2](#) [3](#)

Vincent de Paul [1](#) [2](#)

VITORIA, Francisco de [1](#)

VIVEKANANDA, Swami [1](#) [2](#)

WATTEBLED, Robert (Mgr) [1](#)

WITTGENSTEIN, Ludwig [1](#) [2](#)

ZARATHOUSTRA [1](#) [2](#)

ZOLA, Emile [1](#)

ZUNDEL, Maurice [1](#) [2](#)

ZUPPI, Matteo (Mgr) [1](#)

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr



PLON

et sur les réseaux sociaux

